

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI

MÉMOIRE PRÉSENTÉ À

L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI

COMME EXIGENCE PARTIELLE DE LA

MAÎTRISE EN ÉTUDES ET INTERVENTIONS RÉGIONALES

PAR JEAN-FRANÇOIS TREMBLAY

L'AGRICULTURISME ET LE ROMAN DE LA TERRE QUÉBÉCOIS  
(1908-1953)

AVRIL 2003



### Mise en garde/Advice

Afin de rendre accessible au plus grand nombre le résultat des travaux de recherche menés par ses étudiants gradués et dans l'esprit des règles qui régissent le dépôt et la diffusion des mémoires et thèses produits dans cette Institution, **l'Université du Québec à Chicoutimi (UQAC)** est fière de rendre accessible une version complète et gratuite de cette œuvre.

Motivated by a desire to make the results of its graduate students' research accessible to all, and in accordance with the rules governing the acceptance and diffusion of dissertations and theses in this Institution, the **Université du Québec à Chicoutimi (UQAC)** is proud to make a complete version of this work available at no cost to the reader.

L'auteur conserve néanmoins la propriété du droit d'auteur qui protège ce mémoire ou cette thèse. Ni le mémoire ou la thèse ni des extraits substantiels de ceux-ci ne peuvent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

The author retains ownership of the copyright of this dissertation or thesis. Neither the dissertation or thesis, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

## RÉSUMÉ

La défaite des Patriotes en 1837-1838 constitue sans doute l'un des points tournants de l'histoire du Québec, puisqu'elle a inauguré une ère qui devait s'étendre jusqu'à la Révolution tranquille, ère durant laquelle le nationalisme revendicateur, teinté de libéralisme et d'anticléricalisme, qui avait connu un essor important durant les années 1820 et 1830, fut mis en veilleuse et dut céder l'avant-scène au nationalisme conservateur, soutenu principalement par le clergé et la petite bourgeoisie des campagnes. Ce nationalisme de conservation, dont les préoccupations se concentraient autour du maintien de la langue française et de la religion catholique, visait essentiellement à préserver intacte la société canadienne-française telle qu'héritée de l'époque de la Nouvelle-France, notamment en essayant de la soustraire aux influences étrangères et aux courants de pensée incompatibles avec le maintien du statu quo.

A ce sujet, le roman de la terre québécois joua un rôle exemplaire, tant comme émanation que comme agent du processus de diffusion du nationalisme de conservation canadien-français, surtout pendant la première moitié de 20<sup>ème</sup> siècle. De ce point de vue, le roman du terroir québécois de cette époque peut être considéré essentiellement en tant qu'instrument destiné à la fois à légitimer l'ordre établi ainsi que le mode de vie traditionnel, mais aussi à disqualifier et à marginaliser tout ce qui est étranger ou incompatible avec cet ordre et ce mode de vie. La poursuite de ces objectifs notamment s'effectue notamment aux moyens de la mise en scène et de l'opposition de personnages stéréotypés, tels le «vieux paysan», le «curé de campagne», le «jeune paysan», etc. L'étude et la description de ces personnages constituent l'objet du présent mémoire.

## REMERCIEMENTS

Je tiens naturellement à remercier tout d'abord mon directeur de recherche, Monsieur Pierre-André Tremblay. Le soutien inconditionnel qu'il m'a si généreusement accordé, les encouragements qu'il m'a prodigués, la confiance dont il su m'entourer m'ont permis de surmonter les difficultés associées à l'élaboration de ce travail de recherche ; en fait, ils représentent autant d'éléments essentiels qui m'ont permis de mener ce projet à son terme. J'ai pu bénéficier de la finesse de son esprit ainsi que de la justesse de ses observations tout au long de la rédaction de ce mémoire. Je tiens également à souligner la participation de Monsieur Pierre Jacques, qui a corrigé et annoté une bonne partie du manuscrit. Le décès prématuré de Monsieur Jacques a privé la communauté universitaire d'un homme d'un grande valeur ; il était à juste titre estimé de tous. Enfin, je veux signaler le fait que j'ai bénéficié d'une bourse accordée par le Fonds FCAR pour la réalisation de ce mémoire de maîtrise.

## TABLE DES MATIÈRES

<b>RÉSUMÉ.....</b>	<b>ii</b>
<b>REMERCIEMENTS.....</b>	<b>iii</b>
<b>TABLE DES MATIÈRES.....</b>	<b>iv</b>
<b>LISTE DES ABRÉVIATIONS.....</b>	<b>v</b>
<b>INTRODUCTION.....</b>	<b>1</b>
<b>PREMIER CHAPITRE : LE CANADA FRANÇAIS</b>	
<b>.....ET LE ROMAN DE LA TERRE.....</b>	<b>13</b>
1.1 LA NATION EN DANGER.....	15
1.2 NAISSANCE ET EXPENSION DU ROMAN DE LA TERRE AU QUÉBEC.....	24
1.3 LE RÉGIONALISME ET LE ROMAN DE LA TERRE AU QUÉBEC PENDANT LA PREMIÈRE MOITIÉ DU 20 <sup>ème</sup> SIÈCLE.....	28
<b>DEUXIÈME CHAPITRE : L'HOMME ENRACINÉ.....</b>	<b>37</b>
2.1 LE VIEUX PAYSAN : UN HOMME QUI A BÂTI SUR LE ROC.....	39
2.2 LA FEMME DU FERMIER : UNE COMPAGNE EFFACÉE.....	57
2.3 LA JEUNE PAYSANNE : UNE ÂME BIEN NÉE.....	63
2.4 LE CURÉ DE CAMPAGNE, GARDIEN DE LA TRADITION.....	71

<b>TROISIÈME CHAPITRE : L'HOMME DÉRACINÉ.....</b>	<b>87</b>
3.1 PAUL PELLETIER ( <u>RESTONS CHEZ NOUS !</u> ).....	90
3.2 ALFRED GIROIR ( <u>L'ERREUR DE PIERRE GIROIR</u> ).....	99
3.3 PAUL GARON ( <u>LA TERRE SE VENGE</u> ).....	110
3.4 HUBERT RIOUX ( <u>LA TERRE ANCESTRALE</u> ).....	114
3.5 OSCAR GAGNON ( <u>SUR LA ROUTE D'OKA</u> ).....	123
3.6 POINTS DE CONVERGENCE DES DESTINÉES.....	132
<b>CONCLUSION.....</b>	<b>138</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE.....</b>	<b>145</b>

## LISTE DES ABRÉVIATIONS

Dans les notes de bas de page, les abréviations suivantes sont utilisées :

**RCN :** RESTONS CHEZ NOUS !

**EPG :** L'ERREUR DE PIERRE GIROIR

**TV :** LA TERRE SE VENGE

**TA :** LA TERRE ANCESTRALE

**SRO :** SUR LA ROUTE D'OKA

# **INTRODUCTION**

## INTRODUCTION

«On entre donc plus profondément encore dans l'âme des peuples et dans l'histoire intérieure des sociétés par la vie littéraire que par la vie politique.<sup>1</sup>»

Victor Hugo

L'introduction et la diffusion du roman, en tant que genre littéraire, parmi les Canadiens français, vers le milieu du 19<sup>ème</sup> siècle, n'alla pas sans soulever de controverses. En effet, une bonne partie du clergé catholique, dont l'influence était alors prépondérante, considérait le roman comme une manifestation de l'esprit «moderne» et «impie» qui soufflait alors sur la vieille Europe, et menaçait de s'étendre au Canada. Le roman figurait en bonne place sur la liste des ouvrages à proscrire, puisque «... la plupart des romans sont jugés répréhensibles. Car ou bien ils sont irréligieux ou bien ils sont immoraux. Ou enfin, ce sont des romans d'amour et alors ils ne sont pas sans péril, surtout pour la jeunesse»<sup>2</sup>. Le roman représentait donc, au mieux, un divertissement futile qui détournait l'esprit des fidèles d'activités plus recommandables, tels le travail et la prière. Au pire, le roman servait à propager les doctrines condamnées par l'Église, par exemple le laïcisme ou le libéralisme. Les évêques s'efforcèrent donc, dans un premier temps, d'empêcher la diffusion du roman

---

<sup>1</sup> Victor Hugo, *Le tas de pierres*, 1830-1833, éditions Massin, tome IV, p. 930.

<sup>2</sup> Jacques Grisé, *Les conciles provinciaux de Québec et l'Église canadienne (1851-1856)*. Montréal, Fides, 1979. (coll. «Essais et recherches», section Histoire). p. 241.

dans tout le Canada français. Ainsi, réunis à Montréal au mois de mai 1850, les évêques de la province ecclésiastique de Québec recommandaient l'établissement de bibliothèques paroissiales, placées sous contrôle ecclésiastique via l'Œuvre des bons livres<sup>3</sup>, reconnaissant qu'il s'agissait là «d'un excellent moyen à opposer à la diffusion des mauvais livres»<sup>4</sup>. Pendant la seconde moitié du 19<sup>ème</sup> siècle, les évêques reviennent régulièrement sur cette question des «mauvais livres» et des «mauvaises lectures». Cependant, au septième concile provincial de Québec, tenu en 1886, les évêques avouent «... que c'est avec peine que l'on constate que les mauvaises lectures, au lieu de diminuer, ne font que croître, en même temps que grandit le nombre des lecteurs et le désir effréné de tout lire»<sup>5</sup>. Les Pères conciliaires sont particulièrement alarmés par «la peste des romans» (c'était l'époque où le célèbre journaliste ultramontain Jules-Paul Tardivel qualifiait le roman «d'invention diabolique»<sup>6</sup>), et conviennent d'adopter un décret pour tenter de l'endiguer<sup>7</sup>. Toutefois, ces efforts obtinrent des résultats mitigés, de telle sorte que l'hostilité cléricale fut impuissante à empêcher la prolifération du roman, tant en Europe qu'au Canada. De toute évidence, un changement de stratégie s'imposait... Et puisqu'il semblait impossible de contrecarrer le flot croissant de littérature romanesque, il fallait donc combattre l'ennemi sur son propre terrain, et hâter la création du roman d'inspiration catholique. Pour réaliser cet objectif, le roman du terroir (aussi appelé roman de la terre, ou encore, quelquefois, roman régionaliste) allait s'avérer un instrument privilégié.

---

<sup>3</sup> N. Voisine, «L'ultramontanisme canadien-français» in Les ultramontains canadiens-français, Montréal, Boréal Express, 1985, p. 80.

<sup>4</sup> Grisé opus cit., p. 34.

<sup>5</sup> Ibid., p. 330.

<sup>6</sup> Voisine, opus cit., p. 81.

Aux yeux de ses concepteurs et promoteurs, le roman de la terre ne représentait pas une forme de divertissement, mais plutôt un instrument placé au service de la préservation de l'ordre social traditionnel, dans lequel la position prédominante de l'Église catholique était assurée. Certes, de par sa nature même, le roman du terroir se prêtait facilement à l'exaltation des vertus paysannes et la glorification d'un passé mythifié. Ainsi, avec le roman du terroir, le paysan se retrouve enrôlé dans le combat que mène l'Église catholique contre ses adversaires, notamment les «rouges» anticléricaux. En effet, à partir de la seconde moitié du 19<sup>ème</sup> siècle, il devient de plus en plus évident que la petite paysannerie canadienne-française, traditionnellement conservatrice, représente un appui non négligeable pour l'Église catholique, à une époque où les dirigeants de celle-ci sentent le sol leur glisser sous les pieds, avec l'industrialisation et l'urbanisation sans cesse croissantes du Québec. De plus, le roman de la terre devait également permettre de combattre un autre ennemi de l'Église catholique au Québec : l'influence anglo-protestante, facteur évidemment incontournable en Amérique du Nord. C'est ainsi que, dans le roman du terroir, l'idée de fidélité à l'agriculture est sans cesse amalgamée à celle de fidélité à la langue française, ainsi qu'aux us et coutumes hérités de la «vieille» France d'avant la Révolution de 1789. De toute évidence, il semble que les élites clérico-nationalistes de l'époque associaient étroitement agriculture, tradition et langue française en un tout organique, lequel représentait en fin de compte le meilleur rempart de l'Église à la fois contre le modernisme laïcisant et l'influence anglo-protestante. Cette conviction se trouve en quelque sorte résumée par la formule célèbre d'Henri Bourassa : «la langue,

---

<sup>7</sup> Ibid., p. 330 et p. 389.

gardienne de la foi<sup>8</sup>». C'est donc ainsi que, pour environ un siècle, de 1850 à la Révolution tranquille, le roman de la terre canadien-français se trouva enrôlé au service de l'Église catholique.

Néanmoins, en dépit du fait qu'il ait occupé une position prédominante pendant un siècle de littérature québécoise, le roman du terroir semble pour ainsi dire avoir disparu de notre mémoire culturelle collective. Seuls quelques ouvrages, tels Trente arpents, ou encore Le Survenant, parviennent encore à séduire un assez large public. Cependant, il convient de mentionner qu'il est difficile de considérer ces ouvrages «classiques» comme étant pleinement représentatifs de l'époque qui les a vus naître. Ainsi, pour s'en tenir à ce seul exemple, Trente arpents traite bien plus de l'injustice ou de l'absurdité du destin que de la campagne, en rappelant que la fidélité bornée à l'agriculture et au mode de vie traditionnel peut fort bien conduire au désastre et à la misère plutôt qu'au bonheur et à la prospérité... En fait, depuis la Révolution tranquille, c'est au petit écran que le roman du terroir a poursuivi sa carrière, sous la forme de romans télévisés, tels que Les belles histoires des pays d'en haut ou Le temps d'une paix, entreprises qui ont d'ailleurs obtenu un succès retentissant, et qui ont sans aucun doute apporté une contribution majeure à la façon dont nos contemporains perçoivent le Québec «de l'ancien temps». Mais, en dépit du vaste auditoire obtenu par certaines séries télévisées, est-il besoin de préciser que le «téléroman du terroir» occupe, depuis 1970, une position relativement marginale dans l'espace télévisuel des francophones du Québec, alors que le roman du terroir a représenté, pour sa part, un phénomène central de la littérature canadienne française pendant toute la première

---

<sup>8</sup> Henri Bourassa, La langue, gardienne de la foi, s.l., Bibliothèque de l'Action française, 1918. 85 p.

moitié du 20<sup>ème</sup> siècle. D'ailleurs, l'accueil souvent extraordinaire réservé par le grand public à ces séries télévisées semble lié en bonne partie à la nostalgie du pittoresque «bon vieux temps», plutôt qu'à la fascination exercée par un passé paysan mythifié, porteur d'un idéal dont on chercherait à s'inspirer.

Par conséquent, force est de constater que, mis à part quelques spécimens, le roman de la terre canadien-français ne suscite guère l'intérêt de nos jours, et encore moins l'enthousiasme, même parmi les spécialistes de la littérature, comme en fait foi le nombre peu élevé de publications qui lui sont consacrées. En fait, ce peu d'intérêt de la part des spécialistes est sans doute compréhensible, puisqu'il semble difficile de prendre aujourd'hui vraiment au sérieux ces ouvrages où rhétorique agriculturiste, personnages stéréotypés et déroulement mécanique laissent apparemment peu de place à l'originalité et au génie littéraire. Ainsi, à notre connaissance, aucun des ouvrages dont il sera question dans ce travail n'a connu une nouvelle édition depuis les cinquante dernières années, et il semble fort peu probable que cette situation soit modifiée dans un futur prévisible... Pourtant, dans son ensemble, le roman du terroir n'en demeure pas moins un reflet en même temps qu'un témoin privilégié de son époque, puisque la fiction n'est certes pas un exercice distinct de la société qui l'a vue naître et s'épanouir<sup>9</sup>. Il conserve de ce fait une valeur historique certaine. A ce titre, il semble donc pertinent de porter aujourd'hui notre intérêt sur ce témoin quelque peu «oublié» depuis la Révolution tranquille.

---

<sup>9</sup> John Saul, Les bâtards de Voltaire, Paris, Éditions Payot et Rivages, 2000, p. 141.

Pour ce travail, nous nous intéresserons plus particulièrement à quelques ouvrages parus entre 1908 et 1953. Ces ouvrages s'inscrivent tous dans un courant que l'on désigne habituellement aujourd'hui sous le nom «d'agriculturisme», courant qui a fortement marqué, sinon dominé le roman de la terre canadien français pendant la première moitié du 20<sup>ème</sup> siècle. L'idée qui sous-tend l'existence même du roman du terroir est qu'il est possible de considérer la campagne et ses gens comme un cadre valable ou intéressant afin d'y situer un récit romanesque. Ainsi, de façon idéale, le roman de la terre est caractérisé par un authentique intérêt (ou même une sympathie) pour le paysan, son mode de vie, sa langue, sa culture, ses valeurs, bref, pour tout ce qui constitue son humanité profonde. Cependant, placé sous l'influence de l'agriculturisme, le roman du terroir devient un «roman à thèse», un roman «engagé». L'agriculturisme idéalise en effet la campagne et la paysannerie, le plus souvent aux dépens de la ville et du citadin. Ainsi, s'il montre des paysans, c'est pour mieux exalter les vertus incomparables de ces gens simples, bons et honnêtes, notamment en les opposant sans cesse aux citadins égoïstes, compliqués et corrompus. Ou encore, s'il se situe à la campagne, c'est pour mieux souligner les merveilleux avantages de celle-ci - splendeur des paysages, air pur, végétation luxuriante - par rapport à sa rivale citadine, laquelle est dépeinte comme un repaire de brigands, un lieu laid, sale, empuanti et stérile, véritable ferment de déchéance physique et morale.

C'est le journaliste Damase Potvin qui passe pour avoir été l'un des plus ardents promoteurs de l'agriculturisme dans le roman du terroir au Québec<sup>10</sup>. Né à Bagotville, au Saguenay, le 16 octobre 1879, Potvin a débuté sa carrière en tant que... missionnaire

en Algérie ! Toutefois, incapable de s'adapter au climat, il quitte bientôt l'Afrique et les Pères Blancs. Revenu au Québec, il amorce une carrière de journaliste qui devait durer plus d'une cinquantaine d'années. Tour à tour collaborateur au Progrès du Saguenay, à l'Événement, au Soleil, à la Presse et au Devoir (et d'autres journaux de moindre importance), Potvin pratiquait un journalisme pro-catholique très prononcé et incisif. Homme à l'activité intellectuelle débordante, auteur prolifique, Potvin a laissé de nombreux contes, romans et essais, à telle enseigne que Monseigneur Victor Tremblay, président-fondateur de la société historique du Saguenay, rappelait en 1964 que Damase Potvin fut, à son époque, «l'un des très rares Canadiens français qui [ait] vécu de [sa] plume et uniquement d'elle»<sup>11</sup>. Pourtant, couverte de médailles et comblée d'honneurs du vivant de son auteur, l'œuvre de Potvin est aujourd'hui tombée dans un oubli presque total... Néanmoins, le prix littéraire «Damase-Potvin», créé en 1994, rappelle l'importance du rôle de cette auteur dans la vie littéraire québécoise durant la première moitié du 20<sup>ème</sup> siècle<sup>12</sup>.

Publié en 1908, Restons chez nous ! est le premier roman de Potvin. En fait, cet ouvrage constitue le premier d'une longue lignée, et devait valoir à Potvin une imposante phalange d'épigones. En bref, Restons chez nous ! raconte l'histoire du «fils prodigue» qui, bien qu'il soit assuré d'un avenir prospère sur la ferme familiale, décide de s'exiler en ville en espérant y faire fortune rapidement. Evidemment, l'aventure tourne à la catastrophe : le «Canadien errant» meurt finalement à l'étranger, dans la

---

<sup>10</sup> Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, Tome II (1900-1939), pp. 958-963.

<sup>11</sup> cité A. Boivin, Damase Potvin, écrivain saguenayen (1879-1964), Alma, Les Éditions du Royaume, 1983, p. 7.

<sup>12</sup> Au sujet de ce prix littéraire, on pourra consulter le site web à l'adresse suivante : [www.damase-potvin.com](http://www.damase-potvin.com).

déchéance la plus totale. Du coup, sa fiancée entre au couvent, tandis que les pauvres parents, brisés de chagrin, n'ont d'autre choix que de vendre la ferme familiale, faute d'héritier... En dépit de son caractère rudimentaire, l'intrigue de Restons chez nous ! s'avéra être une «formule gagnante» qui servit de modèle à toute une floraison de romans de la terre, et ce jusqu'à la Révolution tranquille. A ce propos, il est intéressant de constater que, à mesure que l'on s'engage plus avant dans le siècle, la «finale» apocalyptique du schéma original sera progressivement évacuée et remplacée par un «happy ending» digne du cinéma hollywoodien : avant qu'il ne soit trop tard, le fils prodigue met fin à son calvaire urbain et retourne vivre à la campagne... Il ne reste plus alors qu'à tuer le veau gras, à manger et à festoyer pour célébrer dans la joie le retour de la brebis perdue et, avec elle, le retour de la paix et de la prospérité !

Le but de ce travail est de montrer comment la thèse agriculturiste s'articule et se construit dans le roman du terroir canadien français, grâce à l'établissement d'une rivalité entre «l'espace rural» et «l'espace urbain», laquelle est illustrée plus particulièrement au moyen de l'opposition dialectique entre deux catégories de personnages, c'est-à-dire, d'une part, ceux qui sont bien intégrés à «l'univers» rural traditionnel» et, d'autre part, ceux qui remettent en question leur appartenance à cet «univers». Nous avons regroupé les représentants de la première catégorie sous le vocable «d'homme enraciné», dont il sera question tout au long du deuxième chapitre. Les représentants de la seconde catégorie sont groupés quant à eux sous le vocable «d'homme déraciné», lequel composera la matière du troisième chapitre.

Comme ce travail constitue un mémoire de maîtrise, il n'a évidemment pas la prétention d'épuiser la question de l'agriculturisme dans le roman de la terre canadien français, et encore moins de poser un jugement définitif à ce sujet. Pour les besoins de notre propos, nous avons retenus cinq ouvrages, lesquels constituent en quelque sorte le «matériau» de base de cette recherche. Il s'agit d'ouvrages de cinq auteurs différents, et dont la parution s'échelonne le long de la première moitié du 20<sup>ème</sup> siècle. Outre l'ouvrage de Potvin dont il a été question plus haut, nous avons retenu un roman de Joseph Cloutier, publié en 1925, L'erreur de Pierre Giroir. Né en 1878, Cloutier semble avoir été un représentant typique de la petite bourgeoisie canadienne française : ainsi, le cours classique terminé, il fréquente l'université Laval, et en sort muni d'un diplôme qui lui les portes d'une solide profession libérale. D'abord médecin de campagne, il vit peu à peu son influence s'accroître dans son propre coin de pays, devint coroner... et fut élu maire de la petite municipalité de Cap-Saint-Ignace ! Néanmoins, toutes ces occupations ne l'empêchaient pas d'être écrivain à ses heures, et il fit paraître plusieurs contes et nouvelles<sup>13</sup>. Son roman est intéressant non seulement parce qu'il est écrit avec une plume alerte, mais encore parce qu'il est plus que probable qu'il reflète fidèlement les opinions et sentiments de la classe des «notables», laquelle, avec le clergé, constituait l'épine dorsale de la société canadienne française de l'époque.

Publié en 1933, le troisième roman que nous avons retenu est l'œuvre de Louis-Philippe Côté et s'intitule La terre ancestrale. Né à Trois-Pistoles en 1893, Côté fit ses études au Séminaire de Rimouski, puis à celui de Québec. Il s'éteignit en 1963, après une longue carrière passée toute entière au service des postes, à Québec<sup>14</sup>. De toute

---

<sup>13</sup> M. Lemire (dir.), Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, Tome II (1900-1939), Montréal, Fides, 1980. pp. 453-454.

<sup>14</sup> Ibid., pp. 1066-1067.

évidence, Restons chez nous ! a constitué une source d'inspiration importante pour Côté, mais son roman n'est pas non plus sans présenter quelques échos du célèbre Maria Chapdelaine de Louis Hémon. L'élément le plus intéressant de La terre ancestrale est peut-être le personnage de Jean Rioux, lequel est assez bien campé pour annoncer d'autres personnages célèbres du roman de la terre canadien français, tels Menaud (Menaud maître-draveur), Euchariste Moisan (Trente arpents) ou Didace Beauchemin (Le Survenant).

Par ailleurs, il semblait intéressant de retenir au moins un roman issu de la plume d'une femme. A ce propos, notre attention s'est portée sur un roman d'Eugénie Chenel, La terre se venge, ouvrage publié en 1932, et dont le titre évoque parfaitement le contenu. Eugénie Chenel est née en 1898, à Sainte-Anne-des-Monts, et décédée à Montréal en 1977. Collaboratrice infatigable à l'Action catholique, au Bulletin des agriculteurs, ainsi qu'à la revue Chasse et Pêche, Chenel est l'auteure de plusieurs pièces radiophoniques, mais d'un seul roman<sup>15</sup>. La terre se venge illustre les nombreux ennuis qui sont censés résulter du mariage «mixte» (entre francophone et anglophone). En outre, ce roman constitue un exemple remarquable de parfaite orthodoxie agriculturiste.

Paru en 1952, Sur la route d'Oka est le cinquième et dernier ouvrage qui fera l'objet de cette étude. L'auteur en est l'abbé Aimé Carmel. Né en 1918, ce dernier fut ordonné prêtre en 1943. Tout en exerçant son ministère dans diverses paroisses du diocèse de Montréal, l'abbé Carmel poursuivit des études en lettres. Il obtint son

doctorat à l'Université de Montréal en 1954. Il devait décéder une dizaine d'année plus tard, en 1964<sup>16</sup>. Sur la route d'Oka est seul roman qu'on lui connaisse. Cet ouvrage se distingue par au moins deux caractéristiques. D'une part, un rôle tout à fait éminent y est dévolu au clergé, en l'occurrence en la personne de l'abbé Cottard, curé d'Oka. En fait, ce personnage joue le rôle d'une sorte de deus ex machina qui, intervenant au bon moment, parvient infailliblement à sauver les situations apparemment les plus désespérées. D'autre part, Sur la route d'Oka tente d'ouvrir le roman de la terre à la vie «moderne». Plus précisément, on y rejette toujours aussi résolument les idées américaines, mais on ouvre bien grand la maison (et la ferme) aux merveilles de la technologie américaine. Le «pick-up» Ford, le réfrigérateur et la radio font donc leur apparition dans la campagne québécoise : ainsi «équipée», la ferme «moderne» réconcilie confort et agriculture... il n'y a donc plus d'excuse qui vaille pour s'expatrier en ville !

Nous pouvons maintenant passer au premier chapitre de ce travail, lequel se propose notamment d'explorer les liens qui existent entre le roman du terroir canadien français et le contexte historique qui l'a vu naître, qui l'a en quelque sorte «façonné», et qui a finalement permis sa diffusion rapide dans toutes les couches de la société de l'époque.

---

<sup>15</sup> Ibid., pp.1068.

<sup>16</sup> M. Lemire (dir.), Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, Tome III (1940-1959), Montréal, Fides 1982, pp. 951-952.

**PREMIER CHAPITRE**

**LE CANADA FRANÇAIS ET  
LE ROMAN DE LA TERRE**

## PREMIER CHAPITRE

### LE CANADA FRANÇAIS ET LE ROMAN DE LA TERRE

«L'histoire des collectivités, comme celle des individus, n'est pas étale. Il s'y trouve des conjonctures plus resserrées que les autres : des nœuds où de grandes forces ont semblé confluer, où des choix décisifs ont paru s'imposer, où des options ont été mises en place pour un long avenir.<sup>17</sup>»

Fernand Dumont

Le roman de la terre a incontestablement marqué de son empreinte la littérature canadienne de langue française, depuis 1840 jusqu'à la Révolution tranquille. En fait, on considère généralement que le roman du terroir fut, plus que tout autre genre littéraire, la manifestation la plus caractéristique de l'identité canadienne-française pendant plus d'un siècle. Pour débiter ce chapitre, il a donc semblé pertinent de préciser le contexte historique qui a vu naître et s'épanouir le roman de la terre en sol canadien et québécois. Par la suite, nous discuterons sommairement de la place et de l'évolution du roman de la terre dans la culture canadienne de langue française, en insistant plus particulièrement sur l'influence de l'agriculturisme, ainsi que sur le rôle auquel les élites clérico-nationalistes destinaient le roman de la terre en «pays catholique». Puis, nous examinerons la place occupée par l'école «régionaliste» dans la littérature québécoise de la première moitié du 20<sup>ème</sup> siècle, notamment par le biais

d'une comparaison entre le régionalisme français et le régionalisme canadien français. Enfin, ce chapitre s'achèvera par un bref rappel de la querelle qui opposa les auteurs régionalistes à ceux du groupe des «Exotiques».

### 1.1. LA NATION EN DANGER

La période qui s'étire entre 1840 et 1860 représente une étape décisive de l'histoire du Québec<sup>18</sup>. Plusieurs considèrent même qu'elle marque la «naissance» de la nation canadienne-française<sup>19</sup>. Pourtant, après l'échec de la rébellion des Patriotes (1837-1838), la situation des francophones du Canada semblait plutôt désespérée. A cette époque, en effet, la population francophone du Canada se trouve presque entièrement circonscrite sur un étroit périmètre longeant les rives du fleuve Saint-Laurent, entre les villes de Montréal et Québec. Entourée de toutes parts par ses puissants voisins de langue anglaise, la communauté francophone se retrouve alors apparemment sans défense devant la volonté assimilatrice du pouvoir anglo-britannique, et donc placée en face du danger imminent de disparition totale. C'est ainsi que les conséquences de l'échec des Patriotes apparaissent nombreuses et dramatiques pour les francophones du Canada.

---

<sup>17</sup> Le carton sur lequel était inscrite la provenance exacte de cet extrait a été égaré.

<sup>18</sup> Suivant l'exemple de Jean Hamelin et Yves Roby, nous employons le plus souvent l'expression «le Québec» pour désigner l'entité géographique et politique connue successivement sous les noms de Bas-Canada (1791-1841), Canada-Est (1841-1867) et province de Québec (1867- ). A ce sujet, consulter J. Hamelin et Y. Roby, Histoire économique du Québec, 1851-1896, Montréal, Fides, 1971, p. 3.

<sup>19</sup> M. Wade, Les Canadiens Français de 1760 à nos jours, s.l., Le Cercle du Livre de France, 1966, pp. 246-247.

Tout d'abord, sur le plan politique, la métropole britannique impose la fusion des deux Canadas, avec l'intention d'atteindre les objectifs suivants : d'une part, il s'agit d'anéantir à jamais les espoirs d'émancipation politique des Canadiens français en les annexant à la colonie anglophone voisine, le Haut-Canada ; d'autre part, la métropole espère encore éradiquer le fait français dans l'Amérique du Nord britannique, en «noyant» les francophones à travers la population anglo-protestante, laquelle s'accroît à cette époque à un rythme formidable grâce à l'arrivée au Canada de nombreux immigrants originaires du Royaume-Uni<sup>20</sup>. A l'orée de la décennie 1840, la situation des franco-canadiens apparaît sans issue et une atmosphère de résignation s'installe, à tel point qu'un observateur aussi lucide que le journaliste Etienne Parent en arrive lui-même à cette conclusion : «Quoi qu'il en soit, la perte de notre nationalité est assurée [...] il a été décidé en Angleterre que le Bas-Canada ne pourrait pas rester français».<sup>21</sup> Parent ajoute encore : «Nous invitons nos compatriotes à faire de nécessité vertu, à ne point lutter contre le cours inflexible des événements».<sup>22</sup>

L'échec de la Rébellion se solde également par la débandade des éléments les plus avancés de l'opinion publique francophone, regroupés jusqu'alors autour du parti Patriote et de son chef, Louis-Joseph Papineau (1786-1871), acquis aux idées républicaines et anticléricales. La déconfiture des leaders radicaux laisse la direction politique de la société canadienne française aux mains des hommes politiques modérés, notamment Louis-Hyppolite Lafontaine (1807-1864). Regroupés au sein du parti

<sup>20</sup> S. Ryerson, *Capitalisme et Confédération*, Montréal, Parti pris, 1978, pp. 119-120.

<sup>21</sup> Etienne Parent, texte paru dans *le Canadien* du 2 février 1839, cité par G. Dussault, *Le Curé Labelle*, Montréal, Hurtubise HMH, 1983, p. 6.

<sup>22</sup> Etienne Parent, texte paru dans *le Canadien* du 13 mai 1839, cité par J.-P. Bernard, *Les Rouges*, Montréal, Les Presses de l'Université du Québec, 1971, p. 22.

Réformiste, les modérés espèrent obtenir l'allégement graduel de la tutelle coloniale grâce à une politique de conciliation et de collaboration avec les autorités en place<sup>23</sup>. En échange de l'abandon de toute velléité d'émancipation politique pour le Québec et grâce à son alliance avec les politiciens réformistes du Canada anglais, Lafontaine finit par obtenir des concessions limitées en vue de garantir certains droits aux Canadiens français à l'intérieur du Canada-Uni<sup>24</sup>. De plus, conséquence des pressions exercées par les Réformistes et surtout de l'abandon par la métropole du tarif douanier préférentiel envers ses colonies, la Grande-Bretagne se résigne finalement en 1848 à accorder une plus large autonomie politique au Canada-Uni, qui est alors doté de son propre «gouvernement responsable». Ainsi, pendant la décennie 1840, le nationalisme «dynamique» des Patriotes, lequel reposait sur la volonté d'indépendance politique au nom du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, cède la place à un nationalisme de conservation, à caractère essentiellement «juridico-culturel» et visant uniquement à préserver l'autonomie des Canadiens français dans quelques domaines, tels le droit civil, la langue et la religion<sup>25</sup>. Favorisée par les circonstances et apparemment couronnée de succès, la stratégie de Lafontaine reposait en fait sur «la confusion entre l'ordre politique et l'ordre national, entre le principe démocratique et le principe des nationalités»<sup>26</sup> et devait finalement conduire, selon Fernand Dumont, à «l'échec retentissant d'une définition de notre nation»<sup>27</sup>.

---

<sup>23</sup> D. Monière, Le développement des idéologies au Québec, des origines à nos jours, Montréal, Québec/Amérique, 1977, pp. 165-166.

<sup>24</sup> J.-P. Bernard, opus cit., pp. 22-23.

<sup>25</sup> G. Bourque et N. Frenette, «La structure nationale québécoise» in Les idéologies québécoises au 19<sup>e</sup> siècle, Montréal, Boréal Express, 1973, pp. 1170-119.

<sup>26</sup> J.-P. Bernard, opus cit., p. 40.

La décennie 1840 est également marquée par une recrudescence de l'influence du clergé. Alors que la période précédente (i.e. 1800-1840) avait été plutôt caractérisée par le «dépérissement de la foi» et «l'abandon de la pratique religieuse»<sup>28</sup>, il semble que l'état de confusion engendré par la défaite ait été à l'origine d'un vaste mouvement de réveil religieux qui s'amorce à l'aube de la décennie 1840. Le premier témoignage de ce phénomène est peut-être le succès absolument formidable remporté par la «Croisade missionnaire» menée à travers toute la province par le célèbre prédicateur français Mgr Charles de Forbin-Janson, lequel «sert de détonateur au renouveau religieux»<sup>29</sup>. En fait, il semble qu'il se produisit «un véritable retournement religieux dans la population canadienne»<sup>30</sup>. Réfléchissant sur ce phénomène, Gabriel Dussault constate :

... les francophones ont troqué leur rêve de libération par la révolution politique contre un espoir de salut collectif par la voie religieuse.<sup>31</sup>

Placée sous la houlette de chefs énergiques, dont la figure dominante est Mgr Ignace Bourget, évêque de Montréal entre 1840 et 1876, l'Eglise canadienne tire parti de la situation nouvellement créée et connaît à cette époque un «nouveau départ».

L'Eglise catholique bénéficie en outre de l'appui des autorités britanniques en raison des prises de position loyalistes de ses chefs durant la Rébellion, ainsi que de l'arrivée en sol canadien de nombreuses communautés religieuses venues d'Europe, ou

---

<sup>27</sup> F. Dumont, «Préface» à J.-P. Bernard, *opus cit.*, p. viii.

<sup>28</sup> A. Beaulieu, J. Hamelin et N. Voisine, *Histoire de l'Eglise catholique au Québec, 1608-1970*, Montréal, Fides, 1971, pp. 35-36.

<sup>29</sup> N. Voisine, «L'ultramontanisme canadien-français» in N. Voisine, *Les ultramontains canadiens-français*, Montréal, Boréal Express, 1985, p. 72.

<sup>30</sup> P. Sylvain et N. Voisine, *Histoire du catholicisme québécois* ( Volume II, tome 2 : «Réveil et consolidation [1840-1898] » ), s.l., Boréal, 1991, p. 26.

<sup>31</sup> G. Dussault, *opus cit.*, pp. 45-46.

encore de la naissance de nouvelles communautés en terre québécoise<sup>32</sup>. La période est propice pour le clergé, qui en profite pour rétablir et accroître son influence –sinon son emprise- sur la population et les institutions du Canada français, notamment sur le système scolaire qui passe bientôt entièrement sous son contrôle, du primaire à l’université<sup>33</sup>. Lentement mais sûrement, le clergé s’impose comme le «leader incontesté de la société canadienne-française»<sup>34</sup>. Le terrain est donc favorable à la prolifération de l’ultramontanisme, doctrine selon laquelle, pour reprendre l’expression de Monseigneur Louis-François Laflèche, évêque de Trois-Rivières entre 1866 et 1898, «il y a un rapport de subordination de l’ordre civil et politique à l’ordre religieux»<sup>35</sup>. Par conséquent, selon les ultramontains, «la politique n’est pas la religion, mais c’est la force au service de la religion»<sup>36</sup>. Ajoutons que les ultramontains croyaient également que l’unité religieuse, réalisée autour de l’Église catholique romaine, constitue l’un des fondements essentiel de la prospérité de la nation canadienne française en terre d’Amérique. L’éminent journaliste et écrivain ultramontain Jules-Paul Tardivel résumait ainsi cette idée :

Pour atteindre parmi les nations le rang que la Providence nous destine, il nous faut revenir à l’esprit des ancêtres et remettre la religion partout à la première place ; il faut que l’amour de la patrie canadienne-française soit étroitement uni à la foi en Notre Seigneur Jésus-Christ et au zèle pour la défense de son Église<sup>37</sup>.

Sur le même thème, Thomas Chapais renchérissait en 1892 :

---

<sup>32</sup> P. Sylvain et N. Voisine, *opus cit.*, pp. 34 et suiv.

<sup>33</sup> A. Beaulieu et coll., *opus cit.*, p. 44.

<sup>34</sup> P. Sylvain et N. Voisine, *opus cit.*, p. 126.

<sup>35</sup> N. Voisine, *opus cit.*, p.

<sup>36</sup> L. Garon, «Un homme politique ultramontain : F.-X.-A. Trudel» in N. Voisine et al. *Les ultramontains canadiens-français*, Montréal, Boréal Express, 1985, p.205.

<sup>37</sup> J.-P. Tardivel, *Pour la patrie*, p. 51.

L'Église catholique et la race franco-canadienne sont indissociablement unies par les liens les plus indestructibles. Un Canadien français qui n'est pas catholique constitue une anomalie. Un Canadien français qui n'est plus catholique après l'avoir été constitue une monstruosité<sup>38</sup>

Ainsi, alimenté d'une part par les idées ultramontaines et théocratiques alors en vogue, effrayé d'autre part par le triomphe des «erreurs modernes» en Europe, le clergé québécois bascule bientôt dans la voie d'un messianisme colonisateur dont le couronnement serait la création d'un vaste empire franco-catholique en Amérique du Nord, afin de soumettre les «Philistins Anglais» et autres «nations infidèles»<sup>39</sup>. Néanmoins, une résistance se manifeste bientôt face aux entreprises cléricales.

En effet, outrés de la tournure des événements, quelques jeunes disciples de Papineau se réunissent en 1847 pour lancer le journal L'Avenir et tenter de ranimer la flamme vacillante du radicalisme politique<sup>40</sup>. Exerçant une influence notable à l'intérieur de l'Institut Canadien (créé en 1844), ils se regroupent pour former le Parti Libéral. Leurs adversaires conservateurs les surnomment d'ailleurs «les Rouges», pour tenter de les assimiler aux révolutionnaires qui secouent l'Europe à cette époque. En dépit de leurs bons résultats aux élections de 1854<sup>41</sup>, le succès des Rouges est éphémère et ils perdent sans cesse de l'influence par la suite, à tel point que leur propre parti en viendra à rompre avec le radicalisme et à répudier le «rougisme» à la fin des années 1860<sup>42</sup>. En effet, les Rouges auront certes été victimes de leurs adversaires politiques

<sup>38</sup> T. Chapais, Mélanges de polémiques et d'études religieuses, politiques et littéraires, Québec, L'Événement, 1905, p. 84, cité dans N. Voisine, opus cit., p.94.

<sup>39</sup> G. Dussault, opus cit., pp. 90-91.

<sup>40</sup> J.-P. Bernard, opus cit., p. 33 et suiv.

<sup>41</sup> ibid., p. 113 et suiv.

<sup>42</sup> ibid., p. 319 et suiv.

conservateurs ou modérés, mais aussi et surtout de l'hostilité implacable du clergé et de la petite bourgeoisie rurale, groupes qui parviennent à imposer leur conception monolithique du Canada français, qui est parfaitement résumée par ces propos du premier cardinal canadien, l'archevêque de Québec Monseigneur Elzéar-Alexandre Taschereau :

La race franco-canadienne est entourée d'ennemis qui en diffèrent par la race, la langue et la religion ; elle se maintient parce qu'elle est unie sous son clergé.<sup>43</sup>

Au sujet de l'échec des Rouges, Jean-Paul Bernard remarque :

Il [n'était] pas facile de concilier le nationalisme avec la démocratie et l'anticléricalisme. Le statut de minorité des Canadiens français dans l'Etat canadien, résultat de la Conquête, permet à la bourgeoisie et au clergé de définir le Canada français comme un groupe ethnique menacé de l'extérieur et qui ne peut survivre que par une cohésion totale derrière ses élites.<sup>44</sup>

La défaite des Patriotes a encore d'importantes conséquences au point de vue économique, puisqu'elle consacre la mainmise de la bourgeoisie anglo-britannique sur l'économie québécoise<sup>45</sup>, paralysant du même coup presque totalement le développement d'une bourgeoisie canadienne-française. Selon Michel Brunet, cette situation s'est avérée désastreuse :

C'est la bourgeoisie capitaliste qui a fait le monde Atlantique. Privée de cette élite, une société du XIXe siècle ne pouvait se développer normalement.<sup>46</sup>

En conséquence, les Canadiens français constitueront pendant longtemps le prototype nord-américain de la «nation tronquée», c'est-à-dire une nation placée sous le

<sup>43</sup> Elzéar-Alexandre Taschereau, cité par P. Sylvain et N. Voisine, *opus cit.*, p. 234.

<sup>44</sup> J.-P. Bernard, *opus cit.*, p. 321.

<sup>45</sup> J. Hamelin et Y. Roby, *opus cit.*, p. 24.

contrôle de la classe dominante d'une autre nation<sup>47</sup>. La Confédération de 1867 ne fera que perpétuer cette situation, le Québec y devenant en quelque sorte une «véritable colonie de l'économie pan-canadienne»<sup>48</sup>, caractérisée par «l'utilisation du «cheap labour» et contrôlée par la bourgeoisie canadienne-anglaise»<sup>49</sup>. C'est apparemment ce contexte économique qui amène les Canadiens français à considérer l'agriculture et son corollaire, la colonisation, comme leur planche de salut :

L'agriculture ne devient un credo national qu'après la première moitié du XIXe siècle. Parce qu'ils ne peuvent se diriger vers les autres domaines de l'activité économique, les Canadiens ont nourri un amour déréglé de l'agriculture. Ils ont voulu maintenir coûte que coûte l'ancien ordre rural et communautaire qui leur avait servi de refuge après la conquête.<sup>50</sup>

Enfin, la décennie 1840 marque le commencement d'un mouvement migratoire d'une ampleur telle qu'il a pu être qualifié «d'exode». En effet, poussés par la situation économique difficile au pays et attirés par les salaires comparativement élevés offerts par l'industrie américaine, environ un million de Canadiens-Français ont émigré aux Etats-Unis entre 1840 et 1930. Même en tenant compte du mouvement de rapatriement et de l'immigration au Canada des descendants des émigrés, lequel aurait permis au Canada de récupérer 100 000 personnes, il reste tout de même un total impressionnant de 900 000 émigrants<sup>51</sup>. Il semble que ce vaste mouvement migratoire ait atteint son zénith dans le dernier quart du 19<sup>ème</sup> siècle<sup>52</sup>. Ainsi, au tournant du siècle, environ la

---

<sup>46</sup> M. Brunet, *La présence anglaise et les canadiens*, Montréal, Beauchemin, 1964, p. 50.

<sup>47</sup> G. Bourque et N. Frenette, *loc. cit.*, p. 108.

<sup>48</sup> *ibid.*, p. 115.

<sup>49</sup> *idem.*

<sup>50</sup> M. Brunet, *opus cit.*, p. 124.

<sup>51</sup> Y. Lavoie, *L'émigration des Québécois aux Etats-Unis de 1840 à 1930*, s.l., Éditeur officiel du Québec, 1981, p. 65.

<sup>52</sup> *Ibid.*, pp. 39 et suiv.

moitié des Québécois francophone vivaient à l'extérieur de la province<sup>53</sup>. L'émigration a donc fait perdre au Québec une partie fort considérable de sa population. De toute évidence, la prise de conscience douloureuse de ce phénomène a joué à l'époque un rôle capital dans la genèse et la diffusion du roman du terroir canadien français.

Nous retiendrons donc que la défaite des Patriotes a eu pour résultat le maintien, sinon l'accentuation de l'aliénation politique et économique des Canadiens français. Elle a également permis au clergé et à la petite bourgeoisie d'imposer leurs idées conservatrices à l'ensemble des francophones du Québec. Ainsi, comme le souligne Denis Monière :

1840 marque, pour un temps, la fin des espoirs d'émancipation nationale, la fin du radicalisme politique et le début de la suprématie cléricale effective, du nationalisme conservateur, de l'idéologie de la survivance, de la collaboration, de la modération, du refoulement et de l'impuissance collective. Les trois composantes de l'idéologie dominantes seront désormais l'agriculturisme, le messianisme et l'anti-étatisme. La société traditionnelle au Québec ne réussit à s'imposer qu'après l'échec de la Rébellion.<sup>54</sup>

Nous allons maintenant nous pencher sur la question de la place et de l'évolution du roman du terroir dans la culture canadienne de langue française, en insistant plus particulièrement sur la période comprise entre le début du 20<sup>ème</sup> siècle et la Révolution tranquille.

---

<sup>53</sup> J.-F. Cardin, Le Québec : héritages et projets, Montréal, Les Éditions HRW, 1984, p. 323.

## 1.2 NAISSANCE ET EXPANSION DU ROMAN DE LA TERRE AU QUEBEC

La décennie 1840 marque la naissance du roman de la terre canadien-français, avec la publication en 1846 d'un ouvrage qui fut célèbre en son temps : la Terre paternelle, par Patrice Lacombe<sup>55</sup>. Ce dernier précise d'ailleurs ses intentions dans la postface de son roman : «Laissons aux vieux pays, que la civilisation a gâtés, leurs romans ensanglantés [...] peignons l'enfant du sol tel qu'il est, religieux, honnête, paisible de mœurs et de caractère»<sup>56</sup>. Cette mise au point n'était certes pas inutile à une époque où plusieurs considéraient le roman comme une «invention diabolique»<sup>57</sup>.

En effet, au 19<sup>ème</sup> siècle, les évêques de la province tenteront à plusieurs reprises de bannir le roman en sol québécois. Toutefois, considérant la popularité croissante du roman ainsi que son incapacité à enrayer le phénomène, le clergé tentera d'en orienter la conception, en incitant notamment les auteurs à bannir les sujets frivoles et les aventures rocambolesques. Plus encore, certains s'empresent de définir le rôle que devrait jouer la littérature et le roman dans une société catholique. Ainsi, l'abbé Henri-Raymond Casgrain, fondateur de l'«école littéraire de Québec» et «tuteur» de la jeune littérature canadienne-française, précise que la littérature doit se consacrer à sa mission, qui est de «favoriser les saines doctrines, de faire aimer le bien, admirer le beau,

---

<sup>54</sup> D. Monière, *opus cit.*, p. 169.

<sup>55</sup> M. Servais-Maquoi, Le roman de la terre au Québec, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1974, p. 8.

<sup>56</sup> P. Lacombe, «Postface» à la Terre paternelle(roman), s.l., Bibliothèque québécoise, 1993 (1846).

<sup>57</sup> P. Sylvain et N. Voisine, *opus cit.*, p. 414.

connaître le vrai, de moraliser le peuple»<sup>58</sup>. A propos de la littérature française du Canada, l'abbé Casgrain ajoute :

Si, comme il est incontestable, la littérature est le reflet des mœurs, du caractère, des aptitudes, du génie d'une nation [...] la nôtre sera grave, méditative, spiritualiste, religieuse, évangélisatrice comme nos missionnaires [...] Mais surtout elle sera croyante. Religieuse : telle sera sa forme caractéristique, son expression, sinon elle ne vivra pas, elle se tuera elle-même. C'est sa seule condition d'être : elle n'a pas d'autres raisons d'existence ; pas plus que notre peuple n'a de principe de vie, sans religion, sans foi : du jour où il cessera de croire, il cessera d'exister.<sup>59</sup>

Placé sous une pareille tutelle, le roman canadien de langue française s'éloigne rapidement de la voie empruntée par les premiers romanciers canadiens-français, qui privilégiaient le roman à suspense – pensons à François-Réal Angers ( Les Révélations du crime ou Cambrai et ses complices, 1834 ) ou à Philippe-Aubert de Gaspé, fils ( L'influence d'un livre, 1837 ) pour se diriger vers le roman à thèse. A ce compte, les bonnes intentions auront préséance sur le génie littéraire.

Une intention moralisante, revêtue des couleurs de patriotisme ou de fidélité au passé révolu, suffisait à constituer et à justifier cette littérature aux yeux de ses auteurs comme à ceux du public. Les bons principes triomphaient dans tous les conflits et le roman canadien de langue française, à ses débuts, n'eut d'autre préoccupation, d'autre dimension, d'autre pouvoir que cet opportunisme patriotique au service de la survivance française en Amérique du Nord.<sup>60</sup>

C'est ainsi que le roman de la terre, si propice à l'évocation des vertus du terroir et à l'exaltation des «saines doctrines», deviendra le genre caractéristique de la

<sup>58</sup> Henri-Raymond Casgrain, cité par P. Sylvain et N. Voisine, opus cit., p. 416.

<sup>59</sup> Henri-Raymond Casgrain, «Le mouvement littéraire au Canada», cité par D. Monière, opus cit., pp. 182-183.

<sup>60</sup> M. Ducrocq-Poirier, Le roman canadien de langue française, de 1860 à 1958. Recherche d'un esprit romanesque, Paris, Nizet, 1978, p. 14.

littérature québécoise pendant plus d'un siècle, plus particulièrement pendant le premier tiers du XXe siècle, période durant laquelle le roman de la terre occupe une place hégémonique dans l'univers étriqué de la littérature canadienne de langue française. C'est d'ailleurs à cette époque, en 1908 plus précisément, que paraît le premier roman signé par Damase Potvin : Restons chez nous ! Cet ouvrage raconte l'histoire d'un jeune homme qui, en dépit des objurgations de son entourage, décide de désertir la terre paternelle pour aller vivre dans une grande ville des Etats-Unis. Décision funeste qui le conduit à mener une vie misérable suivie d'une mort atroce. En dépit d'une intrigue réduite à sa plus simple expression, Restons chez nous ! constitue un point important de l'histoire du roman du terroir canadien-français, puisque cet ouvrage inaugure l'ère de l'agriculturisme littéraire au Québec<sup>61</sup>. On a défini l'agriculturisme comme représentant «cette forme de pensée [...] qui ne conçoit pas de meilleure activité pour l'homme que le travail de la terre et qui, à la façon de Jean-Jacques Rousseau, voit dans l'homme des champs l'homme heureux, gratifié d'un bonheur statique, hors du temps, à l'abri des passions et des désirs malsains...»<sup>62</sup>. C'est ainsi que l'ouvrage de Potvin sert de modèle à une multitude d'épigones, de telle sorte que la période de l'entre-deux-guerres vit la prolifération de romans s'inspirant du courant agriculturiste dans la veine de Restons chez nous ! Cette période est d'ailleurs considérée comme «l'âge d'or» du roman de la terre au Québec<sup>63</sup>, tant du point de vue de la quantité des ouvrages publiés que de leur qualité littéraire<sup>64</sup>. En effet, c'est de cette époque que datent les quelques romans du terroir qui figurent encore au nombre des classiques de la littérature

---

<sup>61</sup> M. Lemire, «Restons chez nous ! et autres romans de la terre de Damase Potvin» in Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, Montréal, Fides, 1981, pp. 958-961.

<sup>62</sup> M. Ducroc-Poirier, opus cit., p. 39.

<sup>63</sup> M. Lemire, Introduction à la littérature québécoise (1900-1939), Montréal, Fides, 1981, pp. 45-46.

québécoise, notamment Menaud, maître-draveur ( Félix-Antoine Savard, 1937 ), Trente arpents ( Ringuet, 1938 ), Un homme et son péché (Claude-Henri Grignon, 1933 ), ou encore les Engagés du Grand Portage (Léo-Paul Desrosiers, 1938 ). Pendant l'année 1945, on assiste à la publication du Survenant de Germaine Guèvremont, considéré comme le dernier ouvrage majeur issu du courant régionaliste au Québec<sup>65</sup>. Par la suite, ce genre littéraire ne fera que décliner en sol québécois pour disparaître à l'aube de la Révolution tranquille. Ainsi que le signale Janine Boynard-Frot : «En 1960, on peut alors parler d'un roman du terroir moribond»<sup>66</sup>.

De ce fait, il est difficile aujourd'hui de mesurer ou même d'imaginer le succès et le respect dont a joui pendant longtemps le roman de la terre au Québec. Comme nous l'avons mentionné, le roman de la terre fut, pendant environ un siècle, considéré comme le courant romanesque par excellence par les élites québécoises<sup>67</sup>. Il semble que ce phénomène s'explique essentiellement par le rôle dont est investi le roman du terroir dans la société québécoise de l'époque. En effet, dans l'esprit de ses concepteurs et promoteurs, le roman de la terre représente d'abord un outil, un instrument dont la mission essentielle est de servir la cause patriotique canadienne-française<sup>68</sup>.

Ceci nous amène maintenant à discuter de l'approche «régionaliste» en littérature. Cette approche, dont le promoteur le plus ardent au Québec fut peut-être Damase Potvin, fut favorisée systématiquement par les auteurs de romans du terroir pendant la première moitié du 20<sup>ème</sup> siècle.

---

<sup>64</sup> J. Boynard-Frot, Un matriarcat en procès. Analyse systématique de romans canadiens-français (1860-1960), Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1982, p. 27.

<sup>65</sup> M. Servais-Maquoi, opus cit., p. 17.

<sup>66</sup> J. Boynard-Frot, opus cit., p. 28.

<sup>67</sup> M. Servais-Maquoi, opus cit., p. 250.

### 1.3 LE RÉGIONALISME ET LE ROMAN DE LA TERRE AU QUEBEC PENDANT LA PREMIÈRE MOITIÉ DU 20<sup>ème</sup> SIÈCLE

Dociles aux enseignements de l'élite du clergé canadien-français de l'époque, pour qui la littérature se doit d'être «la gardienne toujours fidèle des intérêts supérieurs de la race et de la nationalité»<sup>69</sup>, les auteurs régionalistes s'empressent de répondre à l'appel de Mgr Camille Roy : «Faisons ici une littérature qui soit à nous et pour nous»<sup>70</sup>. Artisans plutôt qu'artistes, fuyant «l'art pour l'art», considérant la littérature «ludique» comme «une chose superficielle, frivole»<sup>71</sup>, les auteurs régionalistes vont utiliser le roman pour faire la promotion de la survivance et de l'autonomie des Canadiens français<sup>72</sup>. Littérature «engagée» s'il en est, le roman du terroir représente l'illustration parfaite de l'idée de Pierre Macherey, qui voit dans le roman «la mise en scène de l'idéologie dominante»<sup>73</sup>.

Dans le but d'atteindre son objectif, le romancier régionaliste présente une image idéalisée de la vie à la campagne<sup>74</sup>. Il chante «l'enfant du sol», ses mœurs, ses traditions, son folklore. Ou encore, il développe à satiété le thème de la terre, «mère nourricière» par excellence, dispensatrice inépuisable à la fois de la richesse matérielle et des vertus morales. Tout est mis en œuvre non seulement pour convaincre le lecteur du roman de la perfection de l'état de paysan, mais aussi pour décrire les misères qui

---

<sup>68</sup> *ibid.*, p. 10

<sup>69</sup> C. Roy, *Essais sur la littérature canadienne*, Montréal, Beauchemin, 1913, p. 232

<sup>70</sup> *ibid.*, p. 227

<sup>71</sup> Camille Roy, cité par M. Lemire, *Introduction...*, p. 32

<sup>72</sup> M. Servais-Maquoi, *opus cit.*, p. 15

<sup>73</sup> Pierre Macherey, *Les Français fictifs*, p. 33, cité par J. Boynard-Frot, *opus cit.*, p. 25

<sup>74</sup> S. Simard, «Les lettres et les arts» in P.-A. Linteau et coll., *Histoire du Québec contemporain*, Tome I :

frappent infailliblement le malheureux qui, cédant au mirage de la «vie facile», déserte sa terre pour gagner la ville. Associant étroitement le mythe de la race à celui de la terre, le romancier régionaliste aboutit presque infailliblement à un roman à thèse de médiocre qualité littéraire<sup>75</sup>, mais qui représente néanmoins un véhicule remarquablement bien adapté pour véhiculer et diffuser l'idéologie de conservation : sous couvert de «divertissement», le roman de la terre s'applique en réalité à inculquer des valeurs telles que l'amour de la terre et de la langue française, la soumission à l'Eglise catholique et aux traditions, ainsi que la méfiance envers les influences étrangère, spécialement celles d'origine anglo-protestante<sup>76</sup>. Pour les auteurs régionalistes du Canada français, il existe une union étroite entre l'élan patriotique et le régionalisme. En fait, celui-ci découle nécessairement de celui-là. Ce sentiment sépare le romancier régionaliste québécois de son homologue français. En effet, l'œuvre de ce dernier constitue en quelque sorte un plaidoyer en faveur d'un «équilibre humain» lequel, selon lui, trouve son expression achevée dans la civilisation paysanne traditionnelle, et si le régionaliste de l'école française redoute la ville, c'est à cause du danger de déshumanisation qu'elle représente. Quant à lui, le régionaliste québécois valorise la paysannerie parce que celle-ci représente à ses yeux le meilleur rempart contre l'anglicisation des Canadiens français. S'il déteste la ville, c'est parce que celle-ci, dans le contexte nord-américain, représente le bastion du monde anglo-saxon et de son mode de vie. Opposant l'auteur français Henri Pourrat à son confrère canadien Damase Potvin, Yves Racine remarque :

... pour Henri Pourrat, le régionalisme est un moyen de rejoindre le «fonds humain» primitif, c'est-à-dire de retrouver l'alliance de

---

«De la Confédération à la crise (1867-1929)», s.l., Boréal, 1989, p. 720

<sup>75</sup> J. Hamelin et coll., *Histoire du Québec*, St-Hyacinthe/Toulouse, Edisem/Privat, 1976, p. 447

<sup>76</sup> M. Lafortune, *Le roman québécois, reflet d'une société*, Laval, Mondia Editeurs, 1985, p. 44

l'homme avec la terre, tandis que pour Damase Potvin, le régionalisme devient un instrument de propagande en faveur de la survivance nationale. Ce n'est pas l'homme universel qu'il s'agit de sauver d'une déshumanisation progressive due au progrès technique, mais bien la survie d'une minorité raciale en voie de désintégration face à la puissance anglo-saxonne ou américaine.<sup>77</sup>

C'est peut-être cette différence fondamentale de perspective qui explique la disparition rapide du roman régionaliste québécois au début de la Révolution tranquille, c'est-à-dire au moment où l'on reléguait aux oubliettes le nationalisme de conservation au Québec, tandis que, de l'autre côté de l'Atlantique, le roman régionaliste français continuait à rayonner, notamment grâce à la plume d'un Giono.

Constatons toutefois que le parti pris anti-anglais ou anti-américain n'a pas toujours marqué le roman de la terre québécois. Ainsi, le Jean Rivard d'Antoine Gérin-Lajoie, paru dans les années 1860, incite les jeunes Canadiens français à abandonner la routine pour adopter les valeurs qui ont permis à leurs puissants voisins anglo-protestants de prospérer et de s'enrichir. Ainsi que le signale André Major :

Jean Rivard est un rêve américain [...] Un rêve, mais tel qu'il a été vécu par de nombreuses personnes ; réalisable donc. Le rêve de réussir, d'atteindre par ses seules qualités personnelles et dans un corps à corps avec la nature, l'aisance et le bonheur qui doivent nécessairement en découler.<sup>78</sup>

Pour la trempe d'un homme de Jean Rivard, en effet, la culture de la terre et la colonisation ne sont pas un pas «un pis-aller ou une solution de repli, et encore moins

<sup>77</sup> C. Racine, Le régionalisme chez Henri Pourrat et Damase Potvin (Mémoire présenté à la Faculté des Lettres de l'Université de Montréal), Montréal, 1967, p. 36

<sup>78</sup> A. Major, Jean Rivard ou l'art de réussir. Idéologie et utopie dans l'œuvre d'Antoine Gérin-Lajoie, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1991, p. 90

un isolement spiritualiste à l'abri des vicissitudes du siècle»<sup>79</sup>, mais plutôt un moyen de s'enrichir et ainsi de conquérir pouvoir et influence sur ses concitoyens.

L'évolution particulière du roman de la terre au Québec découle de la volonté de mettre sur pied une littérature qui soit le miroir de la réalité canadienne-française. Mireille Servais-Maquoi mise juste lorsqu'elle soutient que ce qui caractérise d'abord le roman régionaliste québécois, c'est sa perspective, qui est «de peindre avec réalisme les mœurs de la paisible société rurale du Québec»<sup>80</sup>. On comprend donc aisément que, dans cette perspective particulière, le roman régionaliste québécois ait été nécessairement un roman de la terre ou, plus précisément, un roman du terroir.

Cette perspective, les tenants du régionalisme auraient bien voulu pouvoir l'imposer à l'ensemble des écrivains du Canada français, ce qui, dans les faits, suscita une vive opposition de la part d'un groupe d'intellectuels qui furent surnommés «les Exotiques». Ces derniers s'opposaient non seulement au régionalisme «étroit» véhiculé à l'époque, mais encore manifestaient une admiration déclarée pour la France contemporaine, son art d'avant-garde et ses artistes. Les Exotiques favorisaient une «littérature ludique caractérisée par la liberté des sujets, par l'individualisme et la fantaisie»<sup>81</sup>. En conséquence, ils se situaient en opposition directe avec ceux qui auraient souhaité faire de la littérature «une dépendance de la morale, de la religion ou du patriotisme»<sup>82</sup>. Un Exotique bon teint, Olivar Asselin, considérait le régionalisme

---

<sup>79</sup> *Ibid.*, p. 195

<sup>80</sup> M. Servais-Maquoi, *opus cit.*, p. 8

<sup>81</sup> M. Lemire, *Introduction...*, p. 84

<sup>82</sup> *Ibid.*, p. 82

comme «une manifestation d'indigénisme qui vise à l'accaparement des esprits»<sup>83</sup>, et rappelait à juste titre que :

La littérature peut être nationale [notamment] par la nature des sujets, mais à condition d'être une littérature, c'est-à-dire autre chose qu'un ensemble d'écrits sans valeur littéraire propre.<sup>84</sup>

Est-il besoin de préciser que, pendant longtemps, l'opposition des Exotiques demeura un phénomène isolé, le fait de groupuscules «éclairés», mais éphémères.

Il faut d'ailleurs considérer que la lutte entre les deux clans était fort inégale, puisque les auteurs régionalistes bénéficiaient alors de l'appui de l'ensemble des structures culturelles de la province. Ainsi que le souligne, non sans amertume, un observateur de l'époque, Victor Barbeau :

Les autres [c'est-à-dire les Exotiques, par opposition aux régionalistes] ont de moins bonnes feuilles à leur disposition, moins de vogue dans les couvents et les collèges, moins de chances de voir leurs livres offerts en prix aux écoles catholiques.<sup>85</sup>

Si le soutien massif du clergé et des communautés religieuses contribuait puissamment à gonfler le tirage des romans des auteurs régionalistes, il faut par ailleurs constater qu'il peut parallèlement nous conduire à surestimer l'impact réel du roman du terroir auprès du public lecteur de l'époque. Un exemple parmi d'autres, à ce sujet, celui d'un roman intitulé Sur la route d'Oka, œuvre d'un illustre inconnu, Aimé Carmel. Publié en 1952, cet ouvrage avait déjà atteint une année plus tard, soit en 1953, pas

---

<sup>83</sup> Olivar Asselin, «Nos besoins intellectuels» in La revue moderne, 15 janvier 1920, p. 21, cité par M. Lemire, Introduction..., p. 85

<sup>84</sup> Olivar Asselin, «Préface des deux premières éditions de L'Anthologie des poètes canadiens (préparée par Jules Fournier), cité par M. Lemire, Introduction..., p. 85

<sup>85</sup> «Turc» (pseudonyme de Victor Barbeau), «Au fil de l'heure, Revenons-y», la Presse, 9 juin 1919, p. 2, cité par M. Lemire, Introduction..., p. 85

moins de six éditions pour 32000 exemplaires écoulés.<sup>86</sup> Chiffre étonnant et impressionnant qui pourrait faire rêver plus d'un écrivain, mais qui pousse justement à se demander si le succès commercial de l'ouvrage découle bel et bien de l'intérêt réel du public à son endroit... En effet, comme tant d'autres romans du terroir, Sur la route d'Oka est remarquable surtout pour l'innocuité de son intrigue et la parfaite orthodoxie de son propos. Ce fait ne pouvait manquer d'attirer l'attention des autorités religieuses, d'autant plus que l'auteur était prêtre catholique... Il n'est donc pas interdit de penser que lesdites autorités recommandèrent l'achat massif de l'ouvrage pour les bibliothèques scolaires et paroissiales, ainsi que pour la distribution des prix de fin d'année dans les écoles<sup>87</sup>. Bénéficiant d'un tel soutien, cet ouvrage était assuré d'atteindre un tirage plus que respectable, mais qui ne reflète pas nécessairement l'intérêt réel du public à son endroit.

Quoi qu'il en soit, la perspective d'un «succès de librairie» presque assuré ne pouvait qu'inciter les auteurs à poursuivre dans la veine régionaliste, en dépit des critiques formulées par les Exotiques. Ainsi, à l'exemple de Damase Potvin, les auteurs régionalistes continueront pendant longtemps à sillonner les rangs et les cantons de la province, afin d'y recueillir légendes, chansons et contes populaires, procédant également à l'étude approfondie des lieux géographiques et des mœurs populaires<sup>88</sup>. Muni de ces précieuses informations, le romancier régionaliste les distille généreusement à l'intérieur de son ouvrage. Il lui confère du coup un accent «paysan»,

---

<sup>86</sup> A. Carmel, Sur la route d'Oka (roman), Montréal, Imprimerie de Saint-Joseph, 1953 (1952), voir la page de garde

<sup>87</sup> A ce sujet, M. Ducroq-Poirier signale que «... tous ceux qui ont écrit sur la campagne [...] étaient surtout lus dans les campagnes et par les enfants qui recevaient leurs livres en guise de prix scolaires». Voir M. Ducroq-Poirier, opus cit., p. 272

qui augmente la crédibilité de l'œuvre auprès du lecteur impressionné par son caractère authentiquement «populaire», et contribue également à colorer et animer un récit par ailleurs trop souvent alourdi par le poids d'une rhétorique grossière<sup>89</sup>. S'ils ne furent pour la plupart que de médiocres écrivains, les romanciers du terroir comptent en revanche parmi les pionniers de l'ethnographie au Québec, et leurs récits possèdent le mérite de conserver, du moins sur le papier, une partie du folklore du Canada français, lequel s'est évanoui peu à peu pendant la première moitié du 20<sup>ème</sup> siècle, période qui, du point de vue sociologique et économique, fut marquée par une industrialisation et une urbanisation rapides du Québec<sup>90</sup>.

Par ailleurs, il est intéressant de constater que le succès du roman du terroir pendant cette période est un exemple qui illustre de façon remarquable ce phénomène caractéristique du premier tiers du 20<sup>ème</sup> siècle, et observé par Fernand Dumont, qui parle de «... l'étrange hiatus entre un Québec devenu industriel et des Québécois demeurés culturellement traditionnels et ruraux»<sup>91</sup>.

Pour certains auteurs, telle Janine Boynard-Frot, le roman de la terre canadien français fut un «roman de classe», celui du clergé<sup>92</sup>. Son rayonnement demeura donc essentiellement proportionnel à l'influence du clergé sur la société québécoise. Ainsi s'expliquerait la marginalisation du roman du terroir au Québec au début de la

---

<sup>88</sup> C. Racine, *opus cit.*, p. 61

<sup>89</sup> A ce sujet, Jean Hamelin remarque : «La très grande majorité des quelque deux cent romans publiés au Québec durant cette période [1896-1939] se classent parmi les romans à thèse et sont d'assez médiocre qualité littéraire». Voir J. Hamelin et coll., *opus cit.*, p. 447

<sup>90</sup> F. Dumont et coll., *Idéologies au Canada français (1900-1929)*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1974, p. 2

<sup>91</sup> F. Dumont et coll., *opus cit.*, p. 10

Révolution tranquille, période au cours de laquelle «le clergé québécois tenu en dehors des enjeux politiques deviendra étonnamment discret et silencieux, entraînant avec lui son roman dans sa retraite»<sup>93</sup>. Cette hypothèse ne manque certes pas de séduction... Toutefois, le roman de la terre au Québec fut également, en son temps et avec ses limites, l'expression «d'une nation française obstinée à survivre en terre américaine»<sup>94</sup>, la manifestation d'une volonté farouche de conserver et de transmettre intact l'héritage ancestral. En fait, il faut bien le reconnaître, les romanciers régionalistes canadiens français étaient sans conteste des hommes animés d'une implacable volonté de «survivance». Ils furent, à leur façon, les porte-parole de «cette race qui ne sait pas mourir»<sup>95</sup>.

Pour conclure, nous rappellerons que la défaite des Patriotes, à la fin des années 1830, a brutalement placé les francophones du Canada dans la position d'être complètement assimilés par leurs puissants voisins de langue anglaise. Pour contrer cette menace, les élites canadiennes-françaises de l'époque, c'est à dire le clergé et la petite bourgeoisie rurale, ont mis en place un nationalisme de conservation, orienté de façon plutôt rigide vers le passé, et axé autour de valeurs traditionnelles étroitement liées à l'agriculture, à la langue française et à la religion catholique. Cette conception a occupé une position dominante au Québec jusqu'à la Révolution tranquille. En littérature, le roman de la terre est apparu comme un instrument privilégié pour véhiculer et renforcer le nationalisme de conservation parmi la population. Dans ce contexte, les auteurs régionalistes et le roman de la terre ont occupé une position

---

<sup>92</sup> J. Boynard-Frot, *opus cit.*, pp. 25 et suiv.

<sup>93</sup> *ibid.*, p. 30

<sup>94</sup> M. Servais-Maquoi, *opus cit.*, p. 10

prépondérante dans la littérature et la culture canadiennes de langue française pendant toute la première moitié du 20<sup>ème</sup> siècle. Dans les deux chapitres qui suivent, nous examinerons, à travers la description de personnages typiques, comment s'articule concrètement la thèse traditionaliste dans le roman de la terre.

---

<sup>95</sup> Louis Hémon, María Chapdelaine (roman), Montréal, Les Editions du Boréal, 1988 (1916), p. 198.

**DEUXIÈME CHAPITRE**  
**L'HOMME ENRACINÉ**

## DEUXIÈME CHAPITRE

### L'HOMME ENRACINÉ

Dans ce chapitre, nous ferons la connaissance de plusieurs personnages «typiques» du roman du terroir : le vieux paysan, la femme du fermier, la jeune paysanne et, enfin, le curé de campagne. Bien que fort différents, ces personnages possèdent plusieurs points importants en commun, notamment celui d'être des filles et fils de la terre, tenant la campagne et ses gens en haute estime : ce sont sans conteste des paysans, des «habitants» (ou du moins, pour ce qui est des prêtres, des fils de paysans), et ils sont fiers de l'être ! Puisque tous ces personnages (à l'exception peut-être du curé) dépendent directement du sol pour assurer leur subsistance, il n'est guère étonnant de constater qu'ils accordent une importance primordiale - souvent même exclusive - à tout ce qui touche à la terre et à l'agriculture. Par ailleurs, ces gens n'oublient pas les générations qui les ont précédés. Ainsi, ils considèrent la terre familiale comme un héritage précieux légué par les ancêtres, de telle sorte qu'ils honorent les traditions ancestrales, et se plient volontiers aux us et coutumes établis, cela de façon tout à fait naturelle. Le roman du terroir présente ces personnages comme étant tout à fait satisfaits de leur sort, de telle sorte qu'ils semblent peu attirés par la nouveauté ou le changement, et n'éprouvent guère le besoin de franchir les limites du village ou de la paroisse. Ce sont des gens simples, travailleurs et pieux, auxquels l'on serait en droit d'appliquer les paroles d'une chanson populaire : «il était une fois des

gens heureux...» Bref, ces personnages apparaissent solidement et fermement «enracinés» dans le sol fertile de la vallée du Saint-Laurent, ainsi que parfaitement bien intégrés au mode de vie traditionnel caractéristique de la paysannerie canadienne française. Allons dès maintenant à la rencontre de l'un de ces personnages typiques du roman du terroir : le vieux paysan.

## 2.1 LE VIEUX PAYSAN : UN HOMME QUI A BATI SUR LE ROC

Cette section est consacrée à l'étude du personnage du «vieux paysan». Mentionnons immédiatement que nous employons l'expression «vieux paysan» afin de bien marquer le contraste entre ce personnage et celui du «jeune paysan» (qui fera l'objet du prochain chapitre), le second nommé étant le fils du premier. Le «vieux paysan» est en fait un homme d'âge mûr, c'est-à-dire que l'âge de ce personnage oscille entre la cinquantaine et la soixantaine au moment où se déroule le récit.

Reconnaissons d'emblée le fait que ce personnage joue un rôle de premier plan dans l'univers dépeint par le roman agriculturiste. Ainsi, le vieux paysan apparaît d'abord comme le propriétaire de la ferme familiale et du domaine plus ou moins vaste qui l'entoure. Véritable «maître de la terre»<sup>96</sup>, c'est lui qui commande l'ensemble des opérations reliées à l'exploitation agricole. Par ailleurs, le vieux paysan est père de famille et, à ce titre, il apparaît comme responsable et protecteur de sa maisonnée, exerçant sur celle-ci une autorité patriarcale. Enfin, le vieux paysan apparaît également

comme le gardien de la tradition ancestrale, ou même, pour être plus précis, comme la vivante incarnation de cette tradition : plus qu'un simple fermier, il est en quelque sorte investi du rôle du «paysan éternel». A la fois propriétaire terrien et chef de la cellule familiale, le vieux paysan canadien français n'est pas sans rappeler quelque «paterfamilias» issu tout droit de la Rome antique...

Dans la première partie de cette section, nous examinerons et évaluerons plusieurs aspects caractéristiques du rôle et de la personnalité du vieux paysan, de manière à tracer en quelque sorte le «portrait type» de ce personnage. Ces divers aspects seront d'ailleurs illustrés au moyen d'exemples ou d'épisodes extraits de la «biographie» de cinq personnages romanesques. Mais voici tout d'abord le nom de chacun de ces personnages, de même que le nom du roman dont chacun est issu. Il s'agit de Jacques Pelletier (Restons chez nous !), Pierre Giroir (L'erreur de Pierre Giroir), Marcel Garon (La terre se venge), Jean Rioux (La terre ancestrale) et, enfin, le «père Gagnon»<sup>97</sup> (Sur la route d'Oka).

L'aspect qui caractérise d'abord le vieux paysan tel que le roman de la terre le présente, c'est son endurance et sa force physique à toute épreuve, en dépit de son âge avancé. Aussi le narrateur du roman agriculturiste n'a-t-il de cesse d'exalter les muscles et la vigueur de cet «athlète à l'écorce rustique», sur lequel la maladie ne semble de surcroît connaître aucune emprise. Voici un premier exemple, celui de Marcel Garon, au sujet duquel nous relevons le passage suivant :

---

<sup>96</sup> Cette expression est tirée de TA., p. 7.

<sup>97</sup> Le prénom de ce personnage n'est nulle part mentionné.

Il n'avait jamais peur des indigestions et les embarras gastriques lui étaient inconnus. Lui demander s'il n'avait jamais été malade le faisait rire. En effet, il jouissait d'une santé merveilleuse. D'une robustesse incroyable, il ne savait même pas ce qu'un rhume a d'incommodant : il n'en avait jamais eu.<sup>98</sup>

Le remarque qui suit, à propos de Jean Rioux, se situe dans la même veine :

Maladies, accidents, misères de l'esprit et du cœur, rien n'avait de prise sur lui : c'était un roc solide.<sup>99</sup>

Se considérant lui-même «plus fort que quatre chevaux»<sup>100</sup>, le vieux paysan tire une grande fierté de cette «robustesse incroyable». En fait, il considère même la maladie comme un manque de virilité, un signe de faiblesse, sinon un objet de honte. A titre indicatif, revenons sur le cas de Jean Rioux, «cet homme qui n'avait jamais éprouvé le moindre malaise»<sup>101</sup>. Frappé par une grave maladie, la pleurésie, contractée à la suite de son acharnement à travailler «comme un enragé» en dépit de son âge avancé, Rioux s'entête à minimiser les symptômes de sa maladie, qu'il considère être «des niaiseries», et qualifie les craintes justifiées de son entourage de «peurs de femmes». A l'article de la mort, le vieil homme repousse énergiquement l'aide de son voisin, Pierre Michaud, qui offre généreusement d'aller quérir le médecin : en effet, le fier Jean Rioux refuse catégoriquement de «se soigner aux pilules comme une femmelette»<sup>102</sup>.

Il semble par ailleurs que la «santé merveilleuse» du vieux paysan tire son origine de deux sources principales. La première, c'est l'hérédité, «la puissance de son

---

<sup>98</sup> TV, p. 30.

<sup>99</sup> TA, p. 153.

<sup>100</sup> TA, p. 153.

<sup>101</sup> TA, p. 137.

<sup>102</sup> Au sujet de la maladie de Jean Rioux, voir TA, p. 132 et suiv.

lignage»<sup>103</sup>, puisque ce personnage est issu d'une race d'hommes «tous robustes et fiers de leur carrure de géants»<sup>104</sup>. En effet, selon le roman de la terre, le sang transmettrait des qualités qui passent d'une génération à l'autre de manière congénitale :

Qu'ils devaient être grands devant Dieu, ces hommes aux muscles d'acier qui ne connaissent d'autres lois que leur devoir. Malgré les années, leur sang n'est pas mort. Il s'est infiltré dans les veines de leurs descendants. C'est pourquoi nous trouvons encore aujourd'hui tant de Canadiens si fidèlement attachés à la terre, qu'ils bravent la pauvreté plutôt que de désertir le bien paternel qui fut quelquefois celui du grand-père et de l'arrière-grand-père.<sup>105</sup>

L'autre source, c'est le mode de vie campagnard, un mode de vie sain, constitué essentiellement par «le travail libre des champs, dans l'air pur et sous le beau soleil»<sup>106</sup>, et qui entraîne nécessairement un contact quotidien avec le sol, lequel constitue «la plus sûre garantie de vigueur»<sup>107</sup>. Sang et sol : voici donc les deux éléments qui garantissent au fermier une existence exempte de maladie.

Par ailleurs, l'impressionnante vigueur du vieux paysan au plan physique semble conduire tout naturellement à son parallèle au point de vue psychologique : en effet, sur ce point, ce personnage est caractérisé par «la fierté légitime, la ténacité, l'énergie»<sup>108</sup>. Ainsi, le vieux paysan apparaît comme un homme d'aplomb, qui projette constamment une image de droiture, d'intégrité : on peut donc lui faire confiance, il tiendra parole, car «un bon Canadien [ne] manque jamais à ses promesses»<sup>109</sup>. A titre d'exemple,

---

<sup>103</sup> TA, p. 170

<sup>104</sup> TA, p. 169

<sup>105</sup> TV, p. 33

<sup>106</sup> TA, p. 76

<sup>107</sup> TA, p. 43

<sup>108</sup> TA, p. 87

<sup>109</sup> TV, p. 22

revenons encore une fois à Jean Rioux, au sujet duquel il est écrit qu'«on le surnommait Bouche d'Or, car il n'avait jamais manqué à sa parole»<sup>110</sup>. Le vieux paysan est également un homme entier, décidé - «il fallait devant lui [Jean Rioux], ou casser ou plier»<sup>111</sup> - et l'ouvrage ne lui fait pas peur. «Un homme comme moi peut travailler fort et vivre cent ans !»<sup>112</sup> proclame fièrement Marcel Garon.

Le vieux paysan n'est certes pas homme à s'apitoyer sur lui-même ou pleurnicher sur son sort : bien au contraire, l'épreuve constitue pour lui un puissant stimulant ! Ainsi, par exemple, lorsque Jacques Pelletier - cultivateur de Charlevoix - perd maison, ferme, animaux et récoltes dans un épouvantable et gigantesque incendie - «en une heure, l'œuvre de toute une génération de travailleurs venait de s'effondrer»<sup>113</sup> - il surmonte promptement l'état de stupeur dans lequel cette catastrophe l'a initialement plongé. Ainsi, alors que pareille tragédie eût brisé définitivement un homme ne possédant pas la trempe de Jacques Pelletier, ce dernier voit la destruction complète de ses biens comme un signe du ciel, puisque ce sera l'occasion pour lui de repartir à neuf et de concrétiser «un rêve qu'il eût bien voulu voir réaliser»<sup>114</sup>, celui de participer à la colonisation d'une région récemment ouverte au peuplement, le Saguenay ! Ainsi,

...il rêvait d'ouvrir là-bas, dans la forêt, une autre terre qui serait le commencement d'un village, d'une paroisse, d'un village et parfois dans son beau rêve, où son fils et lui jouaient de la cognée à qui mieux mieux, il voyait les feuillages tomber avec des branches sèches, des futaies se briser, et la forêt, refuge séculaire de myriades d'oiseaux et de bêtes sauvages, reculer,

---

<sup>110</sup> TA, p. 6

<sup>111</sup> TA, p. 6

<sup>112</sup> TV, p. 23

<sup>113</sup> RCN, p. 21

<sup>114</sup> RCN, p. 23

reculer comme par enchantement devant sa persévérance de défricheur obstiné qui s'entête.<sup>115</sup>

Remarquons que ces divers attributs physiques et psychologiques concourent non seulement à faire du vieux paysan un travailleur infatigable - «travailleur acharné, vrai fils de la race canadienne»<sup>116</sup> - mais également un protecteur idéal. Pour s'en convaincre, examinons ces quelques brefs portraits de Pierre Giroir :

Travailleur infatigable, il savait faire fructifier ce bien qu'il tenait de ses aïeux qui s'y étaient succédés sans interruption depuis plus d'un siècle. Comme eux, il savait tirer de ce sol généreux et aimé, l'aisance et le confort pour sa nombreuse famille.<sup>117</sup>

...le travail ne lui faisait pas peur à cet athlète à l'écorce rustique et au cœur si tendre, si aimant : car ce rude travailleur était en même temps le plus tendre des époux et le meilleur des pères.<sup>118</sup>

...il était un de ces hommes à l'activité dévorante qui vont au travail comme d'autres courent à une partie de plaisir, qui semblent ignorer la fatigue et chez qui l'inaction engendre très tôt le dégoût et l'ennui.<sup>119</sup>

Le cas de Pierre Giroir n'est pas unique, bien au contraire ! «Rude au travail, dur pour lui-même et bon pour les autres»<sup>120</sup>, ayant «toujours fait preuve d'une grande bonté pour sa famille»<sup>121</sup> peut-on lire au sujet de Jean Rioux. Par ailleurs, nous relevons à propos de Jacques Pelletier le commentaire suivant :

Grâce à cette énergie et à cette forte dose de sens commun, dont jouissent pour la plupart les fils de la terre et qui les font si

---

<sup>115</sup> RCN, p. 23

<sup>116</sup> TV, p. 32

<sup>117</sup> EPG, pp. 19-20

<sup>118</sup> EPG, pp. 30-31

<sup>119</sup> EPG, p. 60

<sup>120</sup> TA, p. 6

<sup>121</sup> TA, p. 153

pratiques en toutes choses, il finit par acquérir une honnête aisance, qu'il partagea avec sa femme et les trois enfants que Dieu lui avait donnés...<sup>122</sup>

La générosité du vieux paysan ne se limite d'ailleurs pas au seul cercle familial, mais rayonne tout autour de lui, car ce «rude travailleur» est également un homme d'élite sur le plan moral : simple dans ses goûts, modeste dans ses manières, pieux, charitable et altruiste. C'est avec empressement qu'il accueille le pauvre sous son toit, et ses voisins sont assurés d'avance de son aide en cas de besoin. Voici à titre indicatif les deux extraits suivants, qui concernent Marcel Garon :

Il avait [...] pour les malades une grande pitié. Compatissant par nature, il s'apitoyait sur tous les maux d'autrui et essayait autant que possible de les soulager. Ce paysan à l'air sévère avait un cœur d'or.<sup>123</sup>

Personne ne frappait en vain à la porte de Marcel Garon. Il n'avait jamais refusé l'hospitalité à personne, fut-ce même au plus gueux des humains.<sup>124</sup>

Au sujet du «père» Gagnon, nous relevons l'observation suivante à titre d'exemple :

Le fermier [le «père» Gagnon] avait hérité la ferme de ses parents, puis l'avait agrandie peu à peu avec des terres voisines acquises à prix avantageux ; aussi était-elle la plus importante du village. Il n'en tirait aucune vanité, ni dans ses propos, ni dans son attitude ; chez lui, on était toujours assuré de trouver bon accueil ; la famille prêtait avec plaisir outils, machines, tracteurs, pour aider les voisins dans leurs travaux. De plus, le père Gagnon était un chrétien sincère, sans forfanterie, avec une foi très simple, solide, qui trouvait Dieu à chaque pas.<sup>125</sup>

Homme aux multiples ressources donc, le vieux paysan déploie néanmoins l'essentiel de son énergie à cultiver la terre. D'ailleurs, pourrait-il en être autrement ?

---

<sup>122</sup> RCN, p. 18

<sup>123</sup> TV, p. 30

<sup>124</sup> TV, p. 35

<sup>125</sup> SRO, p. 18

En effet, ce personnage est paysan par vocation, paysan d'abord et avant tout, paysan envers et contre tous. A l'image de ses ancêtres, il se sent rivé au sol de son pays, «enraciné» à la terre nourricière ! A ce sujet, voici trois extraits qui se rapportent respectivement au «père» Gagnon, à Marcel Garon et à Jacques Pelletier :

C'était un paysan, fils et petit-fils de paysan ; il [le «père» Gagnon] en avait l'âme et se sentait rivé à son sol et à sa ferme. Son amour pour les choses de la terre était irraisonné, spontané, inconscient mais violent et exigeant ; il ne concevait pas d'autre existence et avait élevé ses enfants dans le respect de la terre.<sup>126</sup>

Marcel [Garon] avait la passion de la terre, comme le soldat de race a la passion des armes. Descendant d'une famille de terriens acharnés qui avaient remué la glèbe depuis cinq ou six générations, il aurait cru déchoir aux yeux de tous en se livrant à toute autre besogne qu'au métier d'habitant.<sup>127</sup>

Avant tout, il [Jacques Pelletier] était agriculteur et appartenait à cette classe des amants de la terre, qu'ils travaillent toute leur vie, sur laquelle ils vivent heureux et espèrent mourir.<sup>128</sup>

A partir de ces extraits, nous comprenons déjà fort bien que notre personnage n'est pas simplement un «fermier», un «agriculteur» pour qui le travail de la terre est une façon comme une autre de gagner sa vie. Non ! Il s'agit d'un paysan, au sens le plus fort du terme : à ses yeux, l'agriculture est une profession, «la plus belle, la plus noble et la plus heureuse qui soit»<sup>129</sup>. Plus encore, la culture du sol représente surtout un mode de vie, une façon d'être et de sentir. Et cette façon est la meilleure, comme en font foi les paroles suivantes, sorties tout droit de la bouche de Jacques Pelletier :

Rien n'est meilleur que l'agriculture, rien n'est plus beau, rien n'est plus digne d'un homme libre. Elle suffit amplement aux

---

<sup>126</sup> SRO, p. 18

<sup>127</sup> TV, p. 58-59

<sup>128</sup> RCN, p. 17

<sup>129</sup> EPG, p. 62

besoins de notre vie. Toutes les autres professions [...] ne sont que secondaires : l'homme n'en aurait pas besoin s'il était resté simple dans ses goûts, modéré dans ses habitudes, sage, juste et en paix avec lui-même.<sup>130</sup>

Pour le vieux paysan, l'agriculture constitue non seulement un mode de vie, elle imprègne tout son être. Le contact quotidien avec le sol, la végétation et les animaux, ce lien direct, étroit avec la Nature représente non seulement le centre, le cœur de son activité, il fonde son humanité. En fait, l'agriculture constitue la principale religion du vieux paysan, le véritable, l'authentique «lien» qui l'unit à son Dieu, lequel est essentiellement perçu comme le génial Créateur de la Nature et dispensateur de ses dons. L'agriculture colle non seulement à la peau du vieux paysan, elle est encore présente dans toutes les fibres de son corps et de son cœur : elle constitue son appel, sa «vocation», sa raison de vivre, de croire et d'espérer. L'agriculture est son sacerdoce : par elle, la créature fait fructifier l'œuvre du Créateur et lui rend hommage. En cultivant la terre, le vieux paysan croit remplir sa «mission» : perpétuer et prolonger le précieux héritage légué par ses ancêtres. D'ailleurs, et bien qu'il soit étroitement jaloux de son indépendance, le vieux paysan n'est pas individualiste : il ne se conçoit pas comme un individu libre de faire ce qui lui plaît, de déterminer et poursuivre ses propres fins, mais il se perçoit plutôt comme l'un des maillons d'une vaste chaîne humaine : à ses yeux, la liberté véritable se trouve dans sa participation librement consentie à la réalisation du plan divin, c'est-à-dire faire prospérer sa terre, ce bel héritage transmis d'une génération à l'autre depuis des temps immémoriaux, pour enfin le transmettre à son tour, embelli et enrichi, à la génération suivante. Pour le vieux paysan, la lignée des ancêtres constitue en quelque sorte une dynastie, et la terre ancestrale est comme un royaume dont il

---

<sup>130</sup> RCN, p. 19

détient la garde. Assurément, le vieux paysan est à la fois le maître et le chevalier-servant de son précieux domaine :

Aussi, il [Jean Rioux] se sentait bien le maître de sa terre, le maître par droit de descendance et d'héritage incontesté. Elle faisait corps avec lui ; dans son esprit elle prenait figure d'être animé ; intérieurement il lui parlait pendant que ses yeux lui manifestaient son idolâtrie.<sup>131</sup>

...sa terre [à Jean Rioux], son héritage, était sa dévotion, une partie de sa foi.<sup>132</sup>

Ainsi donc, la terre ancestrale «fait corps» avec le paysan, avec «cet amant du sol»<sup>133</sup>. Et si le fermier est maître de sa terre, celle-ci n'est constituée pas moins, en revanche, sa «maîtresse». Encore au sujet de Jean Rioux, nous observons :

La terre était sa grande charmeuse, sa maîtresse, sa passion.<sup>134</sup>

Il s'ensuit que, pour le vieux paysan, la simple idée de se séparer de la terre ancestrale semble inimaginable, inconcevable. En fait, si une telle éventualité survenait, elle constituerait alors une abominable trahison qui entraînerait à jamais la honte et le déshonneur sur le responsable de cet odieux sacrilège. A titre indicatif, voyons le point de vue de Jean Rioux à ce sujet :

Pour lui, la terre ancestrale était un coin de pays que tout patriote doit garder et soigner, à moins de trahir comme un soldat qui déserte. C'était une donation qu'il tenait des vieux depuis trois siècles, qu'il eût trouvé criminel d'abandonner. Aliéner sa terre eût été à ses yeux une lâcheté aussi basse, que celle d'un père qui vendrait son enfant.<sup>135</sup>

---

<sup>131</sup> TA, pp. 7-8

<sup>132</sup> TA, p. 154

<sup>133</sup> TV, p. 32

<sup>134</sup> TA, p. 6

<sup>135</sup> TA, p. 154

En fait, du point de vue du paysan, la simple possibilité de vendre ou d'abandonner la terre ancestrale relève du domaine de l'impensable :

On eut autant surpris cet homme [Jean Rioux] en lui demandant de vendre son bien qu'en lui demandant de décrocher une étoile. Que ce patrimoine ne dût jamais sortir de sa famille, c'était une vérité aussi incontournable que la marche régulière des années. Les siens, ses ancêtres, autre objet de sa vénération, étaient tous restés fidèles à leur domaine comme le fleuve à son cours.<sup>136</sup>

Si la relation qui existe entre le paysan et sa terre semble donc irréductible, elle n'en contient toutefois pas moins une ambiguïté : c'est à se demander en fin de compte lequel possède l'autre, lequel est le maître de l'autre, de telle sorte que la volonté farouche du vieux paysan de conserver à son bien «le même nom»<sup>137</sup> semble confiner à l'obsession. A ce sujet, reprenons encore une fois l'exemple de Jean Rioux. Après le départ à la ville du seul fils qui lui restait - ce fils qui représentait «l'espoir de la famille, le continuateur de la race»<sup>138</sup> - la sagesse eût dicté à Jean Rioux de vendre sa ferme. Cette opération lui aurait vraisemblablement rapporté une forte somme d'argent, sa ferme constituant «la plus belle terre de la paroisse»<sup>139</sup>. Alors se serait présentée, pour Jean Rioux et son épouse, la perspective agréable d'une vie de rentiers, vie paisible et aisée, dépourvue de tracasseries financières, et qui aurait certes constitué la récompense légitime d'une vie de dur labeur. Pourtant, cela aurait été mal connaître Jean Rioux - cet homme dont on disait «qu'il n'y a que la mort pour l'arracher à sa terre»<sup>140</sup> - c'eût été mal connaître Jean Rioux donc, que de supposer qu'il eût pu se défaire de la terre, «sa terre :

---

<sup>136</sup> TA, p. 8

<sup>137</sup> TA, p. 133

<sup>138</sup> TA, p. 130

<sup>139</sup> TA, p. 35

<sup>140</sup> TA, p. 55

Cette idée fixe de conserver le même nom à son patrimoine lui servait de stimulant.<sup>141</sup>

Ainsi, lorsqu'un personnage (il s'agit de Delphis Morin) suggère l'idée qu'il serait plus judicieux pour les Rioux de vendre leur terre pour aller mener une existence en ville, Hubert Rioux - le fils de Jean - ne peut que constater le caractère irréductible du lien qui unit Jean Rioux à sa terre. Voyons à ce propos un extrait du dialogue entre Hubert Rioux et Delphis Morin :

- Tiens, vois-tu ce gros érable ? Peux-tu le déraciner ?

- Non

- Eh bien ! mon ami, c'est encore plus facile que d'arracher mon père à ses champs.<sup>142</sup>

Et, de façon significative, Hubert souligne encore :

- Me vois-tu parler au père de vendre [sa terre] ? Il aimerait autant changer de religion.<sup>143</sup>

Cette attitude conduit le paysan à se complaire dans son «univers» - lequel se trouve en fait plus ou moins réduit aux frontières de la paroisse qu'il habite - en quelque sorte immobilisé dans un «présent» qui se veut lui-même le reflet statique d'un passé idéalisé. C'est un homme qui semble manifestement satisfait de son sort. D'ailleurs, le roman agriculturiste n'a de cesse de magnifier sa situation, de célébrer sa prospérité et son bonheur, n'hésitant pas à comparer sa fortune à celle d'un roi en son royaume. Ainsi, nous observons le passage suivant, extrait de Restons chez nous ! :

Celui-là est heureux, en effet, qui n'a rien d'autre que de demander à la terre les fruits qu'elle lui donne avec tant de

---

<sup>141</sup> TA, p. 133

<sup>142</sup> TA, p. 16

<sup>143</sup> TA, p. 15

prodigalité. Il est heureux au-delà de toute expression, le cultivateur...<sup>144</sup>

Toujours à ce sujet, considérons maintenant le passage suivant, tiré de La terre ancestrale :

... un cultivateur sur sa terre est plus roi qu'un roi ; le royaume est plus petit, mais il le tient mieux dans sa main. Être son propre maître, n'avoir à répondre de rien à personne, se dire que chaque heure d'ouvrage ajoute à sa propre richesse, c'est une satisfaction extrême : le cultivateur la possède.<sup>145</sup>

Pourtant, il existe au moins une ombre susceptible d'assombrir cet état de «béatitude» bucolique, jusque-là si parfait : en effet, ce «paradis» champêtre est constamment menacé par les bouleversements provenant du «monde extérieur»... Pour se prémunir contre les effets de ces bouleversements et protéger sa position, le paysan est naturellement conduit à s'abriter derrière un rempart solide, qu'il espère en fait inexpugnable : celui de la tradition. C'est ainsi que, hormis les inventions d'ordre technique destinées à faciliter le travail agricole ou à améliorer le rendement de la ferme, notre homme est réticent, sinon hostile à toute innovation. En fait, les situations illustrant le traditionalisme inflexible de la part du vieux paysan ne manquent certes pas dans le roman agriculturiste ! Nous proposons d'en examiner à présent quelques spécimens.

Commençons par le père Gagnon, lequel se révèle être l'ennemi juré des «poupées du "yâble" [diable] »<sup>146</sup> - expression par laquelle notre homme désigne les femmes portant du maquillage - et contre lesquelles il mène une véritable croisade. En fait, le père Gagnon exécère tellement le maquillage qu'il trouve le moyen de reprocher

---

<sup>144</sup> RCN, p. 17

au curé de la paroisse de se montrer trop tolérant vis-à-vis des femmes utilisant ce produit. A ce sujet, voici un extrait d'une conversation entre le père Gagnon et le curé Cottard, au cours de laquelle ce dernier tente de relativiser les effets «néfastes» du maquillage :

- Pas ben grave que vous dites, M'sieu l'curé ? [c'est le père Gagnon qui parle]. C'est vot' idée, ben sûr, et certain qu'vous donneriez l'absolution à vot' confessionnal, mais toutt de minme, vous m'dites pas qu'la r'ligion, elle se porte mieux avec toutes ces manigances ? Moê, j'vous dis qu'eune fille qui s'pinture la bouche et l'bout des doêts c'est qu'elle a ben du temps à perdre, d'abord, et pis, c'est qu'elle nous prend nous autres pour des sauvages.

Le père s'agitait sur sa chaise [c'est le narrateur qui parle] et ponctuait ses déclarations de coups de poing dans l'air, en direction du curé. Il s'échauffait la bile visiblement, en parlant ainsi ; on sentait qu'il éprouvait une répulsion physique catégorique pour tous ces artifices dits "de beauté". Le curé crut sage d'interrompre :

- Evidemment, Monsieur Gagnon, ce n'est pas une habitude bien recommandable ni bien utile, je le reconnais, mais elle est tellement répandue aujourd'hui... même dans nos villages. Moi-même je ferme les yeux !...»

« - Bon. Parlez pour vous, M'sieu l'curé. Si vous acceptez ça dans vot' église et au banc de communion, c'est vos affaires ; c'est pt'êtr ben qu'vous pouvez rien contre. Mais chez moê, j'peux encore dire ma façon d'voêr et j'dis qu'c'est des manigances du yâble, - et moê, j'aime point l'yâble. »<sup>147</sup>

En conséquence, le père Gagnon ira jusqu'à interdire la porte de sa maison à Lucile (la femme de son fils Oscar -sa bru, donc - laquelle est gravement malade et a désespérément besoin de l'hospitalité de son beau-père), à moins que celle-ci ne s'engage à renoncer à l'usage du rouge à lèvres et du vernis à ongles ! Ainsi, alors que

---

<sup>145</sup> TA, p. 122

Lucile semble ne pas prendre cette exigence très au sérieux, Oscar a tôt fait de la ramener à l'ordre en lui rappelant que son père «ne plaisante pas à ce chapitre» et qu'«il a horreur de tout ça». Selon lui, Lucile doit faire un choix, et opter soit pour le séjour chez son beau-père, soit pour le maquillage ! Voyons un passage où Oscar met en garde Lucile à ce sujet, et qui témoigne éloquemment de la détermination du père Gagnon et de l'inflexibilité de son caractère :

- Alors je te donne un conseil : si c'est oui [abandon du maquillage], tu pars ; si c'est non, si tu veux "t'en mettre encore un p'tit peu" comme tu dis, alors non, c'est la catastrophe, il ne faut pas y aller ; mon père ne te pardonnerait pas de n'avoir pas tenu ta promesse et moé, je ne veux pas d'histoère avec ma famille.<sup>148</sup>

Quant à lui, Marcel Garon (La terre se venge) se montre tout aussi attaché à ce traditionalisme rigide et étriqué. Examinons deux exemples qui suffiront à illustrer notre point de vue. Le premier exemple se rapporte à un différend qui s'est élevé entre Marcel Garon et un autre personnage, lequel est un jeune homme du village, surnommé «Pit» Lanouette. De passage chez les Garon, Lanouette se permet de se plaindre quelque peu de la conduite du curé, qu'il estime trop sévère. Or, ceci a le don d'exaspérer au plus haut point Marcel Garon, qui perçoit les propos de Lanouette comme une attaque sacrilège à l'endroit d'un membre du clergé. En conséquence, Marcel Garon a tôt fait d'agripper solidement le jeune homme par le cou pour le «secouer violemment». En fait, afin de réduire Lanouette au silence, Garon menace même de lui faire un mauvais parti :

- Assez, mauvaise langue... ou j'te mets en miettes. On a jamais mangé «d'soutane» chez Marcel Garon... Si tu continues à

---

<sup>146</sup> SRO, p. 197

<sup>147</sup> SRO, pp. 110-111

<sup>148</sup> SRO, p. 112-113

parler mal du curé, tu vas voir, mon gars, de quel bois j'me chauffe... Si tu m'appartenais, j'te couperais la langue, canaille...<sup>149</sup>

Pour finir, Marcel Garon interdit catégoriquement à son fils Paul de fréquenter

Lanouette :

- Quel monstre ! dit Marcel, dès que Pit eût disparu. Paul, j'te défends d'parler à ce garçon-là, il est pourri.<sup>150</sup>

Le second exemple illustre les sentiments d'hostilité qu'entretient Marcel Garon à l'endroit de l'influence anglo-saxonne et de la langue anglaise, langue qu'il détestait et «qu'il n'avait jamais voulu apprendre, [...] quoique, dans sa jeunesse, il ait voyagé dans les chantiers du Haut-Canada»<sup>151</sup>. C'est ainsi que lorsque se présente chez lui un agent d'assurances, porteur de documentation rédigée en langue anglaise, Marcel Garon a tôt fait de se quereller avec le jeune homme, lui administrant «quelques bonnes gifles». Puis, boutant solidement l'agent d'assurances hors de sa résidence, Garon lui déclare :

- Va dire aux gens d'ta compagnie qu'les habitants d'la Gaspésie sont pas des lâches... qu'c'est du sang et non de l'eau qu'ils ont dans les veines... Ah ! Ah ! tu croyais trouver des sauvages, toi aussi, à Sainte-Anne-des-Monts... des sauvages qui s'émerveilleraient de tout c'que tu leur raconteras... tu vois qu'tu t'es trompé...»<sup>152</sup>

C'est ainsi que la «Gold Star Insurance Company» perdait - à titre définitif - la perspective de trouver un client docile en la personne de Marcel Garon ! On comprend donc que le sang de Marcel Garon ne fit qu'un tour lorsque son fils Paul lui annonça sa décision d'épouser une jeune femme anglophone, originaire de Toronto, Dorothy

---

<sup>149</sup> TV, pp. 71-72

<sup>150</sup> TV, p. 72

<sup>151</sup> TV, p. 60 Note : Le Haut-Canada correspondait en gros à l'Ontario actuelle.

<sup>152</sup> TV, p. 62

Lanting ! Naturellement, Marcel fera tout pour tenter de dissuader son fils d'unir sa destinée à «cette étrangère», «c'te anglaise de malheur» dont il honnissait les expressions «qui sentent l'anglais et écorchent les oreilles»<sup>153</sup>...

Toutefois, il semble que c'est à Jean Rioux que doit revenir la palme en matière de conservatisme intransigeant. L'intolérance de Jean Rioux est illustrée notamment par son attitude à l'égard de Delphis Morin, un jeune homme apparemment inoffensif, mais que Rioux exécrait en raison du fait qu'il avait délaissé l'agriculture et la terre ancestrale pour aller travailler et s'établir en ville. Tout ceci enrageait d'autant plus Jean Rioux du fait qu'il craignait que la conduite de Morin ne serve de mauvais exemple à son propre fils, Hubert. En conséquence, Jean Rioux ne pouvait voir Delphis Morin «sans que le sang lui fasse un tour»<sup>154</sup>. A ce propos, voyons quelques extraits qui permettent d'apprécier l'intensité du sentiment d'hostilité qu'entretenait Rioux à l'endroit de Delphis Morin :

- Tonnerre de gringalet [à propos de Delphis Morin] ce que j'en écraserais avec plaisir des poignées de ces crapauds-là.<sup>155</sup>

- [Delphis Morin et ses semblables] sont tous des chenapans, des vauriens et des renégats.<sup>156</sup>

- C'est un propre à rien [Delphis Morin], on ne devrait pas laisser un pareil gibier entrer dans la paroisse.<sup>157</sup>

- La meilleure sûreté, c'est de jeter ces crapauds-là [Delphis Morin et consorts] à la porte comme des chiens galeux.<sup>158</sup>

---

<sup>153</sup> TV, p. 90

<sup>154</sup> TA, p. 116

<sup>155</sup> TA, pp. 22-23

<sup>156</sup> TA, p. 112

<sup>157</sup> TA, p. 125

Comme on peut le constater, Jean Rioux n'est certes pas un modèle de charité et d'ouverture d'esprit à l'égard des gens qui ne partagent pas ses idées... Apparemment, s'il n'en tenait qu'à lui, ceux qui refusent de se conformer au modèle agriculteur seraient promptement écartés et éliminés ! Nous pouvons encore constater l'intransigeance de Jean Rioux à travers la réaction qu'il manifeste lors du départ pour Québec de son unique fils, Hubert : ayant épuisé tous les recours - et les menaces ! - susceptibles de retenir Hubert sur le sol ancestral, Jean Rioux s'entête, en dépit de son âge et de la logique, à cultiver seul sa terre. Et, c'est justement cette idée fixe qui conduira finalement Jean Rioux à la tombe : en effet, pour conserver son patrimoine intact en dépit de l'absence de son fils, Rioux doit s'acharner au travail, ce qui l'affaiblira au point d'être frappé par une maladie mortelle, la pleurésie. Patriote au destin tragique, Jean Rioux est mort «au champ d'honneur», et figure en bonne place au panthéon des héros du roman du terroir...

A ce point de notre analyse, nous pouvons constater que le roman de la terre confère au vieux paysan canadien français un prestige tout particulier. Ainsi, ce personnage est un homme aux muscles d'acier, un homme fort, robuste, capable d'une grande endurance et n'ayant pas peur des obstacles. Véritable amoureux de la terre travailleur patient et infatigable, il a acquis une honnête aisance grâce à son dur labeur. C'est aussi un homme simple, honnête et courageux. Bon pour sa famille, le vieux paysan est solidaire avec ses compatriotes et charitable avec ceux qui sont dans le besoin. C'est encore un homme religieux et conservateur, qui célèbre son Créateur et

---

<sup>158</sup> TA, p. 125

qui honore les traditions héritées des ancêtres. Possédant un caractère droit, c'est un homme entier, qui devient vite intransigeant dès que la terre ancestrale, la religion catholique et la patrie semblent menacées. C'est un patriote qui a troqué l'épée pour la charrue. Bref, le roman du terroir magnifie le vieux paysan canadien français, lui accordant un statut bien particulier, celui d'incarner l'idéal agriculturiste.

Néanmoins, le vieux paysan n'est pas la seule figure typique du roman du terroir à être solidement «enracinée» dans la terre et la culture canadiennes-françaises. Faisons maintenant connaissance avec un autre personnage typique du roman de la terre : la femme du fermier.

## **2.2 LA FEMME DU FERMIER : UNE COMPAGNE EFFACÉE**

C'est à dessein que nous employons l'expression «la femme du fermier» plutôt que de parler de «la fermière» (ou encore de «la vieille paysanne»). En effet, il nous semble que l'expression «la femme du fermier» est la plus appropriée pour décrire, de manière générale, la position occupée par ce personnage dans l'univers dépeint par le roman du terroir... En fait, cette femme paraît d'avantage être «l'assistante» que la véritable «partenaire» de son époux. C'est dire que sa place est modeste ou, plus exactement, effacée, occultée par celle de son époux. Ainsi, même si son apport est indispensable, notamment pour assurer la perpétuation de la lignée, l'épouse du fermier n'occupe qu'une place négligeable quant à la direction de la ferme. En fait, cette femme doit vivre dans l'ombre et sous la tutelle du «mâle protecteur», en l'occurrence son

époux, le vieux paysan... Elle doit donc se replier sur les tâches domestiques, tandis que la direction effective de «l'oikos» repose entre des mains masculines. Femme généreuse jusqu'au sacrifice, son existence semble entièrement conditionnée par celle des autres membres du cercle familial. Ainsi, au sujet de l'épouse de Jean Rioux (notons que le prénom de ce personnage n'est mentionné nulle part dans le roman), nous retrouvons ce passage révélateur :

... cette femme simple qui n'avait toujours vécu que pour les siens, qui ne s'était jamais occupée de ce qui se passait en dehors du cercle de sa famille, cette femme du peuple qui n'avait jamais analysé les impressions de sa grande âme.<sup>159</sup>

L'oubli de soi, voilà le trait caractéristique de cette femme, parfaitement soumise à l'ordre traditionnel tel que l'illustre le roman de la terre. En fait, ce que l'on attend de la femme du fermier, c'est d'abord et avant tout qu'elle remplisse avec efficacité et discrétion ses «devoirs» d'épouse et de mère, et qu'elle accepte sans discuter les idées de son époux. Si cette condition est réalisée - ce qui est presque toujours le cas - elle bénéficie d'un concert d'éloges de la part du narrateur du roman, qui voit alors en elle «la vraie femme»<sup>160</sup>, «la brave canadienne»<sup>161</sup> ou encore «l'épouse dévouée»<sup>162</sup>. Ainsi, toujours à propos de l'épouse de Jean Rioux, nous retrouvons le passage suivant :

Aussitôt il [Jean Rioux] entendit la voix de son épouse : elle appelait les vaches pour la traite. Une vraie femme, celle-là qui, en acceptant son homme, avait aussi épousé son amour pour l'héritage des vieux.<sup>163</sup>

---

<sup>159</sup> TA, p. 151

<sup>160</sup> TA, p. 8

<sup>161</sup> TV, p. 9

<sup>162</sup> TA, p. 133

<sup>163</sup> TA, p. 8

Le dévouement et l'esprit de sacrifice sont donc les principaux attributs de cette «vraie femme» qui est d'ailleurs, à l'instar de son époux, une travailleuse infatigable et qui ne s'accorde aucun répit :

Elles ne craignaient pas le travail, les femmes de "l'ancien temps". Rester une heure oisive leur aurait paru un crime. Aussi savaient-elles toujours s'occuper.<sup>164</sup>

A ce sujet, voyons un extrait de La terre se venge, dans lequel Anne Garon proclame une adhésion et une soumission complètes à son époux, et qui n'est pas sans rappeler les paroles du «fiat» marial :

- Oui, autant que le Seigneur voudra, je [Anne Garon] suis prête à toutes les souffrances, prêtes à tous les sacrifices. Pour te faire plaisir, mon homme [Marcel Garon], rien ne me coûtera.<sup>165</sup>

Ceci étant connu, il n'est pas surprenant de constater que l'épouse du fermier est surtout valorisée à partir de quelques critères bien définis, plus spécifiquement son rendement au travail et son aptitude à enfanter. Ainsi, toujours au sujet d'Anne Garon, nous relevons les deux passages suivants :

C'était une grande travailleuse que cette femme [Anne Garon]. Marcel Garon, on peut le dire, avait eu le coup d'œil sûr en la choisissant. C'était une vraie femme d'Habitant.<sup>166</sup>

- Femme bien-aimée [c'est Marcel Garon qui s'adresse à Anne], Dieu m'est témoin que j'taime de tout mon cœur, mais j'sens que, si tu m'donnais un enfant, mon amour pour toi en serait doublé...<sup>167</sup>

---

<sup>164</sup> TV, p. 48

<sup>165</sup> TV, p. 10

<sup>166</sup> TV, p. 59

<sup>167</sup> TV, p. 18

C'est d'ailleurs justement ce que devra comprendre Lucile, l'épouse d'Oscar Gagnon, dans Sur la route d'Oka. Dans un premier temps en effet, Lucile est catégoriquement rejetée par le clan Gagnon, en particulier par le père Gagnon, en raison de son origine citadine et de son refus de venir vivre à la campagne. Néanmoins, par la suite, un séjour de Lucile à la ferme des Gagnon est l'occasion pour la jeune femme de démontrer ses talents pour la cuisine, l'entretien domestique et les travaux ménagers, ce qui permet lui de rentrer en grâce auprès du père Gagnon. Toutefois, l'admission définitive de Lucile dans le clan Gagnon ne surviendra que lorsqu'elle aura donné un héritier à son époux et à son beau-père.<sup>168</sup>

L'épouse du fermier se retrouve donc dans une situation ambiguë : d'une part, en effet, elle est entourée de respect, vénérée même par son entourage. D'autre part, cependant, la déférence dont on fait preuve à son égard ne semble pas entraîner une valorisation de son rôle dans la société. Aussi demeure-t-elle un personnage de second plan, exclu des processus de décision. De plus, et encore en dépit de la considération générale dont elle fait l'objet, l'épouse du fermier demeure, d'un roman à l'autre, un être sans relief, sans corps : le «piédestal» sur lequel on la hisse la dérobe pour ainsi dire à nos yeux, l'élévation signifiant aussi, dans ce cas, «l'éloignement». Un indice, entre autres, à ce sujet : le prénom de l'épouse est mentionné très rarement au cours du récit, quand le roman ne laisse tout simplement pas le lecteur dans l'ignorance à ce sujet. En fait, la seule exception à ce propos est le personnage d'Anne Gagnon dans La terre se venge, lequel est représenté avec plus de soin et de «consistance». Néanmoins, on peut sans doute avec justesse considérer ce cas comme étant celui de «l'exception qui

---

<sup>168</sup> RO, p. 211 et suiv.

confirme la règle». D'ailleurs, il est intéressant de noter que l'attention portée à Anne Garon ne relève sans doute pas du hasard, puisque La terre se venge est le seul roman qui soit l'œuvre d'une femme, Eugénie Chenel !

Par ailleurs, il faut bien constater que l'estime portée à l'épouse du fermier s'érode rapidement lorsque celle-ci ne règle pas son comportement ou son opinion sur le modèle établi. Il est vrai qu'il s'agit là d'un événement plutôt rare dans les romans que nous avons retenus pour examen, mais on peut tout de même recenser deux cas, notamment celui de «la mère Michaud» (encore une fois, le prénom de ce personnage n'est pas mentionné au cours du récit), extrait de la La terre ancestrale. En effet, cette femme ose mettre en doute la justesse de l'attitude et des propos agriculturistes et conservateurs de son époux et de leur voisin, Jean Rioux. En conséquence, elle est promptement ramenée à l'ordre, à la fois par le narrateur et par son époux, le premier remettant en cause sa capacité de jugement, et le second lui rappelant qu'elle devrait en fait ne s'estimer que trop heureuse d'être la femme d'un paysan et de vivre à la campagne, échappant ainsi à tous les maux qui guettent sans cesse la femme qui habite en ville. Voici deux passages à ce sujet :

La vieille femme [c'est le narrateur qui parle de la mère Michaud], à son habitude, parlait comme une linotte ; frappée uniquement par ce qui éblouit, elle n'allait jamais au fond des choses. Son époux, doué d'un meilleur jugement...<sup>169</sup>

- Ecoute, ma vieille [c'est Pierre Michaud qui parle à sa femme], ne vas pas te figurer que la mère de famille, dans la ville, passe son temps à se promener sur la rue. Je te dirai même qu'un grand nombre ne peuvent sortir que pour aller à la messe. Le reste du temps, elles le passent entre quatre murs sombres, sans

---

<sup>169</sup> TA, p. 119

jamais voir le soleil, à se casser la tête, à ménager sur la nourriture, afin de rattacher les deux bouts. Les filles entrent à la fabrique à quinze ans et leur misère continue. Ici, nos filles sont toujours en vacances. Mais, ma chère, va voir la figure pâle de l'ouvrière, à la ville ; ensuite, regarde-toi dans le miroir ; vois ta fille, et dis-moi si ces femmes-là font une plus belle vie que toi.<sup>170</sup>

Un autre exemple intéressant à ce sujet est celui de Marie Giroir, cette «femme vaillante, bonne et généreuse jusqu'au sacrifice»<sup>171</sup>. Elle et son époux, Pierre Giroir, forment un couple prolifique, puisqu'ils ont dix enfants. Cependant, sur ce nombre, on ne compte qu'un seul garçon, Alfred. Naturellement, Pierre projette de garder toujours auprès de lui Alfred, afin d'en faire son collaborateur puis son successeur à la tête de la ferme ancestrale des Giroir. Mais ceci n'est pas du goût de Marie, qui souhaite destiner l'enfant au sacerdoce plutôt qu'à l'agriculture. Avec l'aide du curé du village, Marie finit par obtenir gain de cause, et Alfred prend le chemin du séminaire, renonçant définitivement à devenir agriculteur. En la dépossédant ainsi de «son jeune amant», Pierre a sacrifié la terre ancestrale aux «capricieuses conceptions» de son épouse : c'est «l'erreur» de Pierre Giroir, qui déclenche alors «la vengeance de la terre» et inaugure toute une série de calamités qui vont s'abattre sur la famille Giroir et la conduire progressivement à l'anéantissement...<sup>172</sup> Tout cet épisode illustre en fait les conséquences désastreuses résultant de la rupture de l'ordre traditionnel, notamment lorsque la volonté d'une femme - fut-elle appuyée par le curé de la paroisse - prévaut sur celle de son mari... et, qui plus est, lorsqu'il s'agit de détourner le fils unique de sa «mission», qui est de devenir agriculteur comme son père !

---

<sup>170</sup> TA, p. 122

Somme toute, le personnage d'épouse du fermier laisse l'impression d'un être presque toujours passif, au sens où l'existence de ce personnage semble entièrement conditionnée par celle de son entourage, en particulier celle de son époux : trop occupée par les soins du ménage et des enfants, son influence sur le déroulement du récit est le plus souvent négligeable. Et si elle tente de faire prévaloir sa volonté, comme c'est le cas pour Marie Giroir, il en résulte un désastre ! En règle générale, dans le roman de la terre, l'épouse du fermier demeure donc une «spectatrice»...

Passons maintenant à la description d'un autre personnage typique du roman de la terre, la jeune paysanne.

### 2.3 LA JEUNE PAYSANNE : UNE AME BIEN NEE

Mentionnons d'emblée que la jeune paysanne est unanimement présentée dans le roman de la terre comme une créature parfaitement aimable à tous égards. Au fil des pages, nous rencontrons plusieurs de ces jeunes femmes, notamment Jeanne Michaud et Adèle Rioux (La terre ancestrale), Louise Boudreau (La terre se venge), Marcelle Gagnon (Sur la route d'Oka) ou encore Jeanne Morin (Restons chez nous !). De Jeanne Michaud, l'on dira que c'est «une femme sérieuse et irréprochable»<sup>173</sup>, «une femme saine, jolie et de tout repos»<sup>174</sup>. Pour sa part, Adèle Rioux est «une vaillante enfant»<sup>175</sup>,

---

<sup>171</sup> EPG, p. 31

<sup>172</sup> EPG, p. 241

<sup>173</sup> TA, p. 75

<sup>174</sup> TA, p. 111

<sup>175</sup> TA, p. 131

«rayonnante de santé et de jeunesse»<sup>176</sup>, et remarquable par «son grand courage et son immense dévouement»<sup>177</sup>. Jeanne Morin, «la délicieuse fille du père François Morin»<sup>178</sup>, n'est pas en reste, puisqu'elle représente «la femme d'intérieur, la femme de bon sens par excellence»<sup>179</sup>, «son bon caractère, son humeur joyeuse et sa vaillance»<sup>180</sup> lui ayant mérité d'être reconnue «digne en tous points de [l'] estime générale»<sup>181</sup>. Quant à Louise Boudreau, «cette enfant si pure»<sup>182</sup>, elle passe pour être «une perfection»<sup>183</sup> et est connue dans tout le canton comme «la belle Louise Boudreau»<sup>184</sup>.

Remarquons que ces aspects de candeur et de pureté qui sont attribués à la jeune paysanne se trouvent reflétés par l'apparence physique de ce personnage, lequel se trouve invariablement fort bien avantage sous ce rapport. D'ailleurs, le narrateur ne manque pas de rappeler que la beauté «naturelle» des filles de la campagne éclipsent les grâces «artificielles» et «fanées» de leurs rivales citadines. A titre d'exemple, voici un extrait de La terre se venge, où le narrateur présente cette description de Louise Boudreau :

Cette petite paysanne avec son corsage d'indienne et sa jupe de "flanelle du pays" était plus jolie que maintes demoiselles des temps modernes vêtues de soie et portant de riches colliers. La modestie était son principal ornement et la juvénile candeur empreinte sur ses traits dénotait un cœur vierge de toute vanité [...] Quel homme sur terre pouvait résister aux charmes de Louise ?<sup>185</sup>

---

<sup>176</sup> TA, p. 129

<sup>177</sup> TA, p. 130

<sup>178</sup> RCN, p. 39

<sup>179</sup> RCN, p. 39

<sup>180</sup> RCN, p. 40

<sup>181</sup> RCN, p. 40

<sup>182</sup> TV, p. 82

<sup>183</sup> TV, p. 83

<sup>184</sup> TV, p. 109

En plus de «cette robuste beauté, ce visage frais et rose que seuls peuvent donner l'air et les travaux des champs»<sup>186</sup>, la jeune paysanne possède bien sûr une santé à toute épreuve, qu'elle entretient en travaillant aux champs, activité qu'elle adore :

... j'aime cela [c'est Jeanne Morin qui parle], je les aime, moi, ces durs travaux du dehors ; ça nous chasse les mauvaises idées, ça nous rend fortes, vigoureuses... On a toujours le temps de se reposer ; et puis, tu sais, quand on est fille de vieux colon, quand on est... colonne, le travail est notre lot. »<sup>187</sup>

Par ailleurs, le travail de la ferme occupe une autre fonction en ce qui a trait à la jeune paysanne, puisqu'il la tient toujours occupée... Ainsi, la jeune femme évite de «trop penser» ou de «rêvasser», de telle sorte qu'elle se trouve tout à fait satisfaite de son sort :

Avec cette âme d'enfant, insouciante de l'avenir, le présent suffit amplement à Jeanne [Morin] et elle s'y abandonne riieuse et légère, heureuse. Fille de fermier relativement pauvre, elle se plaît dans sa position et ne désire pas en sortir. Occupée tout le jour à une dure besogne, elle n'a pas le dangereux loisir de rêver...<sup>188</sup>

Heureuse de son sort, la jeune paysanne est un personnage apparemment parfaitement bien intégré à l'ordre traditionnel. En fait, elle adore la campagne et ses gens. D'un naturel enjoué, elle accomplit son labeur, parfois rude, avec autant d'empressement que de satisfaction. Cependant, cette apparence ingénue n'en dissimule pas moins une détermination farouche et un caractère bien trempé, surtout lorsque les intérêts du clan familial sont menacés. La jeune paysanne voue une considération hyperbolique aux choses de la terre et, en ce domaine, elle se montre la digne émule de

---

<sup>185</sup> TV, p. 46

<sup>186</sup> SRO, p. 44

<sup>187</sup> RCN, pp. 11-12

<sup>188</sup> RCN, p. 44

son père, son amour du domaine ancestral confinant presque à l'obsession. C'est ainsi que, par exemple, un Jean Rioux retrouve chez sa fille Adèle - plutôt que chez son fils, Hubert ! - l'écho fidèle de ses propres convictions et sentiments agriculturistes :

Oh Adèle ! La véritable fille de sa race, celle qui partageait ses idées, sa ferveur pour la grande enchanteresse [la terre ancestrale], celle qui eut tout donné : son bonheur, sa vie, pour le domaine des aïeux. Malgré la forte instruction qu'elle avait reçue, elle s'acquittait de toutes les rudes besognes comme une rustique terrienne.<sup>189</sup>

Ainsi, Adèle Rioux ne dissimule pas le caractère inconditionnel de son attachement pour le domaine familial. En conséquence, le comble du malheur pour la jeune femme serait de voir la terre ancestrale échapper au contrôle des Rioux. Ainsi qu'elle le souligne elle-même :

... j'aimerais autant mourir que de voir des étrangers maîtres chez nous.<sup>190</sup>

C'est ainsi que le départ impromptu de son frère Hubert constituera pour Adèle l'occasion de donner la vraie mesure de son tempérament ardent. Tout d'abord, afin de soulager son vieux père, Adèle se met en tête de remplacer Hubert aux champs. Sans complexe, elle s'attelle alors à la charrue :

Elle qui, autrefois, ne vaquait qu'au ménage et aux légers travaux, accomplissait à présent l'ouvrage des hommes. Il fallait à ses muscles de femme, pour exécuter une pareille tâche, l'aiguillon de son grand courage, de son immense dévouement. Tout cela, parce que l'espoir de la famille [Hubert], le continuateur de la race, préférait mener joyeuse vie [à Québec], parce qu'il avait déserté son devoir pour ce qu'il croyait être le plaisir.<sup>191</sup>

---

<sup>189</sup> TA, p. 9

<sup>190</sup> TA, p. 79

<sup>191</sup> TA, pp. 129-130

Ensuite, afin d'être en mesure de se dévouer plus complètement à la terre, Adèle se résout à annuler son mariage imminent et dit adieu à son fiancé, comme en témoigne le passage suivant :

Nul ne [...] doutait du serment qu'elle [Adèle] venait de prononcer, ni de sa renonciation aux plaisirs du foyer, aux joies de l'épouse et de la mère, pour se consacrer à la grande amie des siens, à la terre ancestrale.<sup>192</sup>

C'est ainsi que, peu après la mort de Jean Rioux, une violente opposition surgit entre Adèle et Hubert. En effet, ce dernier voudrait vendre le domaine familial pour se retirer ensuite à la ville pour mener, en compagnie de sa sœur et de sa mère, une vie agréable de rentier. A son frère qui lui fait part de ce projet, Adèle réplique vertement : «Je ne voudrais pas de ta ville pour une fortune»<sup>193</sup>. La jeune femme prend ensuite l'offensive et tente à son tour de convaincre son frère de revenir vivre sur la terre ancestrale. Devant le refus catégorique de ce dernier, «l'héroïque jeune fille» s'offre elle-même en holocauste à la terre pour expier les fautes de son frère :

- Non, sois tranquille : on ne t'en parlera plus de la terre puisqu'elle te dégoûte [c'est Adèle qui s'adresse à Hubert]. Mais sache-le bien : la terre ne mourra pas, elle vivra grande et belle. Puisque tu la renies, toi son maître légitime, c'est moi, faible femme, qui la ferai vivre. La terre vivra et je la ferai si bien produire qu'elle paiera ses ouvriers. La terre vivra quand il me faudrait tenir moi-même la charrue. La terre vivra et sera toujours la terre des Rioux. La terre vivra, et le père, et tous les vieux seront contents. Puisque tu refuses de l'être, c'est moi maintenant qui suis le maître de la terre ; c'est moi qui suis le chef de la famille ; c'est moi qui continue la lignée des ancêtres. Et sois-en certain : la lignée des aïeux ne s'éteindra qu'avec ma mort.<sup>194</sup>

---

<sup>192</sup> TA, p. 165

<sup>193</sup> TA, p. 158

<sup>194</sup> TA, p. 164

Remarquons par ailleurs que, en plus de s'être vu octroyer une pareille douche froide de la part de sa sœur, Hubert doit encore essuyer une rebuffade qui lui sera infligée par une autre jeune paysanne canadienne-française «typique», à savoir sa propre fiancée, Jeanne Michaud ! En effet, non seulement celle-ci raffole-t-elle de son village natal, de cette campagne où «tout est beau, propre et grand»<sup>195</sup>, mais elle tient également la ville en horreur :

La ville où il n'y a que des maisons et des rues pleines de monde, où l'on ne voit pas de champs, pas de mer [...] rarement la lune et presque pas le ciel.<sup>196</sup>

C'est ainsi que, dominée entièrement par «ses entêtements pour la terre»<sup>197</sup>, la jeune femme refuse promptement de s'associer au projet de départ caressé par son fiancé, comme en témoigne le dialogue suivant, entre Jeanne et Hubert :

- Moi [c'est Jeanne qui parle], Hubert, ça ne me va pas ; je ne trouve rien de mieux que notre paroisse.
- C'est parce que tu n'en est jamais sortie.
- Dieu fasse que je n'en sorte jamais.
- Que veux-tu donc dire ?
- Nous aurions été heureux ici, Hubert, au milieu de tous ceux que nous connaissons depuis notre enfance, près de tous les nôtres.
- Mais là-bas aussi [à Québec], nous nous ferons des amis.
- Ca ne sera pas comme les anciens.
- Tu verras, ma Jeanne ; tu parles comme ça parce que tu ne connais pas la ville.
- Je ne désire pas la connaître non plus.<sup>198</sup>

---

<sup>195</sup> TA, p. 52

<sup>196</sup> TA, p. 20

<sup>197</sup> TA, p. 117

C'est ainsi que Jeanne Michaud choisira de rompre avec Hubert Rioux plutôt que de le suivre en ville.

Ces épisodes illustrent à souhait un trait de mentalité commun à toutes les jeunes paysannes du roman du terroir : l'adhésion totale et inconditionnelle aux valeurs et au mode de vie traditionnels. Cette attitude explique le fait que la jeune femme de la campagne se prête volontiers à tous les sacrifices susceptibles de protéger la situation du clan familial. Outre le cas d'Adèle Rioux ou celui de Jeanne Michaud mentionnés plus haut, nous retrouvons avec Marcelle Gagnon (Sur la route d'Oka) un autre exemple patent de l'esprit de sacrifice qui anime la jeune paysanne lorsque le besoin s'en fait sentir :

Dans ce cas précis, le départ précipité de son frère Oscar pour les Etats-Unis plonge Marcelle Gagnon dans la perplexité. Outre le chagrin dû au fait d'être brutalement séparée de son frère aîné, Marcelle s'inquiète de l'effet du départ d'Oscar sur le rendement du domaine familial : pour la jeune femme, il est impératif de trouver rapidement «deux bras robustes» qui viendront remplacer ceux d'Oscar. A ce sujet, Marcelle croit avoir trouvé la solution : elle s'offre en mariage à René Laframboise, «un brave garçon du village». Cependant, elle y met une condition, à savoir que René devra abandonner son métier de camionneur pour venir habiter et travailler sur la terre des Gagnon. En effet,

Marcelle voulait donner à son père plus qu'un gendre : un remplaçant d'Oscar [...] De toute façon, raisonnait-elle, le travail de la ferme reprendrait normalement, et le père, aidé d'un

---

<sup>198</sup> TA, pp. 50-51

gendre aux deux bras robustes, finirait par oublier le départ et l'absence de son fils aîné.<sup>199</sup>

Remarquons que bien que Marcelle éprouve quelque inclination pour René, ce mariage semble pour elle d'abord et avant tout une affaire de raison. Avec comme objectif primordial d'assurer le bien du clan Gagnon, Marcelle conçoit son mariage comme «une bonne affaire» à conclure au plus pressant :

Car elle-même ne pouvait plus supporter la pénible situation dans laquelle le départ d'Oscar avait mis la ferme, et son père. Il fallait au plus tôt un homme, un remplaçant d'Oscar ; pour y arriver, Marcelle s'obligeait à penser à son mariage comme à une affaire, un marché, qu'il ne fallait pas remettre indéfiniment à plus tard, mais qu'il était urgent, au contraire, de conclure rapidement, dans l'intérêt de la communauté.<sup>200</sup>

Afin d'accorder ainsi la priorité au bien-être du clan familial, «Marcelle faisait un réel sacrifice en abandonnant volontairement sa vie calme et paisible dans la maison paternelle pour s'adjoindre les soucis d'un nouveau ménage »<sup>201</sup>. Une fois l'accord de René obtenu, Marcelle eut l'intime conviction d'avoir agi comme il le fallait, dans le sens voulu par la Providence :

... le cœur gorgé de joie [...] elle pensait tout naturellement que Dieu faisait bien les choses puisqu'elle ramenait à la maison deux bras qui faisait cruellement défaut depuis quelque temps.<sup>202</sup>

Pour conclure, nous remarquerons que le roman de la terre cantonne la jeune paysanne dans un rôle tout à fait conformiste. Jolie, vigoureuse, simple, dévouée et vaillante, cette fille de la campagne canadienne française constitue l'épouse parfaite pour un jeune homme sérieux et qui désire s'établir solidement. En fait, la jeune

---

<sup>199</sup> SRO, pp. 77-78

<sup>200</sup> SRO, p. 82

<sup>201</sup> SRO, p. 83

paysanne est présentée comme un pur «produit» de la campagne. Tout son être constitue l'éloquente démonstration et le rappel du fait que le mode de vie paysan traditionnel engendre des femmes fortes et équilibrées, des femmes «saines». La jeune paysanne est ni plus ni moins qu'un hymne à la gloire de l'agriculturisme.

Passons maintenant à la description d'un autre personnage typique de la campagne canadienne française, le «curé de la paroisse».

#### **2.4 LE CURÉ DE CAMPAGNE, GARDIEN DE LA TRADITION**

La place accordée au curé de paroisse varie de façon plutôt considérable dans les romans retenus pour les fins de cette étude. Parfois, sa présence est à peine signalée, comme c'est le cas dans La terre se venge. Ailleurs, il est omniprésent : pensons à l'abbé Cottard dans Sur la route d'Oka. En effet, dans ce dernier ouvrage, le curé Cottard use sans cesse de son influence pour intervenir dans les affaires de la famille Gagnon : présenté comme «un ami, un véritable ami»<sup>203</sup> de la famille, l'abbé Cottard tente non seulement de convaincre Oscar Gagnon d'annuler son mariage imminent avec Lucile (le nom propre de ce personnage n'est mentionné nulle part dans le roman), ainsi que leur départ pour les Etats-Unis, mais c'est encore lui qui sert d'intermédiaire pour mener à bien les tractations qui aboutiront au mariage de Marcelle Gagnon avec René Laframboise ; c'est toujours l'abbé Cottard qui conseille au père Gagnon d'accueillir chez lui la pauvre Lucile, alors gravement malade : enfin, c'est lui qui persuade Oscar,

---

<sup>202</sup> SRO, p. 83

<sup>203</sup> SRO, p. 32

Lucile et le père Gagnon de s'embarquer pour l'Abitibi afin d'y défricher un lot de colonisation. Nous proposons maintenant au lecteur de considérer plus en détails l'image et le rôle du curé de paroisse, telles qu'ils se dessinent à partir de notre échantillon de romans du terroir.

Comme l'on pouvait s'y attendre, l'ombre du curé de campagne plane invariablement sur la société canadienne française dépeinte par le roman du terroir. Presque à coup sûr, il sera au moins fait mention de son influence bénéfique. Toujours, le prêtre sera considéré avec respect, ou même avec vénération. Plusieurs indices témoignent clairement à ce propos, notamment les diverses expressions qu'utilise le narrateur pour désigner le prêtre, ou encore celles qu'emploient les autres personnages du roman lorsqu'ils s'adressent à leur curé. Voici quelques-unes de ces expressions : «le bon et le saint curé»<sup>204</sup>, «le bon pasteur»<sup>205</sup>, «ce bon monsieur le curé»<sup>206</sup>, «notre brave curé»<sup>207</sup>, «le premier, le plus courageux et le plus dévoué des amis du peuple»<sup>208</sup>, «le bon curé»<sup>209</sup>, «le saint homme»<sup>210</sup>, etc.

Dans le roman du terroir, il règne un climat d'admiration à l'égard du curé de campagne. Il est clair qu'il s'agit d'un personnage qui inspire la confiance : ses conseils et son intervention sont d'ailleurs largement sollicités par les paroissiens, y compris dans les domaines qui ne relèvent pas directement de la religion. Par exemple, lorsqu'il

---

<sup>204</sup> EPG, p. 40

<sup>205</sup> EPG, p. 68

<sup>206</sup> EPG, p. 68

<sup>207</sup> EPG, p. 89

<sup>208</sup> RCN, p. 106

<sup>209</sup> RCN, p. 153

<sup>210</sup> EPG, p. 112

apprend que son fils Hubert projette de quitter la ferme familiale pour se rendre travailler à Québec, Jean Rioux s'empresse de requérir les conseils et l'aide du curé de la paroisse :

... il [Jean Rioux] comptait sur un suprême appui : son curé. Le curé, l'homme écouté plus que tout autre dans nos paroisses canadiennes ; celui que l'on consulte dans toutes les circonstances difficiles, qui apporte un remède à tous les maux, ne fut-ce que la consolation.<sup>211</sup>

De même, lorsque Jacques Pelletier fut placé dans une situation analogue, son fils Paul l'ayant informé de son intention de partir pour les États-Unis, il courut lui aussi chercher le soutien du curé de la paroisse, car

Comme on ne manquait jamais, dans les occasions difficiles, d'aller demander au bon prêtre conseil, force et protection, Jacques Pelletier était allé [...] déverser le trop plein de son cœur dans celui de son curé et l'avait supplié de détourner Paul de sa présente décision.<sup>212</sup>

Rempli de «cette aimable familiarité qui le [fait] se mêler comme un père à ses paroissiens»<sup>213</sup>, le curé de campagne est toujours dépeint comme un homme aux origines modestes, comme un individu humble et simple. Cependant, l'onction sacerdotale confère au curé une autorité et un prestige qui en font de lui le «leader» de la paroisse. Ceci est particulièrement bien mis en évidence dans le roman de Damase Potvin, Restons chez nous !, dans lequel le narrateur, au moyen de longues tirades ampoulées, rappelle à plusieurs reprises les sentiments de gratitude que doit entretenir tout bon patriote à l'endroit du curé, ce «pilier» de la paroisse canadienne française. C'est ainsi que Restons chez nous ! fourmille de ces envolées oratoires à la gloire du

---

<sup>211</sup> TA, p. 38

<sup>212</sup> RCN, pp. 57-58

<sup>213</sup> EPG, p. 110

curé de campagne, et plus particulièrement du curé en pays de colonisation. En voici deux exemples :

Dans les paroisses canadiennes, le curé, c'est le père de tous les habitants. C'est lui, d'abord, qui l'a fondée cette belle institution de la paroisse canadienne-française, qui devait être la raison de notre survivance et de notre multiplication, la condition de notre grandeur future, la cellule-mère où se formera une race d'un immense avenir. Ah ! nous devons gros à notre clergé canadien, à tous ces prêtres et religieux, obscurs héros de la foi et de la civilisation...<sup>214</sup>

C'est que dans nos paroisses, l'âme du progrès, le grand ressort qui meut tout, c'est le curé. Chapeau bas, toujours et partout, devant ces héros. Grâce à eux, la paix règne dans nos foyers, parce qu'on aime et qu'on prie, et qu'avec la paix règne le bonheur.<sup>215</sup>

C'est ainsi que les habitants de la petite paroisse de Bagotville, au Saguenay, ne peuvent que se féliciter de compter sur la présence parmi eux d'un digne représentant de cette race «d'obscurs héros», l'abbé Perron :

L'humble curé de la paroisse de Bagotville faisait partie de cette glorieuse phalange de nos prêtres colonisateurs et pacificateurs ; il possédait au plus haut degré cette salutaire influence sacerdotale dont le peuple a tant besoin.

Il était depuis plusieurs années l'âme de cette paroisse ; bénissant, consolant et, selon la parole divine, se faisant tout à tous...

Toutes les affaires, soit spirituelles, soit temporelles étaient entre ses mains et se maintenaient dans un état de prospérité extraordinaire ; et tout ce petit peuple, sous sa direction avait confiance en l'avenir ; sans lui, ce même avenir revêtait dans l'imagination de chacun les couleurs les plus sombres.<sup>216</sup>

---

<sup>214</sup> RCN, p. 55

Un autre indice du climat de vénération qui entoure la personne du curé de campagne, dans le roman du terroir, est la complaisance que le narrateur et les divers personnages affichent à son égard : une sorte d'interdit semble placer les paroles ou les actes du prêtre hors de tout reproche et de toute critique. D'ailleurs, la seule entorse que nous ayons relevée à ce sujet est le fait d'un personnage secondaire de La terre se venge, Pit Lanouette, lequel fut promptement et de façon musclée ramené à l'ordre par nul autre que Marcel Garon, comme nous l'avons vu plus haut dans ce chapitre. D'ailleurs, cet épisode contribue à confirmer le prestige du curé plutôt que l'inverse : il suggère en effet que le curé est autorisé à blâmer («sermonner sévèrement») l'un de ses paroissiens (ici, Pit Lanouette) sur une question relevant de la vie privée de cet individu, tout en étant assuré de l'appui des gens respectables du village (ici, Marcel Garon). En fait, seul un individu complètement discrédité, du genre de Pit Lanouette, est assez «insensé» pour remettre publiquement en question l'autorité du curé, et encore se fait-il remettre rapidement à sa place...

L'opinion du curé fait donc autorité dans la paroisse. Mais les fidèles n'attendent pas que des conseils de la part de leur pasteur : ils cherchent également à obtenir la bénédiction du prêtre, plus particulièrement en cas de maladie ou à la veille du départ pour un long voyage. Une personne ou encore un objet, une fois béni par le prêtre, jouit en effet d'une protection spéciale. Un passage de L'erreur de Pierre Giroir témoigne de la confiance qu'on accorde à cette protection conférée par la bénédiction du prêtre.

---

<sup>215</sup> RCN, p. 57

<sup>216</sup> RCN, p. 57

Ainsi, Alfred Giroir, évoquant une circonstance pénible où la maison familiale avait été secouée par une tempête particulièrement violente, en vient à la conclusion suivante :

Quant à nous qu'abritait un toit béni par la main du prêtre,  
qu'avions-nous à craindre ?.<sup>217</sup>

Bien sûr, le fait de posséder un prêtre dans la famille est considéré comme un bienfait, un privilège. Ainsi, par exemple, l'entrée d'Alfred Giroir au séminaire est pour ses sœurs un objet de grande réjouissance :

Et avec leur foi robuste et leur piété naïve, elles jouissaient  
d'avance de ce grand honneur et de ce grand bonheur de  
posséder un frère prêtre.<sup>218</sup>

En fait, pour un garçon intelligent et en bonne santé, la campagne canadienne française décrite par le roman de la terre ne semble guère offrir plus de deux champs d'activité qui se révèlent vraiment dignes d'intérêt : le sacerdoce et l'agriculture ! Les autres occupations semblent considérées comme secondaires, même la médecine. C'est ainsi que «n'[ayant] pas été jugé digne du sacerdoce»<sup>219</sup>, et ne pouvant revenir à l'agriculture à cause des inquiétudes que soulève sa santé, Alfred Giroir doit «se résigner» à se faire disciple d'Hippocrate. Mais il s'agit apparemment d'un pis-aller pour le jeune homme : indigne de compter parmi «les élus à l'autel du divin sacrifice»<sup>220</sup>, Alfred pourra peut-être au moins devenir «un humble et honnête médecin»<sup>221</sup>. Aussi, mis à part son père, le jeune homme dissimule-t-il à son entourage cette nouvelle orientation de carrière, laquelle aurait été vraisemblablement considérée comme un

---

<sup>217</sup> EPG, p. 52

<sup>218</sup> EPG, p. 70

<sup>219</sup> EPG, p. 118

<sup>220</sup> EPG, p. 31

<sup>221</sup> EPG, p. 118

déclassement. La mort subite de Marie Giroir évite en tout cas à Alfred de devoir révéler à sa mère sa «disgrâce» :

Pauvre mère ! si elle eut vécu, c'aurait été pour elle un bien rude coup, et elle en eut éprouvé un chagrin bien amer. Et que sais-je ? Peut-être au risque de faire fausse route, n'aurais-je pas eu le courage de lui infliger.<sup>222</sup>

Personnage bénéficiant d'un grand prestige auprès de la paysannerie canadienne française, le prêtre utilise son influence notamment dans le but de maintenir au village les jeunes paysans désireux de «s'expatrier» en ville, ou même aux Etats-Unis. Pour les autres personnages, il semble que le prêtre apparaisse comme l'ultime recours pour tenter de ramener à la raison les «malheureux» candidats à l'exil. Homme habile à manier la parole au milieu d'un peuple de paysans peu instruits et habitués aux travaux physiques plutôt qu'intellectuels, le curé tente, au moyen du discours, de retenir au village les jeunes gens en passe de quitter la campagne. Nous allons maintenant examiner les arguments typiques auxquels «l'homme de Dieu» a recours dans le but d'atteindre cet objectif.

Commençons par observer que, du point de vue quantitatif, le scénario qui présente le curé de campagne comme un acteur agissant directement pour dissuader le jeune paysan de mettre à exécution son projet de départ, ce scénario, donc, prend place dans trois des cinq romans de notre échantillon. Il s'agit des romans suivants : Restons chez nous!, avec pour protagoniste l'abbé Perron, curé de Bagotville ; puis La terre ancestrale, où intervient le curé de Trois-Pistoles (dont le nom n'est pas mentionné dans le roman) ; et, enfin, Sur la route d'Oka, où l'on retrouve l'abbé Cottard. Quant à

L'erreur de Pierre Giroir, il constitue un cas particulier, puisque même si c'est avec «les larmes aux yeux»<sup>223</sup> que le curé de l'Islet assiste au départ de la famille Giroir, il est bien malaisé pour lui d'intervenir : en effet, les Giroir s'expatrient vers la Nouvelle-Angleterre et ses filatures de coton avec pour motif d'y gagner l'argent nécessaire pour payer les études d'Alfred au séminaire. Comme le mentionne Marie Giroir : «Qu'importe encore ce grand sacrifice. C'est le bon Dieu qui l'exige pour Ti-Fred [Alfred] qui sera prêtre»<sup>224</sup>. Ainsi, puisque l'exil des Giroir est motivé par une cause «noble», il devient en quelque sorte plus «acceptable». Enfin, en ce qui a trait à La terre se venge, nul prêtre n'y intervient directement au cours du récit. Penchons-nous donc sur les romans mentionnés au début de ce paragraphe, dans lesquels le curé de campagne est un acteur intervenant de façon marquée.

Typiquement, l'intervention du prêtre est rendue nécessaire, car celui-ci doit non seulement répondre à l'appel de détresse lancé par les parents du jeune paysan qui s'apprête à s'expatrier, mais il doit en outre se rendre à l'ultimatum de sa propre conscience : c'est ainsi «qu'ému par des exemples navrants»<sup>225</sup>, l'abbé Cottard (Sur la route d'Oka) est devenu un opposant farouche à toute émigration en dehors du cadre traditionnel que constitue la paroisse agricole canadienne française :

... à l'exemple de tout le clergé québécois, [l'abbé Cottard] s'était fait une loi d'empêcher dans toute la mesure de ses moyens, une émigration quelconque hors du troupeau qui lui avait été confié.<sup>226</sup>

---

<sup>222</sup> EPG, pp. 118-119

<sup>223</sup> EPG, p. 98

<sup>224</sup> EPG, p. 99

<sup>225</sup> SRO, p. 33

<sup>226</sup> SRO, pp. 33-34

De son côté, l'abbé Perron (Restons chez nous !) partage tout à fait le sentiment de l'abbé Cottard, d'autant plus qu'il a eu l'occasion de constater par lui-même, lors d'un voyage qu'il fit aux Etats-Unis, les malheurs endurés par «ces pauvres émigrés dans la grande république américaine»<sup>227</sup> :

Dans un voyage que je fis aux Etats-Unis, il y a quelques années, j'en ai tant vu de ces pauvres victimes de l'émigration [...] j'en ai tant murmuré de ces paroles d'encouragement à des âmes abattues, et je me suis efforcé si souvent de ranimer en de pauvres cœurs le feu de l'espérance dont il ne restait plus que quelques étincelles...<sup>228</sup>

Instruit par toute cette misère, l'abbé Perron s'est fait un devoir de faire échec à ces «perfides mirages»<sup>229</sup> auxquels menacent de succomber trop facilement les jeunes paroissiens qui sont placés sous sa garde. En effet, selon l'abbé Perron, il serait vraiment trop dommage de sacrifier «cette belle vie du paysan et donner la préférence à celle que tant de nos malheureux compatriotes mènent aux Etats-Unis»<sup>230</sup>.

Toutefois, les Etats-Unis ne constituent pas la seule menace : la ville, qu'elle soit américaine ou non, représente elle aussi un danger bien réel, comme le rappelle le curé de Trois-Pistoles :

Malheureusement, la ville est un gouffre : les pousses les plus vigoureuses s'y étioient après la deuxième génération ; et combien d'infortunés y sombrent peu après y avoir été transplantés.<sup>231</sup>

---

<sup>227</sup> RCN, p. 62

<sup>228</sup> RCN, p. 63

<sup>229</sup> RCN, p. 62

<sup>230</sup> RCN, p. 63

<sup>231</sup> TA, p. 43

En effet, éloignés de ce rempart protecteur que constituent la famille et la paroisse rurale, privés du «contact vivifiant» avec le sol natal, les jeunes se retrouvent perdus au milieu d'une foule anonyme et, de ce fait, sont amenés presque infailliblement à succomber à «ces plaisirs de la ville qui souvent ne sont qu'occasion de péché»<sup>232</sup>. Ainsi, les théâtres, ces «lieux où l'on risque de se fausser le jugement et de se troubler les sens»<sup>233</sup>, les buvettes et les «danses impies» ne représentent-ils pas autant d'occasions de perdre son âme ? C'est du moins ce que pense le curé de Trois-Pistoles. Même la ville de Québec, qui «est peut-être la ville du monde où la morale est la meilleure [...] parce qu'elle est peuplée par des gens sortis depuis peu de nos bonnes paroisses rurales»<sup>234</sup>, ne trouve pas grâce à ses yeux. «Que de vies intactes elle a corrompues»<sup>235</sup>, soupire-t-il en songeant à toutes ces jeunes filles «qui sont allées là pour s'y perdre»<sup>236</sup>. A leur sujet, le prêtre remarque :

Plusieurs en sont revenues, mais comment désabusées, avec quelles égratignures à la morale, et quelle santé. Quelques-unes, heureusement, ont pu se refaire une conscience nouvelle au contact du sol natal. D'autres sont réapparues ici, mais de passage seulement, Dieu merci ! Celles-là sont perdues à jamais.<sup>237</sup>

Quant aux jeunes hommes, leur sort n'est guère plus reluisant à la ville, toujours selon le curé de Trois-Pistoles :

Les ignorants croupissent dans la misère [...] Un petit nombre [...] sérieux et travailleurs, peuvent s'y créer un bel avenir. Mais combien d'autres, sous une fictive aisance, végètent toute leur vie.<sup>238</sup>

---

<sup>232</sup> TA, p. 42

<sup>233</sup> TA, p. 42

<sup>234</sup> TA, p. 45

<sup>235</sup> TA, p. 45

<sup>236</sup> TA, p. 46

<sup>237</sup> TA, p. 46

<sup>238</sup> TA, pp. 46-47

Bref, l'abbé Cottard, l'abbé Perron et le curé de Trois-Pistoles possèdent en commun une forte répulsion envers l'émigration et considèrent de leur devoir d'influencer leurs jeunes paroissiens en ce sens. Pour tenter de convaincre le jeune paysan en mal de quitter la campagne, le prêtre réunit divers arguments qui constituent son «discours». Ce discours s'articule généralement autour de l'idée suivante : quitter la terre natale ou, plus spécifiquement, la campagne constitue un «crime». En fait, l'on ne quitte pas la paroisse ou le village : on «trahit», on «renie», on «déserte» la terre des ancêtres. Cette certitude permet à l'abbé Cottard d'apostropher Oscar Gagnon en ces termes :

Toi, Oscar, tu vas rompre la chaîne, tu vas faire cet affront à tes ancêtres : t'en aller aux Etats [Etats-Unis] avec une Canadienne française... Cela s'appelle désserter, Oscar, il n'y a pas d'autre mot.<sup>239</sup>

Quitter, c'est d'abord un crime contre les parents et les ancêtres. Ainsi que le souligne l'abbé Cottard, quitter signifie «rompre la chaîne», refuser de poursuivre le grand œuvre entrepris et maintenu au prix de tant de durs sacrifices par les générations précédentes. Ainsi, comme en fait part le curé de Trois-Pistoles au jeune Hubert Rioux :

... mon jeune ami, laisser la terre de chez vous ! Mais y as-tu pensé ? La terre possédée par tes ancêtres et tous ceux de ta famille depuis l'abattage du premier arbre. As-tu bien songé à toutes les misères endurées par ces hommes pour fonder un patrimoine à leurs descendants ? Toi, laisser l'héritage des aïeux tomber en d'autres mains ; mais tu serais comme un prince abandonnant le royaume de son père à des peuples étrangers.

---

<sup>239</sup> SRO, p. 35

C'est un devoir pour toi que de continuer la suite des maîtres du même sol.<sup>240</sup>

En développant cette idée, le prêtre peut facilement en arriver à opposer la conduite «noble» et «généreuse» des aïeux à celle, «égoïste» et «désinvolte», du déserteur en puissance. C'est le message implicitement contenu dans ce reproche que fait l'abbé Cottard à Oscar Gagnon :

Tu seras le premier, Oscar, à quitter ton village, ta paroisse. Je ne m'en consolerais jamais. Toi, un Gagnon ? la plus ancienne famille du village ? toi quitter ton pays ? Ah, tes ancêtre ne doivent pas être fiers de toi en ce moment, tu peux m'en croire. Ils ont lutté, eux, ils se sont cramponnés à la terre, eux, ils prenaient avis auprès du curé, eux. Ils écoutaient d'abord leur conscience avant de s'enjuponner [allusion au mariage imminent d'Oscar avec Lucile]. Ils pensaient à l'avenir, eux.<sup>241</sup>

Partir, c'est aussi un «crime» envers les générations futures. En effet, que deviendront les enfants et les petits-enfants de «l'exilé», privés qu'ils seront de l'air pur et du soleil qui brille sur la campagne ? «Elevés entre quatre murs», ils se trouveront fatalement happés par la gigantesque machine industrielle qui dévore les enfants des villes, et ils perdront leur santé à s'échiner dans l'air malsain d'une manufacture. Ainsi, un Hubert Rioux ferait bien d'y penser à deux fois avant de délaisser la terre ancestrale :

C'est un vrai crime contre tes descendants que tu veux commettre. A cause d'eux surtout, tu dois rester. Au lieu d'enfants moralement et physiquement sains, tu te prépares à fonder une famille élevée entre quatre murs, et qui se défonceront la poitrine dans des manufactures empestées. Au lieu d'en faire des rois sur leur propriété, tu veux en former des serviteurs, presque des esclaves d'un maître qui, ne les connaissant pas, n'en est que plus inexorable. [...] par ta faute, ils crèveront dans les usines, au lieu de vivre heureux dans l'air

---

<sup>240</sup> TA, pp. 42-43

<sup>241</sup> SRO, pp. 34-35

pur, au lieu d'être les maîtres du sol sur lequel ils auraient dû pousser. Par ta faute encore leur conscience sera peut-être viciée au lieu de s'épurer toujours devant la belle nature créée par Dieu et dont la vue nous rapproche de lui.<sup>242</sup>

Quitter constitue encore un «crime» contre sa patrie, son pays, son groupe ethnique. L'émigration est considérée comme le fléau qui prive la nation d'une partie importante de son élément le plus dynamique, la jeunesse. Non seulement affaiblit-elle le peuple canadien français, mais elle renforce «l'ennemi» anglo-saxon et prépare la voie à un éventuel envahissement du sol natal par les «étrangers», ainsi que l'explique l'abbé Cottard à Oscar Gagnon :

Et si tous les garçons du village faisaient comme toi ? et s'en allaient aux Etats ? Qui cultiverait nos terres ? qui ferait les moissons ?

Et nos fermes abandonnées, qui les rachèterait ? qui viendrait prendre votre place ? des étrangers, tu le sais bien, des étrangers.<sup>243</sup>

L'abbé Perron partage aussi cette opinion et en fait volontiers part à Paul Pelletier :

Ah ! l'horrible fléau de l'émigration, qui ne fait qu'éparpiller les forces de notre nationalité et les mettre au service d'intérêts hostiles à notre race et à ses plus légitimes aspirations.<sup>244</sup>

Enfin, quitter la terre signifie, pour un jeune paysan, refuser le destin préparé pour lui par la divine providence. En effet, le jeune paysan ne doit pas oublier que sa «vie est toute tracée»<sup>245</sup> et que son «devoir est tout écrit»<sup>246</sup>. Ainsi, seul un lâche peut

---

<sup>242</sup> TA, pp. 44-45

<sup>243</sup> SRO, pp. 33-34

<sup>244</sup> RCN, pp. 62-63

<sup>245</sup> TA, p. 42

<sup>246</sup> TA, p. 43

oser abandonner le domaine et la tradition ancestrales, et fuir ainsi ses responsabilités.

C'est ce que le curé Cottard rappelle à Oscar Gagnon :

Ta destinée ? mais sais-tu seulement, Oscar, ce que c'est que la destinée ? [...] Eh bien ! je pense que ta route est derrière ta charrue, derrière tes chevaux. Pas ailleurs. Ta destinée, c'est à toi de la faire, en imitant l'exemple merveilleux de tes ancêtres. Ta destinée, c'est d'être un homme de la trempe de ton père ; c'est de rester paysan, c'est de ne pas quitter ta famille, ta ferme, ton pays. Ta destinée doit se jouer ici, sur cette terre du Québec, pas aux Etats. Comment ne le comprends-tu pas ?<sup>247</sup>

Les arguments déployés par les prêtre sont-ils convainquants ? L'influence du clergé est-elle déterminante ? Pas suffisamment, en tout cas, pour retenir au bercail les trois «fugueurs», Hubert Rioux, Oscar Gagnon et Paul Pelletier, lesquels passeront outre aux objections émises par leurs pasteurs respectifs et quitteront le sol natal. Cette situation rappelle que même si le curé est admiré et jouit d'une grande influence à la campagne, son pouvoir effectif demeure tributaire de la bonne volonté de ses paroissiens : s'il prodigue force conseils, il ne peut tout de même pas forcer les jeunes hommes à les suivre... Cependant, pour chacun des personnages concernés, la suite des événements se chargera de faire triompher l'opinion du curé : les «fugueurs» paieront cher l'audace de ne pas avoir suivi les conseils de leur pasteur. Le triste sort qui les attend démontrera *a posteriori* la sagesse des principes défendus par le clergé !

Pour conclure ce chapitre, rappelons le rôle central occupé par le personnage du vieux paysan. Dans le roman du terroir, c'est sans contredit ce personnage qui symbolise le mieux l'enracinement à la terre et aux traditions ancestrales. En fait, le paysan est la vivante incarnation de la tradition. Le roman de la terre propose implicitement ce personnage comme un modèle à suivre et un exemple à imiter. En fait,

le message transmis pourrait être le suivant : «admirez (et imitez !) cet homme qui a bâti son existence sur le roc de la fidélité aux traditions ancestrales, qui a mené une existence solidement enracinée dans le terreau fertile de la tradition. Les principes qui l'ont guidé sont les suivant : amour de la terre et de la patrie, vie simple et laborieuse, sens de la famille, patience, aspiration à accomplir le mieux possible sa «mission» sur la terre, soumission à la volonté divine via les principes défendus par l'Eglise catholique. Cet homme a choisi le bon chemin et, à force d'espérance, de patience et de labeur, il est sans cesse parvenu à surmonter les obstacles qui se trouvaient sur sa route. En dépit des difficultés, il est resté fidèle, et a par conséquent mené une existence saine, belle et heureuse, et connu une vie productive, une activité féconde. Cet homme qui a semé dans le labeur, récoltera abondamment, dans l'allégresse et les chants, en cette vie ou dans l'autre ». Ainsi, en fin de compte, le paysan symbolise la fidélité au mode de vie traditionnel et la réussite qui en est à la fois le résultat et le corollaire.

En ce qui a trait aux personnages féminins, le roman du terroir présente la femme du fermier comme étant un acteur qui joue un rôle essentiel certes, mais effacé. La femme du fermier semble toute entière tournée vers les travaux domestiques et l'éducation des enfants. C'est une «sainte femme» qui incarne l'esprit de sacrifice. Quant à la jeune paysanne, la beauté de ses traits est associée de toute évidence à celle de la campagne, dont elle est l'expression et qu'elle prolonge. C'est un être caractérisé par la pureté et la droiture d'intention. Néanmoins, son apparente douceur ne doit pas faire oublier qu'elle est capable de manifester une détermination farouche.

---

<sup>247</sup> SRO, p. 36

Enfin, le curé de campagne fait figure de gardien et de dépositaire de la tradition. Bien sûr, le fait que ce soit un prêtre qui joue ce rôle ne relève pas du hasard. En effet, son prestige, son éducation et sa position le destinent à jouer ce rôle. Mais surtout, par son canal, la tradition est sanctifiée et sacralisée. Par son intermédiaire, le village, la paroisse deviennent eux aussi une sorte d'espace sacré, dont on ne peut sortir qu'à ses risques et périls. Dans cette perspective, celui qui transgresse la tradition devient un profanateur qui attire sur lui-même et sa famille la colère divine, inexorable et implacable. D'ailleurs, le prochain chapitre, consacré presque exclusivement au personnage du jeune paysan, nous fournira une ample matière afin de démontrer la justesse de cette affirmation.

**TROISIÈME CHAPITRE**  
**L'HOMME DÉRACINÉ**

## TROISIÈME CHAPITRE

### L'HOMME DÉRACINÉ

Ce chapitre s'articule autour de l'étude du personnage du jeune paysan. Cette étude est d'une importance primordiale, en raison notamment de la position centrale qu'occupe ce personnage et du rôle vital qu'il joue dans la mise en place et le déroulement caractéristique du roman agriculturiste. En effet, le jeune paysan incarne le refus des valeurs traditionnelles. Attiré par le changement - par ce qui «bouge» - séduit et fasciné par le «progrès», il rêve de prendre ses distances par rapport à la sagesse des Anciens, qu'il juge dépassée, périmée. La vie à la campagne lui semble souvent monotone et ennuyeuse. Cependant, il n'aspire guère à contester le mode de vie traditionnel «de l'intérieur» : il veut tout simplement s'en évader, quitter la ferme familiale pour aller vivre en ville, là où la vie paraît être tellement moins contraignante, tellement plus libre et facile !

Une telle conception ne manque pas de susciter la désapprobation de l'entourage du jeune homme, notamment celle de son vieux père et, bien sûr, celle du curé de la paroisse. Ces derniers considèrent en effet que la tradition représente le principal rempart qui protège la nation canadienne-française contre la «marée» anglo-saxonne qui l'entoure de toute part et menace sans cesse de l'engloutir : ici, la «volonté de changer»

de l'un entre en conflit avec la «volonté de durer» des autres. Dans cette perspective, délaisser la campagne sans motif impérieux, opter volontairement pour la ville ne signifient pas seulement se déplacer d'un espace vers un autre : c'est rompre avec le mode de vie ancestral pour en épouser un autre, radicalement différent. A la limite, c'est trahir la patrie et les ancêtres : dans ce contexte, le partant peut assurément être considéré au mieux comme un lâche, un faible ; au pire, comme un traître, un déserteur. Quoi qu'il en soit, c'est justement cette tension entre le jeune paysan et son entourage et, plus précisément, entre le fils et son père, qui constitue le ressort dramatique propre au roman du terroir. Une fois déclenchée, cette tension se précise et s'intensifie pour aboutir à une rupture : le jeune homme abandonne la terre natale pour migrer vers la ville. Cette rupture, cette déchirure dégénère à son tour en un duel grandiose où s'opposent la campagne et la ville, l'ancien et le nouveau... A la limite, l'existence du jeune exilé se métamorphose en un champ de bataille illustrant un chapitre particulier de l'éternel combat entre le bien et le mal !

La démarche que nous avons adoptée pour ce chapitre se déroulera en deux temps. Dans un premier temps, nous examinerons divers traits de la personnalité du jeune paysan et, aussi et surtout, nous regarderons en détail les tenants et les aboutissants de son exil volontaire, tant pour lui-même que pour son entourage. Pour ce faire, nous reconstituerons la biographie de cinq jeunes paysans (un pour chacun des romans retenus aux fins de cette étude). Nous procéderons par ordre chronologique en se basant sur la date de parution des ouvrages. Se suivront donc, dans l'ordre : Paul Pelletier pour Restons chez nous ! (1908), Alfred Giroir pour L'erreur de Pierre Giroir (1925), Paul Garon pour La terre se venge (1932), Hubert Rioux pour La terre

ancestrale (1933) et, enfin, Oscar Gagnon pour Sur la route d'Oka (1952). Puis, dans un deuxième temps, nous identifierons, à partir des données biographiques, divers points de convergence dont nous proposerons une interprétation.

### 3.1 PAUL PELLETIER (RESTONS CHEZ NOUS !)

Paul est l'unique enfant de Marguerite et Jacques Pelletier. Au moment où débute le récit de Restons chez nous !, Paul est «un jeune homme de vingt ans, robuste, bien fait»<sup>248</sup>, domicilié chez ses parents, à la ferme familiale des Pelletier, située dans le petit village saguenayen de Bagotville. Paul est d'ailleurs l'indispensable partenaire et l'unique héritier de son père. Apparemment, Paul a tout ce qu'il faut pour être heureux : l'entreprise familiale est prospère et, par conséquent, son logis et son gagne-pain sont assurés. De plus, Paul est fiancé avec Jeanne Morin, «la délicieuse fille du père François Morin»<sup>249</sup>. En fait, le jeune homme semble avoir déniché la perle rare : la demoiselle Jeanne, «si gracieuse et si gentille»<sup>250</sup>, représente aux dires du narrateur «la femme d'intérieur, la femme de bon sens par excellence»<sup>251</sup>, «son bon caractère, son humeur joyeuse et sa vaillance»<sup>252</sup> lui ayant à juste titre mérité d'être reconnue «digne en tous points de l'estime générale»<sup>253</sup>. Enfin, Jeanne est elle aussi la seule héritière de la «belle ferme» de son père, François Morin, dont la propriété est précisément située juste à côté de celle des Pelletier. C'est donc dire que, pour peu qu'il y mette un peu de

---

<sup>248</sup> RCN, p. 8

<sup>249</sup> RCN, p. 39

<sup>250</sup> RCN, p. 42

<sup>251</sup> RCN, p. 39

<sup>252</sup> RCN, p. 40

bonne volonté, Paul est promis à un bel avenir à Bagotville : en effet, le patrimoine de Jeanne venant s'ajouter au sien, il est pour ainsi dire assuré de devenir l'un des plus importants cultivateurs de la paroisse, sinon le plus considérable... C'est ainsi que le couple Pelletier et le père Morin caressent déjà les plus beaux projets d'avenir pour leur progéniture respective !

Cependant, toutes ces belles espérances demeureront vaines, en raison de l'attitude de Paul : en effet, de façon inexplicable pour son entourage, celui-ci s'est fourré dans la tête l'idée d'émigrer aux Etats-Unis ! En fait, cette pensée obsède le jeune homme à un point tel qu'il en perd tout goût pour le travail agricole. Certes, alors qu'il était adolescent, Paul avait déjà donné du fil à retordre à ses parents en raison de «son indiscipline et son amour effréné de la liberté»<sup>254</sup>. Mais, cette fois, c'est l'appât du gain qui tenaille l'esprit du jeune Pelletier. En fait, le plan de Paul est simple : tout d'abord, émigrer aux Etats-Unis, ce pays «où l'on gagne tant d'argent»<sup>255</sup>; puis, une fois rendu là-bas, s'enrichir le plus rapidement possible et ensuite se retirer pour mener une existence de sybarite. Comme le jeune homme l'explique lui-même à sa fiancée : «Je gagnerai de l'argent, beaucoup d'argent et je reviendrai dans deux ans, dans trois ans ; nous serons riches, nous nous marierons et comme nous serons heureux !»<sup>256</sup> C'est ainsi que dévoré par «la soif d'ambition et de jouissance»<sup>257</sup>, Paul dédaigne désormais les «joies simples»

---

<sup>253</sup> RCN, p. 40

<sup>254</sup> RCN, p. 19

<sup>255</sup> RCN, pp. 13-14

<sup>256</sup> RCN, p. 12

<sup>257</sup> RCN, p. 83

caractéristiques de la «vie canadienne», cette existence simple du paysan qui «s'écoule modeste, industrieuse, honnête»<sup>258</sup>.

Assurément, les sentiments entretenus par le jeune Pelletier provoquent la consternation dans son entourage, à commencer par son père, lequel est tout à fait opposé au projet de départ de son fils. Jacques Pelletier appelle donc à son secours l'abbé Perron, curé de Bagotville. Ce dernier jouit d'une influence considérable auprès de ses paroissiens, comme en fait foi l'extrait suivant :

L'humble curé de la paroisse de Bagotville faisait partie de cette glorieuse phalange de nos prêtres colonisateurs et pacificateurs; il possédait au plus haut degré cette salubre influence sacerdotale dont le peuple a tant besoin.

Il était depuis plusieurs années l'âme de cette paroisse ; bénissant et consolant et, selon la parole divine, se faisant tout à tous...

Toutes les affaires, soit spirituelles, soit temporelles étaient entre ses mains et se maintenaient dans un état de prospérité extraordinaire ; et tout ce petit peuple, sous sa direction avait confiance en l'avenir ; sans lui, ce même avenir revêtait dans l'imagination de chacun les couleurs les plus sombres.<sup>259</sup>

Déployant donc les multiples ressources de son «influence sacerdotale», le curé Perron tente de convaincre Paul de l'inanité de son projet d'émigration aux Etats-Unis : d'après lui, le jeune Pelletier manque d'expérience et de maturité pour bien mesurer les conséquences d'une pareille aventure. Par exemple, Paul a-t-il réalisé la menace que constitue l'émigration pour la survie du peuple canadien-français ? Et l'abbé Perron de s'exclamer : «Ah ! l'horrible fléau de l'émigration qui ne fait qu'éparpiller les forces de

---

<sup>258</sup> RCN, pp. 49 et 137

notre nationalité et les mettre souvent au service d'intérêts hostiles à notre race et à ses plus légitimes aspirations. »<sup>260</sup> Pour le curé Perron, la prospérité américaine est un miroir aux alouettes, et l'on peut goûter le bonheur véritable ici même en sol canadien, sur la terre natale, associé étroitement au mode de vie traditionnel, loin de l'agitation stérile des cités américaines :

Je t'en prie [c'est l'abbé Perron qui parle], ne vas pas condamner ainsi, à cause d'un caprice, cette belle vie du paysan et donner la préférence à celle que tant de nos malheureux compatriotes mènent aux Etats-Unis. Tu le sais bien, amour du foyer natal, respect aux traditions sacrées, existence sans fièvre, tout cela réside ici.<sup>261</sup>

Quoi qu'il en soit, ni l'éloquence du curé Perron, ni les larmes et les supplications de ses chers vieux parents, rien ne pourra parvenir à ébranler les convictions de Paul Pelletier et le faire revenir sur sa décision : le jeune homme tient mordicus à partir, et il partira ! C'est ainsi qu'en dépit de la désapprobation la plus complète de son entourage, Paul quitte Bagotville à destination de New-York :

... il abandonnait volontairement tout cela, tous les êtres chers, les seuls qu'il aime, pour aller à l'aventure devant lui et poser un pied incertain sur ce terrain mouvant et perfide d'un monde qu'on ne connaît pas.<sup>262</sup>

De leur côté, Marguerite et Jacques Pelletier sont profondément ébranlés par le départ de leur unique enfant, tant et si bien qu'à partir de ce jour-là une atmosphère de désolation prémonitoire enveloppe la demeure familiale :

Tout leur semblait maintenant brisé et fini... Des présages de deuils flottaient devant leurs yeux et, sans s'expliquer pourquoi, ils jugeaient leur Paul comme perdu... Et, pendant leur long

---

<sup>259</sup> RCN, p. 57

<sup>260</sup> RCN, pp. 62-63

<sup>261</sup> RCN, p. 63

<sup>262</sup> RCN, p. 87

silence, il leur semblait qu'un souffle de mort et de dispersion passait sur leur chère demeure si péniblement acquise.<sup>263</sup>

Paul Pelletier se sépare donc de sa famille et de son patelin avec pour toute fortune une petite bourse qui lui fut remise par son père au moment de son départ. Confiant en sa bonne étoile, le jeune homme se porte à la conquête de la métropole américaine : c'est là, estime-t-il, que se trouvent pour lui le succès et la fortune. Toutefois, la réalité viendra rapidement apporter un cruel démenti à cette naïve espérance : une fois parvenu à New-York, le jeune Pelletier verra ses illusions tomber l'une après l'autre, et son rêve se transformer en cauchemar... Bien qu'il l'ignore encore, ce voyage marque pour Paul le début d'un long et pénible chemin de croix - «le commencement de l'exil et de la misère»<sup>264</sup> - et le jour est proche où le fier jeune homme ne sera plus qu'«un pauvre abandonné sur la terre maudite de l'exil»<sup>265</sup>.

C'est ainsi qu'une première déception attend Paul dès son arrivée dans la grande métropole : en effet, en dépit de sa taille gigantesque - ou peut-être justement à cause de cela ! - New-York est une ville laide, hideuse même : c'est « une monstrueuse ville de fer » dont les prétentieux "sky-scrapers" dissimulent en fait un dédale de rues tristes et empuanties où grouille un innombrable prolétariat en guenilles, véritable microcosme humain misérable, sale et repoussant...<sup>266</sup>

Plus grave encore : Paul se rend vite compte que les États-Unis ne sont pas le pays de Cocagne qu'il avait imaginé ! Au contraire, New-York est plutôt le paradis du

---

<sup>263</sup> RCN, p. 68

<sup>264</sup> RCN, p. 160

<sup>265</sup> RCN, p. 161

capitalisme sauvage et de la prospérité rapace où règne l'implacable loi du « stuggle for life » : le plus fort écrase sans pitié le faible et le pauvre. C'est ainsi que Paul prend conscience du caractère profondément inégalitaire de l'économie marchande capitaliste : pour un seul qui s'enrichit, mille autres végètent dans la pauvreté et la misère... Alors qu'à Bagotville tous vivent plus ou moins sur le même pied et s'entraident généreusement, New-York offre ce spectacle ahurissant de l'opulence qui cohabite avec le dénuement le plus complet. Paul assiste donc chaque jour impuissant au défilé des grands de ce monde qui étalent insolemment leurs richesses à la face du prolétariat misérable qui constitue la vaste majorité de la population de la cité : « Pourquoi cette injustice de l'opulence [de l'un] à côté de la misère de l'autre ? »<sup>267</sup> se demande le jeune Pelletier... De façon plus concrète, le coût élevé de la vie à New-York a tôt fait d'épuiser le maigre gousset de Paul. Celui-ci doit donc se contenter d'habiter un quartier ouvrier où il occupe un appartement triste et minuscule : « une méchante petite chambre nue, sans ornement, sans rien qui réjouit la vue »<sup>268</sup>.

Par ailleurs, alors que Paul était à Bagotville connu de tous les membres de la communauté villageoise, il n'est plus à New-York qu'un inconnu, un individu anonyme qui ne suscite aucune attention, un pion insignifiant perdu dans la masse humaine gigantesque qui peuple la métropole du Nouveau Monde. Maintenant qu'il en est privé, Paul se rend compte de la valeur inestimable de l'ambiance chaleureuse de la demeure familiale, qui semble désormais si loin derrière lui :

Adieu, alors, les joyeuses conversations avec les amis de là-bas  
[Bagotville], avec les parents, le soir, au foyer, et les douces

---

<sup>266</sup> RCN, pp. 125 et suiv.

<sup>267</sup> RCN, p. 138

<sup>268</sup> RCN, p. 126

causeries avec Jeanne, la petite amie délaissée ; adieu, ce contact réconfortant avec des gens aux mœurs sans fièvre, si simples dans leur langage et leurs habitudes et si francs dans tous leurs actes. Désormais, il n'y a plus pour ses oreilles que des paroles grossières et banales dans une langue qu'il ne comprend pas encore bien mais qu'il devine ; pour ses yeux, que des spectacles hideux de misère sans nom...<sup>269</sup>

Puis, finalement réduit au chômage, Paul n'a d'autre choix que de s'engager comme débardeur pour ne pas mourir de faim : travail ingrat s'il en est, extrêmement pénible au point de vue physique... Comme on est loin de l'emploi facile et rémunérateur que le pauvre petit paysan espérait si aisément obtenir au pays de l'oncle Sam ! A ce régime, Paul a tôt fait de regretter le travail agricole et la ferme familiale :

En vérité, les mancherons de la charrue qu'il conduisait dans les champs du père étaient moins difficiles à manier que ce pesant panier de charbon ; et le broc au bout duquel se balançaient quelques gerbes d'épis dorés ou une botte de foin fleurant le trèfle, était moins lourd que ce ballot qui semble renfermer du plomb.<sup>270</sup>

En fait, au bout de presque deux années passées à New-York, la situation du jeune Pelletier n'est guère réjouissante : solitude, ennui travail abrutissant et mal rémunéré en composent le triste bilan. Par ailleurs, cette condition navrante fait naître dans le cœur du jeune homme des sentiments qui lui étaient inconnus alors qu'il habitait à Bagotville, sentiments d'envie, de dépit et de colère : « il maudissait sa destinée ingrate, humiliée et obscure »<sup>271</sup>. Paul est donc déprimé et cherche consolation en consommant une quantité inquiétante d'alcool. Lui qui, au village, avait toujours fait preuve d'une sobriété exemplaire, le voilà qui se met à fréquenter avec assiduité bars et tavernes, « ces lieux maudits » peuplés d'ivrognes...

---

<sup>269</sup> RCN, p. 131

Paul se retrouve donc sur une pente descendante qui le conduit rapidement à la misère et à la déchéance. Du fond de sa détresse, le jeune Pelletier réalise douloureusement qu'il a eu tort d'ignorer les mises en garde de son père et du curé Perron, et de se lancer imprudemment dans une pareille aventure si loin de sa terre natale. D'ailleurs, Paul ne souhaiterait pas mieux que de retourner au Saguenay, mais son orgueil l'en empêche : il lui semble impossible de rentrer chez ses parents les mains vides et, ce faisant, d'admettre qu'il s'est complètement fourvoyé. De toute façon, il ne lui reste pas même de quoi payer le voyage de retour à Bagotville...

Quoi qu'il en soit, Paul finit par se ressaisir : il met un frein à ses beuveries et parvient à se faire engager comme bouvier à bord d'un navire transatlantique. Parvenu de l'autre côté du grand océan, le jeune Pelletier s'établit quelque temps en France pour y tenter sa chance. Mais, là encore, la fortune se détourne de lui. C'est à ce moment que, plaçant enfin son orgueil de côté, Paul se décide à retourner chez les siens, à Bagotville. Pourtant, nouveau retournement d'un destin cruel, le jeune homme contracte la fièvre typhoïde alors même qu'il se trouve sur le navire le ramenant vers le Nouveau-Monde. Or, «la maladie de Paul se développa rapidement grâce à son état moral violemment troublé»<sup>272</sup>. A peine débarqué en Amérique, Paul Pelletier est conduit vers un hôpital new-yorkais où il s'éteint au bout de quelques jours<sup>273</sup>.

---

<sup>270</sup> RCN, p. 175

<sup>271</sup> RCN, p. 132

<sup>272</sup> RCN, p. 205

<sup>273</sup> RCN, pp. 201 et suiv.

A Bagotville, l'annonce du décès de Paul provoque un choc dévastateur chez les parents du jeune homme. Découragé et démotivé par la perte de son unique enfant, le seul qui aurait pu lui succéder, Jacques Pelletier se résigne à vendre sa ferme : ainsi se termine abruptement «sa belle vie de colon et d'agriculteur»<sup>274</sup>. Accompagné de son épouse Marguerite, le vieil homme va tristement finir ses jours dans une petite maisonnette située au centre du village, à l'ombre du clocher de l'église paroissiale... Quant à la fiancée de Paul, Jeanne Morin, inconsolable, elle choisit une voie encore plus radicale :

Elle en avait assez de l'amour terrestre qui, pour elle, était allé s'enterrer dans une tombe, bien loin... et elle a regardé plus haut... puis s'est mise à l'abri, dans un cadre virginal, dans une douce atmosphère où règne la paix, la bonne paix que rien ne peut troubler»<sup>275</sup>

A sa façon, Jeanne a donc elle aussi décidé de se retirer du «siècle», en se faisant religieuse cloîtrée...

Quant à dépouille mortelle du jeune Paul Pelletier, elle repose «dans un coin perdu du cimetière d'un hôpital catholique de la métropole américaine»<sup>276</sup>, loin de la terre natale de Bagotville : «Elle est bien seule, la tombe du petit Canadien, au milieu de milliers d'autres, étrangères toutes. Elle est seule !»<sup>277</sup> Mais cela correspond précisément aux dernières volontés exprimées par le défunt. En effet :

Le pauvre enfant [Paul] a bien souffert, les trois dernières années de sa vie, et, devant la mort, où tout égoïsme capitule, son dernier vœu a été de faire servir, en exemple à ses jeunes compatriotes, et ses souffrances et ses misères d'exil, et il a

---

<sup>274</sup> RCN, p. 218

<sup>275</sup> RCN, p. 220

<sup>276</sup> RCN, p. 220

<sup>277</sup> RCN, p. 221

désiré dormir seul, éternellement, sous la terre maudite de l'exil  
et de l'esclavage...»<sup>278</sup>

Finalement, en retour des prières «qu'il nous demande de lui envoyer par delà les  
espaces, il [Paul] nous crie, d'en dessous son tertre, et comme s'il était encore ici, il nous  
crie, tristement : «Restons chez nous !»<sup>279</sup>

### 3.2 ALFRED GIROIR (L'ERREUR DE PIERRE GIROIR)

Alfred est le fils de Marie et Pierre Giroir, cultivateurs habitant la paroisse de  
l'Islet, où ils possèdent «une très belle ferme» que les Giroir se transmettent de  
génération en génération depuis plus d'un siècle<sup>280</sup>. Le couple Giroir est certes  
prolifique, puisque Marie a donné le jour à pas moins d'une dizaine de beaux enfants.  
Toutefois, sur ce nombre, on ne compte qu'un seul garçon, Alfred. Ce dernier  
mentionne d'ailleurs à son propre sujet :

D'une famille de dix enfants, j'étais le septième-né et l'unique  
garçon. C'est vous dire avec quels transports de joie fut  
accueillie mon arrivée dans ce monde, et de quelles gâteries je  
fus l'objet de la part de mes parents si heureux de posséder ce  
fils si longuement attendu...<sup>281</sup>

En fait, la naissance d'Alfred plaça Pierre, son père, dans un état d'esprit que l'on  
peut qualifier d'euphorique :

Aussi, à ma naissance [c'est Alfred qui parle] son enthousiasme  
fut immense, sa joie sans bornes. Enfin, il avait un fils à qui il  
pourrait transmettre son sublime amour de la terre, un fils qui le  
remplacerait, qui continuerait sur le bien de famille la lignée des

---

<sup>278</sup> RCN, p. 221

<sup>279</sup> RCN, p. 221

<sup>280</sup> EPG, p. 19

<sup>281</sup> EGG, p. 19

nobles artisans du sol qu'avaient été ses ancêtres. Ah ! depuis longtemps il l'attendait, ce fils, objet de ses désirs. En effet, à chaque enfant que lui donnait annuellement ma sainte mère, c'était pour ce pauvre père un nouvel et amer désappointement. Toujours en vain, il attendait donc ce rejeton mâle de sa race qui pourrait continuer sur la terre ancestrale la tradition familiale.<sup>282</sup>

Au point de vue physique, Alfred est un jeune homme possédant une belle apparence. Cependant, son personnage s'écarte quelque peu de cette règle implicite du roman agriculturiste qui veut que tous les fils de la campagne possèdent une santé à toute épreuve. C'est ainsi que, sans être frêle, Alfred n'en possède pas moins une constitution quelque peu délicate, conséquence d'«une maladie très grave» qui le frappa à l'âge de sept ans et l'amena «aux portes du tombeau»<sup>283</sup>. En fait, la santé d'Alfred portera longtemps les séquelles de cette maladie infantile :

Depuis ma grande maladie, je n'avais jamais récupéré cette belle vigueur que tout enfant je promettais de posséder plus tard. Le moindre travail manuel me fatiguait. Au moindre refroidissement je contractais de gros rhumes qui inquiétaient mortellement ma pauvre mère.<sup>284</sup>

Ce détail n'est pas sans intérêt, puisque c'est justement la relative fragilité physique d'Alfred qui inspire à sa mère l'idée que son fils n'est peut-être pas destiné à l'agriculture : plus précisément, Marie interprète la maladie d'Alfred et ses suites comme un signe de la Providence indiquant que l'enfant est destiné au sacerdoce plutôt qu'aux rudes travaux des champs... C'est ainsi que la pieuse Marie prie chaque jour, n'oubliant jamais de demander à Dieu de prendre Alfred «comme un des ses élus à l'autel du divin sacrifice»<sup>285</sup>. Par ailleurs, l'intelligence d'Alfred, «supérieure à celle des

---

<sup>282</sup> EPG, p. 29

<sup>283</sup> EPG, p. 31

<sup>284</sup> EPG, p. 41

<sup>285</sup> EPG, p. 31

enfants ordinaires»,<sup>286</sup> les excellents résultats scolaires du garçon ainsi que sa bonne conduite à l'école ne font que renforcer la conviction de Marie quant à la vocation de son cher enfant : Alfred sera prêtre, «sacerdos in aeternum, prêtre pour l'éternité...»<sup>287</sup>. Naturellement, Marie Giroir fait part de ses aspirations au curé de la paroisse - «son confident et son confesseur»<sup>288</sup> - lequel avait lui aussi remarqué les bonnes dispositions d'Alfred, et les deux s'entendent pour unir leurs efforts afin de favoriser l'envoi d'Alfred au séminaire de Québec :

Le bon et saint curé avait donc les yeux sur mon humble personne [c'est Alfred qui parle] et, croyant voir en moi des marques non équivoques de vocation pour l'état sacerdotal, il avait comploté avec ma bonne mère le projet de me faire poursuivre mes études au petit séminaire de Québec où il s'était même occupé de m'obtenir une bourse »<sup>289</sup>.

Cependant, le dessein de Marie et du curé semble d'abord destiné à l'échec, en raison de l'hostilité du père de l'enfant : en effet, nous avons vu plus haut que Pierre Giroir possède sa propre idée quant à l'avenir de son garçon. Néanmoins, Marie ne lâche pas prise et déploie tous ses efforts pour amenuiser la résistance de son époux, tant et si bien qu'elle parvient finalement à arracher le consentement de celui-ci : Alfred part donc à Québec pour y étudier. Le narrateur commente ainsi cet épisode :

Une fois de plus la force venait de céder devant l'amour, car [...] quand une fois une femme a forcé un homme à ployer le genou devant elle, elle a conquis sur lui une telle puissance qu'il n'est plus entre ses mains qu'un esclave soumis dont elle peut disposer à son gré, selon son bon plaisir et à trop souvent le faire servir à ses plus capricieuses conceptions»<sup>290</sup>.

---

<sup>286</sup> EPG, p. 40

<sup>287</sup> EPG, p. 64

<sup>288</sup> EPG, p. 41

<sup>289</sup> EPG, p. 40

<sup>290</sup> EPG, pp. 64-65

C'est ainsi que la nouvelle du départ d'Alfred se répand au village, causant toute une surprise : en effet, les hommes des alentours désapprouvent unanimement l'attitude de Pierre Giroir, estimant qu'il aurait été beaucoup plus sage pour ce dernier de conserver son unique garçon auprès de lui pour en faire son continuateur à la tête de la ferme familiale...

Quant au principal intéressé, Alfred, celui-ci fait mine d'acquiescer au dessein de sa mère et du curé. Pourtant, Alfred n'a aucune intention de devenir prêtre, bien au contraire ! La soumission apparente d'Alfred cache en fait les intentions réelles du jeune homme, lesquelles se situent aux antipodes de celles de sa mère et du curé. En effet, Alfred est depuis longtemps follement amoureux de sa cousine Isabelle (surnommée «Bella»). Or, celle-ci demeure à Québec où son père est un commerçant à l'aise. Bella appartient donc à un échelon social situé «au-dessus» de celui où se situe le jeune Giroir. Ce dernier en est d'ailleurs fort conscient et aspire en conséquence à gravir l'échelle sociale, de manière à pouvoir s'assurer la faveur de celle qu'il convoite. Du point de vue d'Alfred, le séminaire et le cours classique ne sont pas un tremplin vers le sacerdoce, mais bien plutôt la voie à suivre pour accéder à l'université et aux prestigieuses professions libérales. C'est ainsi que le jeune homme tient le raisonnement suivant :

Car, s'il eut paru insensé au pauvre petit habitant d'oser lever les yeux sur cette grande demoiselle [Bella] pour en faire une humble fermière, il ne paraissait nullement déplacé à monsieur le docteur ou à monsieur le notaire Alfred Giroir de lui offrir de partager son existence dorée. Et le cours classique n'était-il pas la voie naturelle ouverte à ces professions dont seul un de ses adeptes pouvait être, à mon sens, jugé digne du rang de Bella<sup>291</sup>.

---

<sup>291</sup> EPG, pp. 69-70

C'est donc avec cette idée en tête qu'Alfred quitte la demeure familiale de l'Islet. En fait, le jeune homme ne devait plus jamais revenir y habiter... En effet, le départ d'Alfred correspond avec le début d'une série d'épreuves qui s'abattront successivement sur la famille Giroir et provoqueront sa ruine...

Tout d'abord, ce sont les récoltes qui périclitent : frustrée et dépossédée par le départ d'Alfred - «son jeune amant» - la terre ancestrale des Giroir, jusque là d'une fécondité légendaire, se met en grève et devient progressivement totalement stérile. Puis, ce sont les animaux nouveau-nés qui meurent tous peu après leur naissance. Enfin, les troupeaux de vaches et de moutons sont exterminés par une maladie mystérieuse...<sup>292</sup> Jadis cultivateur à l'aise, Pierre Giroir se retrouve bientôt acculé à la faillite ! Survient alors à l'Islet un individu du nom de Magloire Gaudreau - un lointain «cousin des États» - lequel parvient à persuader les Giroir d'aller s'établir aux États-Unis où, assure-t-il, tous pourront trouver un emploi facile et bien rémunéré dans les manufactures de textile, les «factories»<sup>293</sup>. Mis à part Alfred qui poursuit ses études à Québec, toute la famille part donc s'installer à Lowell, au Massachusetts.

Cependant, la vie à la filature de coton se révèle être en réalité fort éloignée du portrait avantageux qu'en avait tracé le cousin Magloire, et les Giroir en sont bientôt réduits à travailler comme des forçats pour un salaire de famine. Travail abrutissant, éreintant et épuisant, mauvaises conditions d'hygiène et pauvreté... A ce régime, le clan

---

<sup>292</sup> EPG, p. 94

<sup>293</sup> EPG, p. 95

Giroir périlite rapidement, comme peut d'ailleurs le constater Alfred lui-même à l'occasion d'un voyage à Lowell :

Mes sœurs, accoutumées à la vie au grand air, ne pouvaient se faire à cette atmosphère empoisonnée des usines de coton. Les unes après les autres, on les vit s'étioler, maigrir et tomber, bientôt forcées à de longs chômages et à des soins coûteux<sup>294</sup>.

Alfred ajoute encore :

Ah mes amis ! quelle ruine dans cette opulente et vigoureuse famille. J'eus de la peine à reconnaître mes sœurs tant elles étaient changées : les joues pâles et flétries, les yeux cerclés de noir et brûlants déjà de fièvre, ces florissantes jeunes filles que j'avais vues partir si belles, je les retrouvais décharnées aujourd'hui et pour la plupart pincées par la phtisie<sup>295</sup>.

Suite à cette description du climat morbide qui règne chez les Giroir à Lowell, nous ne sommes guère surpris d'apprendre le décès de la mère d'Alfred, Marie, survenu à peine deux ans après son arrivée dans la ville américaine. Mais ce n'est pas tout, puisque cinq sœurs d'Alfred succombent successivement de la tuberculose pulmonaire, et suivent ainsi de près leur mère au tombeau !<sup>296</sup>

De son côté, au séminaire de Québec, Alfred se révèle être un élève studieux et appliqué, qui se distingue au surplus par son intelligence apparemment exceptionnelle. Les succès scolaires du jeune homme, sa conduite exemplaire autorisent les plus belles espérances quant à son avenir : les portes de la faculté de Droit ou celles de la faculté de Médecine ne pourront en effet que s'ouvrir toutes grandes pour laisser entrer le jeune prodige. Une fois ses études universitaires complétées, Alfred pourra amorcer une

---

<sup>294</sup> EPG, p. 100

<sup>295</sup> EPG, p. 101

<sup>296</sup> EPG, p.241

solide carrière dans l'une ou l'autre des prestigieuses professions libérales... En attendant, le déménagement de sa famille aux Etats-Unis présente pour Alfred une perspective inattendue : puisque la demeure familiale de l'Islet est abandonnée, Alfred se voit ainsi «contraint» de passer les périodes de vacance à Québec, chez son oncle Arthur, le père de Bella ! Or, ce rapprochement, cette familiarité, loin d'engendrer le mépris ainsi que le veut le dicton, ne font qu'exciter d'avantage l'engouement du jeune homme à l'endroit de sa charmante cousine. A son insu, Bella devient en quelque sorte l'idole d'Alfred, lequel lui voue un culte secret et, pour l'instant, platonique...

Le temps s'écoule ainsi, et Alfred parvient à compléter le cours classique avec tous les honneurs : il est alors admis en médecine à l'université Laval. C'est également à cette époque qu'il se décide enfin à dévoiler ses sentiments à l'élue de son cœur. Toutefois, une cruelle déception attend le jeune homme... En effet, ayant échappé peu de temps auparavant à un danger mortel, Bella a fait vœu de consacrer sa vie à Dieu et de se faire religieuse. Estimant qu'il est impossible de rompre son engagement, la jeune femme doit éconduire son prétendant : les beaux projets d'Alfred volent ainsi en éclats ! Découragé, le jeune homme rompt ses attaches avec la religion catholique, tout en cherchant l'oubli de sa peine dans l'alcool, de façon plus ou moins efficace d'ailleurs... Cependant, Alfred trouve bientôt le dérivatif qui soulage infailliblement son malaise existentiel : il s'agit d'une drogue, le «cannabis indica», laquelle lui est facilement accessible du fait de son statut d'étudiant en médecine... C'est ainsi qu'en dépit d'une vie passablement désordonnée, le jeune homme parvient à compléter ses études avec succès : Alfred est donc finalement reçu médecin et devient officiellement le docteur Giroir ! Il établit alors sa pratique dans un petit village situé «non loin de Québec».

Néanmoins, le fait de prendre soin de la santé d'autrui n'empêche pas la sienne de se détériorer progressivement du fait de sa consommation régulière et abusive de cannabis. Et c'est ainsi que, trois années à peine suivant son installation à cet endroit, le docteur Giroir est rattrapé par la malchance : en effet, une épidémie de fièvre typhoïde frappe durement la région, de telle sorte qu'il doit pendant de longs mois se prodiguer nuit et jour au chevet des malades. Soumise à un pareil traitement, la santé du jeune médecin se détériore graduellement, au point qu'il se retrouve lui-même affecté de façon irrémédiable par une forme de neurasthénie : avant même l'âge de trente ans, le docteur Giroir offre l'aspect d'un vieillard décharné. Comble de malheur, la fragilité de son état le désigne comme une proie facile pour les maladies contagieuses, de telle sorte qu'il contracte la tuberculose sous sa forme la plus virulente, la «consommation galopante»<sup>297</sup>. Interné à l'hôpital Saint-Antoine, le docteur Giroir est confié aux bons soins de Mère Saint-Arthur - nulle autre que sa chère Bella, devenue religieuse infirmière ! Et si la présence consolatrice de sa cousine s'avère au bout du compte insuffisante pour l'arracher au trépas, les derniers jours du docteur Giroir n'en représentent pas moins une intense période de remise en question.

D'une part, l'influence lénifiante de Mère Saint-Arthur a tôt fait de réconcilier Alfred avec la religion catholique, de telle sorte qu'il se hâte de se «mettre en règle» avec Dieu : confession et communion fréquentes lui permettent apparemment d'accueillir les souffrances et la mort «avec une résignation vraiment chrétienne»<sup>298</sup>. D'autre part, l'imminence de la mort provoque chez le docteur Giroir la «cristallisation»

---

<sup>297</sup> EPG, p. 230

<sup>298</sup> EPG, p. 237

d'idées jusque là diffuses : c'est ainsi qu'il acquiert définitivement la conviction que la terre possède l'étrange pouvoir de récompenser ceux qui l'honorent et de châtier ceux qui lui sont infidèles. Aux premiers, la terre réserve une existence délicieuse :

Ah ! pour celui qui l'aime [la terre] et lui est fidèle, c'est la plus aimante, la plus vibrante et la plus prodigue des amies. Elle enveloppe l'objet de son amour de ses plus brûlantes caresses ; pour lui, elle se fait belle, parfumée, elle se couvre de fleurs, et se pare comme une divinité. On dirait qu'elle s'acharne à attacher à elle son amant par les liens les plus tendres et les plus charmants. [...] Elle prodigue tout à son amant : la santé, la vigueur, l'air pur, la liberté au milieu des fleurs les plus magnifiques et les plus odorantes ; et pour compenser les mornes tristesses des automnes, elle remplit ses greniers de riches moissons»<sup>299</sup>.

Tout à l'opposé, par contre, une impitoyable malédiction s'abat sur celui qui se montre «infidèle» envers la terre :

Mais, malheur, mille fois malheur à celui qui la trahit ! Autant elle a aimé, autant elle va haïr. Non, non à celui-là, elle ne pardonne pas. Comme une tigresse ivre de carnage, elle poursuivra sa victime toujours et partout. Vengeresse implacable, nul ne peut lui échapper où qu'il se cache. Oui, malheur à lui ! Elle lui enlève tout : joie, santé, bonheur. Elle tue ses enfants ou en fait des dégénérés ou des parias. Que dis-je, elle imprime à tous les descendants de ceux que sa vengeance poursuit les stigmates de la déchéance et de l'hébètement»<sup>300</sup>.

A la lumière de cette idée générale, le docteur Giroir a tôt fait d'interpréter la situation misérable dans laquelle lui et les siens se sont retrouvés : il acquiert ainsi la certitude que les déboires qui se sont abattus sur la famille Giroir sont le résultat de la «vengeance de la terre». Cette vengeance est en quelque sorte venue sanctionner l'«erreur» de Pierre Giroir, lequel, alors même qu'il était un cultivateur heureux et

---

<sup>299</sup> EPG, pp. 239-240

<sup>300</sup> EPG, p. 240

prospère, avait cédé aux instances de son épouse et accepté qu'on détourne leur fils du métier d'agriculteur. Cette erreur était absolument impardonnable du fait que ce fils, qui constituait le seul descendant mâle de la lignée, se trouvait être le seul héritier, le seul continuateur possible de l'œuvre des Giroir sur la terre ancestrale : en prenant cette décision, Pierre Giroir avait sacrifié la terre des ancêtres pour satisfaire au dessein de son épouse, ce qui constituait une déloyauté, une trahison dont on peut mesurer l'ampleur par la puissance du châtiment qui s'abattit sur la famille Giroir afin d'en précipiter la ruine. En fait, le docteur Giroir réalise à présent qu'un grand danger guette quiconque arrache à la terre «ses» fils. C'est pourquoi il juge nécessaire de prévenir son neveu Jacques B..., lui-même jeune séminariste, du péril qui le menace. Et c'est ainsi que pour le bénéfice de ce neveu venu le visiter à son chevet d'agonisant, le docteur Giroir trace, avec l'énergie du désespoir, le bilan des dures épreuves endurées par les siens par suite de la vengeance de la terre :

Tant que mon père lui [la terre] fut fidèle, il fut heureux et prospère. Le jour où il la sacrifia, ce fut le jour de la vengeance. Vengeance impitoyable, terrible et tenace, ne laissant ni trêve, ni répit, faisant succéder les malheurs aux malheurs, les deuils aux deuils, les tristesses aux tristesses. Oui, vengeance sur mon père et sur ma mère qu'elle forcera bientôt à aller manger le pain noir de l'exil. Funeste exil où mon père languira pendant dix ans pour revenir pauvre, ruiné et presque sans famille, expirer dans son pays et y voir la terre ancestrale foulée aux pieds des étrangers ; exil fatal où ma mère sera condamnée à mourir et où ses cendres reposent, loin de son clocher et de tous ceux qu'elle aimait. Vengeance sur mes sœurs, dont cinq paieront de leur santé et de leur vie l'abandon du sol natal. [...] Et moi-même, que suis-je donc, sinon la plus triste et la plus lamentable de ses victimes, moi, malheureux déclassé dont la vie s'éteint tristement, sans gloire et sans mérite, dans un hôpital où j'expirerai bientôt comme le dernier des loqueteux, immolé à sa vengeance inhumaine et jamais assouvie»<sup>301</sup>.

Parvenu à l'article de la mort, les dernières paroles prononcées par Alfred seront : «Non, non, n'allez pas lui enlever ses fils [à la terre], car alors, alors malheur... malheur...»<sup>302</sup>

Ces derniers mots de l'oncle Alfred ont pour effet d'épouvanter le pauvre Jacques, en fait à tel point que le jeune homme décide peu après d'abandonner les études classiques... A la place, il fait le vœu de prendre tous les moyens pour devenir «un cultivateur éclairé et pratique»<sup>303</sup> et de racheter la terre des Giroir aussitôt que l'occasion s'en présentera. En conséquence, Jacques B... prend le chemin du collège d'agriculture d'Oka, où il peut pendant deux années bénéficier «des leçons de ces maîtres incomparables que sont les bons Pères Trappistes»<sup>304</sup>. Et, comme de fait, une fois sa formation complétée, Jacques B... parvient à acheter à un prix avantageux «cette pauvre terre des Giroir, si délaissée»<sup>305</sup>.

Secondé par une épouse incomparable - laquelle devient rapidement la présidente du Cercle des fermières de la paroisse, en plus d'être «la meilleure jardinière des alentours, rapportant chaque année presque tous les premiers prix à l'exposition du comté»<sup>306</sup> - Jacques B..., «cet homme vraiment supérieur»<sup>307</sup>, réussit à transformer le domaine ancestral des Giroir en «une véritable ferme modèle»<sup>308</sup>, décrochant la

---

<sup>301</sup> EPG, p. 241

<sup>302</sup> EPG, p. 242

<sup>303</sup> EPG, p. 246

<sup>304</sup> EPG, p. 246

<sup>305</sup> EPG, p. 246

<sup>306</sup> EPG, p. 246

<sup>307</sup> EPG, p. 247

<sup>308</sup> EPG, p. 246

médaille d'argent du Mérite Agricole. La boucle est donc bouclée : «Enfin Jacques B... a réparé l'erreur de Pierre Giroir!»<sup>309</sup>

### 3.3 PAUL GARON (LA TERRE SE VENGE)

Paul est l'unique enfant d'Anna et Marcel Garon, cultivateurs prospères établis en la petite paroisse de Sainte-Anne-des-Monts, en Gaspésie. En fait, le couple Garon a dû patienter pendant une longue période de dix ans avant de voir naître le petit Paul. D'ailleurs, Anna et Marcel attribuent la venue au monde de l'enfant à l'intervention miraculeuse de «la glorieuse Aïeule de Jésus»<sup>310</sup>, sainte Anne. Et s'il faut en juger par le résultat obtenu, l'intercession de la sainte patronne de la province de Québec s'est avérée tout à fait heureuse, puisque Paul est un bel enfant, bien dégourdi et pétant de santé, qui fait la joie et la fierté de ses parents. Parvenu à l'âge adulte, Paul laisse une impression plus que favorable : on dit de lui qu'il est «un grand et beau jeune homme»<sup>311</sup>, «robuste et beau comme un jeune dieu»<sup>312</sup>. En plus de son physique athlétique, Paul est doué d'une vive intelligence. D'ailleurs, le jeune homme a complété le cours classique avec brio. Toutefois, comme il apprécie la vie au grand air et qu'il se passionne pour tout ce qui est relié au travail agricole, Paul a volontairement écarté la possibilité de faire carrière dans l'une ou l'autre des professions libérales. Le jeune homme a plutôt choisi d'œuvrer avec son père à la ferme familiale : Paul est donc devenu l'adjoint de Marcel, en prévision de lui succéder lorsque le moment sera venu...

---

<sup>309</sup> EPG, p. 248

<sup>310</sup> TV, p. 22

<sup>311</sup> TV, p. 45

Par ailleurs, le jeune Garon est déjà fiancé avec une jeune femme du coin, Louise Boudreau. En fait, les deux jeunes gens se côtoient depuis la tendre enfance et semblent parfaitement accordés l'un à l'autre. Louise est une femme rayonnante de beauté et de santé, modeste et travaillante. Nul doute que la belle petite paysanne constituera pour Paul l'épouse idéale... Le mariage est donc en vue.

Néanmoins, en dépit de toutes les belles qualités de Louise, la situation du tandem se complique avec l'apparition à Sainte-Anne-des-Monts d'une jeune élégante originaire de Toronto, Dorothy Lanting. Le narrateur la présente comme une demoiselle au caractère compliqué, affligée de surcroît par une santé fragile. C'est d'ailleurs ce dernier point qui explique sa présence dans le petit village gaspésien : «D'une constitution délicate, cette jeune fille était venue, sur le conseil du médecin, refaire à la campagne sa santé délabrée»<sup>313</sup>. En fait, le narrateur estime que Dorothy Lanting représente le type de femme situé aux antipodes de celui auquel appartient Louise Boudreau. Alors que cette dernière apparaît comme le parangon de la modestie et de la simplicité, Dorothy est au contraire une citadine «sophistiquée» qui sait séduire les hommes au moyen de ses charmes contrefaits. Voyons un extrait où il est question de la grâce plutôt artificielle de la jeune Torontoise :

On leur présenta la nièce [Dorothy], toute en beauté dans sa robe mérino rouge vin garnie de galon perlé d'une teinte plus pâle. Elle était jolie, mais ses yeux cernés annonçaient le séjour prolongé dans l'air vicié et malsain d'une manufacture. Cette jeune citadine connaissait les fards, car ses joues en supportaient une jolie couche et la boîte à poudre avait en elle une cliente assidue. Le secours de ces artifices lui était précieux.<sup>314</sup>

---

<sup>312</sup> TV, p. 39

Quoi qu'il en soit, Dorothy devient bien vite la rivale de Louise et parvient d'une façon étonnamment rapide à lui ravir le cœur de son fiancé. Après de brèves fréquentations, Paul et Dorothy s'unissent l'un à l'autre par les liens du mariage, au grand dam du père du nouvel époux, Marcel Garon, qui déteste la jeune femme. D'ailleurs, comme l'avait prévu ce dernier, la situation du jeune couple se détériore rapidement, apparemment à cause du caractère exécrationnel de Dorothy :

Il y avait huit mois que Dorothy Lanting était l'épouse de Paul Gagnon. Ce n'était plus la jeune femme douce et travailleuse des premiers jours. Sa volonté opiniâtre ayant vite repris le dessus, se manifesta d'une manière presque intolérable.<sup>315</sup>

Sans cesse acariâtre, la jeune femme harcèle constamment son époux «afin de quitter la campagne qu'elle n'aimait pas»<sup>316</sup>. Finalement, Paul accède au désir de Dorothy, et le couple part habiter à Toronto, au grand désespoir d'Anna et Marcel Garon :

Le père et la mère qui voyaient partir leur fils [Paul], l'unique espérance de leur vieillesse future, avaient le cœur brisé. Leurs larmes coulèrent, abondantes. La grande maison parut bien vide après le départ du fils bien-aimé. A partir de ce jour, le dos du père se voûta et les tempes de la mère se garnirent de fils de couleur de neige.<sup>317</sup>

Cependant, Paul ne parvient pas à trouver d'emploi stable à Toronto, de telle sorte que le jeune couple en est presque réduit à vivre dans l'indigence. C'est aussi à cette époque que survient la naissance de leur unique enfant, John, un garçon souffreteux : «le pauvre petit était d'une santé délicate et réclamait des soins

---

<sup>313</sup> TV, p. 78

<sup>314</sup> TV, p. 77

<sup>315</sup> TV, pp. 86-87

<sup>316</sup> TV, p. 87

<sup>317</sup> TV, p. 89

attentifs»<sup>318</sup>. Dans l'espoir d'améliorer leur situation, Dorothy et Paul quittent Toronto et vont s'établir dans la ville américaine de Manchester. Toutefois, le malheur persiste à s'acharner sur la petite famille, de graves problèmes de santé venant s'ajouter aux ennuis financiers : en effet, Dorothy contracte la tuberculose, qu'elle transmet de surcroît au petit John. La mère et l'enfant succombent bientôt tous les deux à la maladie : le pauvre Paul reste seul et brisé...

C'est à cette époque que le jeune homme se souvient des avertissements de son père, lequel lui avait fortement recommandé de se tenir loin de «c'te anglaise de malheur», comme il surnommait Dorothy. Paul réalise alors combien il eut été préférable pour lui de continuer à œuvrer comme agriculteur et d'épouser Louise Boudreau :

Ah ! comme il regrettait, le fier jeune homme, d'avoir quitté la terre paternelle. Comme il regrettait même sa folie d'avoir épousé une étrangère à sa race, cette femme [Dorothy] au caractère insupportable, l'unique cause à la vie d'enfer à laquelle il était assujetti [...] Alors, inconsciemment, il reportait sa pensée vers Louise [Boudreau] qui, il en était persuadé, l'aurait rendu heureux et lui aurait été d'un puissant secours dans l'épreuve...»<sup>319</sup>

En conséquence, Paul se résout à retourner chez ses parents à Sainte-Anne-des-Monts : tel le fils prodigue de l'Évangile, Paul vient se jeter aux genoux de son père, l'implorant de lui pardonner et de l'accueillir à nouveau sous son toit... Cependant, s'il parvient effectivement à obtenir le pardon de ses parents, Paul arrive trop tard pour recueillir celui de Louise, décédée quelques mois à peine avant le retour du jeune

---

<sup>318</sup> TV, p. 91

<sup>319</sup> TV, pp. 97-97

homme. D'ailleurs, Louise, qui était restée inconsolable à la suite de la défection de son fiancée - «car elle aimait Paul de cet amour qui ne meurt jamais»<sup>320</sup> - était décédée dans des circonstances mystérieuses laissant croire au suicide...

C'est ainsi que redevenu agriculteur, Paul n'eut jamais le courage ou l'audace de se remarier : il consacra le reste de son existence à ses parents et à l'agriculture. Lui-même mourût à soixante ans, laissant la terre paternelle - «la belle terre de Marcel Garon»<sup>321</sup> - en héritage à son filleul , un garçon de quine ans, le fils de l'un de ses voisins...

### 3.4 HUBERT RIOUX (LA TERRE ANCESTRALE)

Au moment où débute le récit, Hubert Rioux est un jeune homme dont l'âge se situe autour de la vingtaine. Considéré comme «un solide et actif gaillard», Hubert est en quelque sorte un athlète rustique qui impressionne tant par «sa solide carrure» que par «sa grande force musculaire»<sup>322</sup>. Hubert est le descendant d'une famille qui forme presque une dynastie à Trois-Pistoles, puisqu'elle est établie à cet endroit depuis l'époque de la Nouvelle-France. Les générations s'y sont succédées, chacune apportant sa contribution à l'amélioration, l'agrandissement et l'embellissement du patrimoine familial.

---

<sup>320</sup> TV, 109

<sup>321</sup> TV, p. 110

<sup>322</sup> Au sujet des qualités physiques d'Hubert Rioux, voir TA, pp. 9, 77 et 96

Le père d'Hubert et actuel «paterfamilias» du clan Rioux se nomme Jean. Ce dernier est un authentique paysan dans l'âme, passionné par tout ce qui touche à l'agriculture, et qui règne sur la terre ancestrale à la manière d'un seigneur au petit pied. Quoiqu'il soit encore un «solide vieillard», Jean se prépare doucement à la retraite, cédant peu à peu la place à Hubert, le fils sur qui il compte pour lui succéder. Certes, Marcel a bien un autre garçon, Louis, mais celui-ci est déjà bien établi sur sa propre terre. Quant aux filles, Elise et Adèle, la première est mariée à «un brave et riche cultivateur», tandis que la seconde s'apprête à faire de même sous peu<sup>323</sup>. De toute façon, il eut été pratiquement inconcevable pour Jean Rioux de placer une femme à la tête du domaine ancestral... Hubert reste donc le seul candidat possible à la succession !

Par ailleurs, Hubert est fiancé avec Jeanne Michaud, la fille du voisin. Du point de vue de Jean Rioux, Jeanne constituerait sûrement la bru idéale puisque, tout comme lui, elle voue une considération hyperbolique à l'agriculture sous tous ses aspects. C'est donc ainsi que le vieil homme se surprend à considérer déjà l'heureux sort que l'avenir lui réserve : «... il voyait déjà le jeune couple [Jeanne et Hubert] à la direction de la ferme. Lui, plus vieux, moins acharné au travail, n'aiderait guère plus alors que par ses conseils»<sup>324</sup>. En fait, on peut même affirmer que le bonheur de Jean aurait été complet, n'eut été du fait qu'il estimait que son fils n'aimait pas suffisamment la terre : «Hubert n'aimait pas assez la terre au goût du vieux. Ah, s'il avait possédé la trempe de sa fille [Adèle] ! Avec elle, rien à craindre»<sup>325</sup>.

---

<sup>323</sup> TA, p. 9

<sup>324</sup> TA, p. 10

<sup>325</sup> TA, p. 11

L'inquiétude de Jean Rioux va bientôt s'amplifier avec le retour au village d'un jeune homme nommé Delphis Morin. Ce dernier a abandonné à la fois l'agriculture et le sol natal pour aller s'établir à Québec, ce qui explique d'ailleurs la haine inextinguible qu'entretient Jean Rioux à l'endroit de ce «déserteur». Toutefois, Delphis revient de temps à autre visiter ses vieux parents, ce qui explique sa présence au village. Or, Jean Rioux craint plus que tout au monde l'influence que peut exercer le jeune Morin sur son propre fils. Et, de fait, Delphis profite de chacune de ses visites pour tenter de gagner Hubert à ses idées hédonistes : en effet, pour Morin, la recherche du plaisir passe avant le devoir, et surtout bien avant les principes rigides et périmés des «vieux» tels que Jean Rioux... Delphis utilise donc son influence «diabolique» pour convaincre Hubert de venir le rejoindre à Québec (en fait, Morin poursuit un objectif secret : il veut éloigner Hubert de Jeanne Michaud afin de lui ravir sa dulcinée). Delphis fait donc miroiter au jeune Rioux les nombreux avantages que procure la vie dans une grande ville : travail facile et bien rémunéré et, surtout, des spectacles, des divertissements, des loisirs à profusion, bref du plaisir «en masse»<sup>326</sup>. Ainsi aiguillonné, Hubert finit par se laisser convaincre de quitter à son tour Trois-Pistoles pour aller s'établir à Québec. Cependant, avant de partir pour la capitale provinciale, le jeune homme doit d'abord affronter un triple barrage constitué par son père, sa fiancée et le curé de la paroisse !

Ainsi, comme il était à prévoir, la prise de position d'Hubert suscite la confrontation de celui-ci avec son père. En effet, déjà rendu furieux par l'annonce du départ de son fils, Jean Rioux explose littéralement de colère lorsque celui-ci, considérant l'âge avancé du vieil homme, lui suggère de mettre la ferme en vente :

---

<sup>326</sup> A ce sujet, voir TA, pp. 13-16 et 48-49

Hein ! Quoi ! Comment ! Vendre la terre ! Aller vivre à la ville ! Mais perds-tu la tête ? Deviens-tu fou ? Voyons, mais tu veux plaisanter.

[...]

Comment, tonnerre et déshonneur ! C'est sérieux ; et c'est Hubert qui parle ainsi, un de mes fils, un garçon que j'ai élevé, le cadet des enfants de Jean Rioux, celui qui doit me succéder comme moi au vieux père ! Et j'ai vécu pour voir cela, moi ; pour voir le déshonneur attaché à mon nom. Va-t-il falloir que sur mes vieux jours, j'aie honte de passer sur le chemin ? [...] Et dire que j'ai amélioré la terre pour toi, pour la rendre plus attrayante, plus productive. Avais-je bien besoin de tant trimer ? [...] J'ai voulu te doter de la plus belle terre de la paroisse et j'y ai réussi. Regarde-le donc ton héritage, malheureux, avant de devenir ingrat ! [...] C'est partout un délice pour les yeux. Malgré tout cela, toi, tu n'aimes pas la terre, tu n'aimes pas le bien de ta famille. Eh bien, tu n'as pas de cœur !<sup>327</sup>

Quoi qu'il en soit, Hubert reste sourd aux objurgations de son père et refuse de modifier sa position. Jean Rioux prend alors les grands moyens : il ordonne à son fils de rester, menaçant de le renier et de l'abandonner à son sort en cas de désobéissance...

Par ailleurs, Hubert ne rencontre pas plus de succès auprès de sa fiancée, Jeanne Michaud. Totalement dominée par «ses entêtements pour la terre», la jeune femme refuse absolument de s'associer au projet caressé par son fiancé. En fait, Hubert se trouve rapidement placé devant l'ultimatum suivant : s'il donne suite à son projet de déménagement, Jeanne se considérera dégagée de tout engagement envers lui...

Enfin, le jeune Rioux n'est pas au bout de ses peines, puisqu'il lui reste encore à faire face au curé de la paroisse ! Alerté par le père du jeune homme, le curé livre une

---

<sup>327</sup> TA, pp. 34-36

charge à fond de train contre le projet d'Hubert... Tout d'abord, le prêtre reprend l'idée de Jean Rioux et explique au jeune homme que son départ à Québec constituerait une abominable trahison envers ses ancêtres, sa «race», puisqu'ainsi le patrimoine familial édifié avec tant de peine par les générations passées tomberait à plus ou moins brève échéance entre des mains «étrangères». Le curé explique encore à Hubert que son départ constituerait une marque de profonde ingratitude envers ses parents, lesquels pourraient très bien ne jamais se relever du choc causé par l'éloignement du fils en qui ils ont placé tant d'espoirs. Le curé tente également de démontrer que le départ du jeune homme constituerait une injustice envers les générations futures, qui alors ne pourraient pas bénéficier des avantages que procure le fait de grandir à la campagne. Le curé considère de plus qu'Hubert serait bien mal avisé de délaisser une exploitation agricole prospère ainsi que l'aisance qu'elle procure :

Comment ! Toi, Hubert, mon cher enfant ! Toi quitter la paroisse, toi, délaisser la terre avec le bel avenir qu'elle te promet ! Mais ta vie est toute tracée ici, mon garçon. Que veux-tu faire à la ville ? Travailler à te faire mourir ?<sup>328</sup>

Le curé explique enfin au jeune Rioux que la ville constitue un lieu de perdition, et qu'il pourrait bien y perdre son portefeuille aussi bien que son âme :

Si tu savais, mon cher enfant ! comme on est vite ennuyé de ces plaisirs de la ville, qui ne sont souvent que des occasions de pécher. Oui, et en plus, il faut de l'argent pour se les procurer : pas un geste sans être obligé de donner le sou. Qu'y a-t-il de si réjouissant dans la ville ? Les théâtres ? Des lieux où l'on risque de se fausser le jugement et de se troubler les sens, des endroits où l'on ne nous expose qu'une vie factice qui nous fait détester la nôtre.<sup>329</sup>

---

<sup>328</sup> TA, p. 42

<sup>329</sup> TA, p. 42

Néanmoins, l'attrait exercé par la grande ville résiste aux mises en garde vigoureuses ainsi qu'aux appels enflammés à faire son devoir lancés par le curé : Hubert déménage donc pour de bon à Québec. Cependant, parti tout fringuant de Trois-Pistoles, le jeune Rioux ne tardera pas longtemps avant de déchanter...

C'est ainsi que dès son arrivée dans la grande ville, Hubert se fait dérober une partie de son argent par un cocher peu scrupuleux. D'autres mauvaises surprises attendent encore le jeune homme lorsqu'il parvient à l'endroit où il devra habiter. Son nouveau logis est en effet une résidence où logent plusieurs hommes célibataires, empilés pour ainsi dire les uns sur les autres. Cet établissement est tenu par une certaine dame Rudineau, femme au physique imposant et à l'humeur difficile, véritable matrone qui dirige la maison avec une main de fer, tout en nourrissant ses pensionnaires avec parcimonie. La chambre où loge Hubert est un endroit délabré, surchauffé en été et congelé en hiver, infesté par les punaises et les rats. Il doit de surcroît la partager avec un buveur invétéré répondant au nom de Tapageau !

Par ailleurs, le jeune Rioux doit rapidement songer à se trouver du travail. Or, comme il n'a reçu aucune formation particulière, Hubert doit rapidement oublier le poste grassement payé promis par Delphis Morin. Au lieu de cela, il doit s'astreindre aux travaux de force, un exercice plutôt éreintant :

Ne sachant aucun métier, il [Hubert] lui fallait servir comme manœuvre. Il ne s'occupait qu'à de rudes travaux : terrassement, construction de béton, pavage de rues et bien d'autres. Il peinait dix heures par jour sous la conduite d'un contremaître. Ce n'était plus le travail libre des champs, dans l'air pur, sous le beau soleil, sans autre maître que l'entente mutuelle avec son père.<sup>330</sup>

---

<sup>330</sup> TA, p. 76

Ouvrier sans famille, Hubert adopte rapidement un style de vie dépravé : sitôt le travail terminé, il se rend à la taverne en joyeuse compagnie, passant ses soirées à boire et à se chamailler. En fait, grâce à son physique robuste, le jeune Rioux s'impose bientôt comme un rude bagarreur lors des rixes nocturnes, activité qui finit par le conduire dans un cachot de la prison municipale... Ainsi donc, il n'aura fallu que quelques mois de ce climat malsain pour transformer le sobre et honnête petit villageois en jeune voyou ! Le narrateur fustige longuement la déchéance d'Hubert. Voici quelques extraits à titre indicatif :

Presque tout son temps libre se passait avec des camarades de bas étage, à s'abrutir dans l'alcool. Lui jadis si sobre, si fier de sa belle conduite !<sup>331</sup>

Il vivait ainsi comme un être qui ne pense pas. A une rude journée de travail succédait une soirée de ripaille, puis un sommeil alourdi par les liqueurs. Petit à petit, il s'enfonçait sans le savoir ; les soubresauts de sa conscience se faisant de plus en plus rares, ce genre de vie nulle et stupide lui devenait familier. Bientôt il ne verrait plus rien en dehors de ce cercle : travailler uniquement pour manger et jouir de plaisirs malsains. La prédiction de son vieux curé ne se réalisait que trop vite.<sup>332</sup>

La fierté légitime, la ténacité, l'énergie qui avaient conduit son père dans le bien n'était plus chez lui que fol orgueil, opiniâtreté à suivre sa mauvaise voie. [...] De plus en plus égoïste, son plaisir seul comptait [...] Les saines joies d'antan, la vie libre sur la terre, le patrimoine des aïeux avec sa maison blanche, tout s'effaçait peu à peu dans l'oubli.<sup>333</sup>

---

<sup>331</sup> TA, p. 85

<sup>332</sup> TA, p. 86

<sup>333</sup> TA, p. 87

La situation du jeune homme à Québec semble donc peu reluisante, pour dire le moins... Elle ne l'est guère d'avantage chez les Rioux, à Trois-Pistoles, mais pour des raisons différentes.

En effet, suite au départ d'Hubert, Jean Rioux s'est retrouvé seul pour effectuer les travaux exigés par la ferme familiale. Or, le vieil homme se refuse par principe à engager un assistant alors que son propre fils, «l'espoir de la famille, le continuateur de la race, préférerait mener joyeuse vie, parce ce qu'il avait déserté son devoir pour ce qu'il croyait être le plaisir»<sup>334</sup>. En fait, c'est avec peine que Jean Rioux finit par se résoudre à accepter l'aide de sa fille Adèle. Finalement, afin de secourir son pauvre père, celle-ci se retrouve dans l'obligation de rompre ses engagements envers son fiancé... Mais même en dépit des sacrifices consentis par sa fille, Jean Rioux continue de se morfondre à l'ouvrage, au point de ruiner sa santé définitivement : terrassé par la pleurésie, il meurt après une brève agonie...

Le décès de son père ramène Hubert à Trois-Pistoles. Le jeune homme est en fait bien résolu à vendre la ferme ancestrale, puis à retourner vivre à Québec en amenant avec lui sa mère et sa sœur. Ce projet suscite une violente dispute familiale... Adèle avait d'ailleurs peu de temps auparavant exprimé son opinion à ce sujet, écrivant à son frère : «J'aimerais autant mourir que de voir des étrangers maîtres chez nous»<sup>335</sup>. Le jeune homme semble d'abord indifférent aux arguments de sa sœur. Toutefois, un événement inattendu vient bientôt retourner la situation. Hubert est témoin d'un

---

<sup>334</sup> TA, p. 130

<sup>335</sup> TA, p. 79

phénomène surnaturel extraordinaire : une «vision»<sup>336</sup> le saisit, au cours de laquelle lui apparaissent les fantômes de ses ancêtres Rioux, notamment celui de son défunt père ! Ce spectacle prodigieux de «la glorieuse phalange des ancêtres», l'allure héroïque de ces personnages et le regard désapprobateur qu'ils posent sur lui ont tôt fait de bouleverser le pauvre Hubert... Ce dernier, qui au fond n'est pas un mauvais garçon, réalise rapidement qu'il se trouve sur la mauvaise voie et que sa véritable «mission» est de poursuivre l'œuvre entreprise par ses aïeux sur la terre ancestrale :

Devant cette vision du fleuve, cette apparition de ses héroïques ascendants, Hubert découvrit un aspect de l'existence qu'il ne connaissait pas, une parcelle de son âme qu'il n'avait pas explorée : il comprit qu'il était rivé à ce sol par la puissance de son lignage. A ce nouveau contact avec la terre natale, avec l'horizon qu'il embrasse, il sentit, vers son cœur, monter une sève nouvelle qui lui fouetta le sang, l'obligea à rentrer dans la vaillante cohorte.<sup>337</sup>

Le jeune Rioux se hâte donc de revenir habiter à la ferme familiale pour prendre le relais de son défunt père. Il renoue également contact avec celle qui avait été sa fiancée, Jeanne Michaud. Favorablement impressionnée par l'ardeur agriculturiste d'Hubert, Jeanne accepte d'épouser le jeune homme. Ce retour en grâce marque le rétablissement définitif de l'ordre traditionnel. Hubert peut donc se tourner vers le ciel et s'exclamer fièrement :

Père ! Vous pouvez relever la tête : la terre ancestrale a toujours le même maître !<sup>338</sup>

---

<sup>336</sup> Remarquons le parallèle entre cette «vision» et les «voix» entendues par l'héroïne de Louis Hémon dans Maria Chapdeleine

<sup>337</sup> TA, p. 170

### 3.5 OSCAR GAGNON (SUR LA ROUTE D'OKA)

Au moment où commence le récit, Oscar Gagnon est un jeune homme d'une vingtaine d'années, «bien bâti» et «robuste». Oscar habite à la ferme familiale des Gagnon en compagnie de son père, de son frère cadet, Robert, et de sa sœur Marcelle. La ferme familiale des Gagnon est «la plus importante du village»<sup>339</sup> : il y a donc beaucoup de travail à effectuer et les trois hommes ne chôment pas. Quant à Marcelle, elle s'occupe des travaux ménagers et de l'entretien domestique depuis le décès de sa mère, survenu quelques années plus tôt.

Jusqu'à tout récemment, Oscar avait mené une existence sereine : formé aux travaux agricoles depuis sa tendre enfance, il donnait l'impression d'être satisfait de l'existence simple et besogneuse du paysan. Pourtant, ce bel équilibre a bien été rompu, au départ de façon imperceptible pour l'entourage du jeune homme. En effet, lors d'un séjour à Montréal, Oscar a pu apprécier les avantages propres aux grandes villes : une multitude de cinémas, restaurants, spectacles, grands magasins, etc. Après avoir connu cette abondance de divertissements, le jeune homme trouve difficile de retourner au village : en fait, la vie dans son patelin lui semble désormais mortellement monotone et ennuyeuse. C'est ainsi que l'idée de tout quitter pour aller vivre en ville lui revient sans cesse à l'esprit :

Il en souffrait, bien sûr, et doublement, parce qu'il continuait à vivre dans la ferme paternelle, au milieu des siens, et parce qu'un même temps, il lui tardait de s'en évader. Cette mentalité, dont il sentait le caractère anormal et quasi sacrilège au sein

---

<sup>338</sup> TA, p. 171

<sup>339</sup> SRO, p. 18

d'une famille toute dévouée aux choses de la campagne, prolongeait en lui une dualité dont il ne pouvait plus supporter l'évidence et le tourment ; le paysan de jadis s'insurgeait contre le nouvel individu qui cherchait à l'évincer, et celui-ci s'irritait de la solidité des attaches qui enchaînaient encore le paysan récalcitrant.<sup>340</sup>

Lors de son séjour à Montréal, Oscar a également fait la connaissance d'une jeune femme dont il est devenu amoureux, Lucile. Ayant été élevée à Montréal où elle exerce le métier de dactylo, Lucile adore la vie en ville et pour rien au monde ne voudrait «aller s'enterrer à la campagne»<sup>341</sup>. C'est d'ailleurs cette répulsion de Lucile pour le style de vie paysan qui poussera Oscar à faire le pas décisif : dans le but de conquérir définitivement le cœur de sa dulcinée, le jeune homme se résout à quitter la ferme paternelle et les siens. Très vite, Lucile et Oscar conviennent de se marier «secrètement» pour ensuite émigrer aux Etats-Unis. Ce plan sera relativement facile à mettre à exécution, puisqu'un lointain cousin franco-américain d'Oscar a d'avance promis un emploi à celui-ci, emploi dont les conditions semblent fort avantageuses... Toutefois, le curé de la paroisse, l'abbé Cottard, est bientôt mis au courant des intentions des deux tourtereaux et, conséquemment, intervient promptement pour tenter de faire avorter leur projet.

Le prêtre estime en effet de son devoir d'intervenir énergiquement car, «ému par des exemples navrants»<sup>342</sup>, il est depuis longtemps devenu un opposant farouche à toute émigration en dehors du cadre traditionnel que constitue la paroisse canadienne-française. L'abbé Cottard entreprend donc de sermonner Oscar. Soupçonnant Lucile

---

<sup>340</sup> SRO, p. 15

<sup>341</sup> SRO, p.42

<sup>342</sup> SRO, p. 33

d'être à l'origine de la transformation de la mentalité d'Oscar, le prêtre commence donc par mettre le jeune homme en garde contre l'influence de celle-ci. Pour le curé, il semble évident que Lucile est une jeune citadine étourdie et frivole, remplie de préjugés à l'encontre de la campagne et de ses habitants. L'abbé Cottard croit également que la prédilection de Lucile pour la ville repose sur des motifs superficiels :

Mon pauvre Oscar, je [c'est l'abbé Cottard qui parle] comprend que ta demoiselle [Lucile] n'aime pas la campagne, ni les paysans, ni les fermes, ni les bêtes, ni, sans doute, les oiseaux. Que lui reste-t-il donc à aimer ? Ta demoiselle n'aime que la ville parce qu'à la ville, on peut s'amuser, on y trouve de nombreuses distractions que nous n'avons pas dans nos campagnes, heureusement. Alors [...] elle t'a dégoûté toi aussi de la campagne, elle t'a appris à aimer la ville et ses plaisirs.<sup>343</sup>

Du point de vue de l'abbé Cottard, il est clair qu'Oscar s'apprête à commettre une bêtise impardonnable : en effet, quitter la terre natale constitue un «crime», surtout lorsque l'on n'y est point contraint par une impérieuse nécessité. En fait, on ne «quitte» pas la paroisse ou le village, on «trahit», on «renie», on «déserte» la terre des ancêtres. En développant cette idée, le prêtre peut facilement opposer la conduite «noble» et «généreuse» des aïeux à celle, «égoïste» et «désinvolte» du déserteur en puissance. Pour l'abbé Cottard, il est évident que Lucile et Oscar ne mesurent pas toute l'ampleur du désastre causé par l'émigration des Canadiens-Français. Car, soutient-il, décamper aux Etats-Unis signifie au bout du compte trahir son peuple, sa patrie, son pays. L'émigration est en effet le fléau qui prive la nation d'une partie de son élément le plus dynamique : la jeunesse. Non seulement affaiblit-elle le peuple canadien français, mais elle renforce en outre l'«ennemi» et prépare la voie à un éventuel envahissement du sol natal par les «étrangers», ainsi que l'expose l'abbé Cottard :

Alors ? s'exclama le curé, vous êtes tous les deux d'accord [il s'agit de Lucile et Oscar] pour quitter votre pays ? pour abandonner votre Canada ?... C'est incroyable. Les Etats ? les Etats ? Mais qu'ont-ils de si merveilleux aux Etats ? Crois-tu que c'est le paradis terrestre ? C'est bien joli de dire «je pars aux Etats» mais rester ici, sur la terre canadienne, auprès de ta famille, ne trouves-tu pas que c'est encore plus joli ? Et si tous les garçons du village faisaient comme toi ? et s'en allaient aux Etats ? qui cultiverait nos terres ? qui ferait les moissons ? [...] Et nos fermes abandonnées, qui les rachèterait ? qui viendrait prendre notre place ? des étrangers, tu le sais bien, des étrangers.<sup>344</sup>

Le curé Cottard en vient donc à la conclusion que son jeune paroissien a perdu la tête et qu'il est en fait manipulé par Lucile. Il signifie ainsi son opinion à Oscar : «Tu ne t'appartiens plus, tu n'es plus libre, tu es le jouet d'une poupée»<sup>345</sup>. En conséquence, le prêtre menace de dévoiler le pot aux roses au père d'Oscar. Pour éviter cette éventualité, Oscar se voit dans l'obligation de renoncer à son projet ou bien de tout révéler à son père. Il choisit cette seconde possibilité. Une fois mis au courant de l'affaire donc, le père Gagnon pique une colère épouvantable... Tout comme le curé de la paroisse, le vieil homme estime aussitôt que Lucile est à l'origine de toute cette histoire :

Le fermier comprenait [...] qu'une étrangère à la famille et au village voulait lui enlever son fils aîné et l'emmener dans le pays des gratte-ciels et des fumées.<sup>346</sup>

Le père Gagnon considère que Lucile, «cette poupée d'la ville», manœuvre afin de «dérober» Oscar à sa famille. A propos du jeune homme, il confie à sa fille Marcelle : «Tu voès donc pas qu'il est possédé, tu comprends pas qu'a [que Lucile] lui a jeté un

---

<sup>343</sup> SRO, p. 31

<sup>344</sup> SRO, pp. 33-34

<sup>345</sup> SRO, p. 37

<sup>346</sup> SRO, p. 53

sort ?»<sup>347</sup> De plus, le père Gagnon critique sévèrement la conduite de son fils. Pour lui, Oscar ne saurait être un «véritable» Gagnon, puisqu'il a «perdu tout bon sens au contact d'un jupon»<sup>348</sup>. Une telle attitude contrevient en effet au patriarcat en vigueur chez les Gagnon :

Chez nous [...] c'est pas les Jupons qui commandent, pas en toutt. Faut c'qui faut... chacun à sa place.<sup>349</sup>

Finalement, le père et le fils se cramponnent résolument sur leurs positions antagonistes, de telle sorte que l'affaire aboutit chez le notaire : en effet, celui-ci remet au nom du père Gagnon un certain montant d'argent à Oscar, en retour duquel le jeune homme renonce à tous ses droits à titre d'héritier... Lucile et Oscar se retrouvent alors libres d'agir à leur guise : une fois mariés, ils prennent la route des Etats-Unis afin de s'y installer définitivement, du moins le croient-ils<sup>350</sup>...

C'est ainsi qu'en dépit de la rupture presque complète avec la famille d'Oscar, le jeune couple profite d'une existence heureuse. Toutefois, au bout d'une année et demie, des nuages se profilent à l'horizon : en effet, Lucile est terrassée par une maladie étrange, occasionnée selon les médecins par «l'air confiné et vicié des rues»<sup>351</sup>, «les bruits assourdissants»<sup>352</sup> et autres facteurs reliés à la vie dans une grande ville. En fait, les médecins ne voient apparemment qu'un seul remède pour guérir la pauvre Lucile : un séjour prolongé au grand air, à la campagne. Oscar s'empresse alors d'écrire à son père pour lui expliquer la situation et le supplier de prendre Lucile chez lui, à la ferme,

---

<sup>347</sup> SRO, p. 53

<sup>348</sup> SRO, p. 53

<sup>349</sup> SRO, p. 56

<sup>350</sup> L'endroit exact n'est pas mentionné. On sait seulement qu'il s'agit d'une ville importante.

<sup>351</sup> SRO, p. 148

pour quelque temps. Cependant, la venue de Lucile chez le père Gagnon ne représente pas une mince affaire, étant donné les circonstances ayant entouré le départ d'Oscar...

En effet, toute l'«affaire» avait causé grand bruit au village : à la suite du curé, tout le monde tenait en effet Lucile responsable de la «désertion» d'Oscar<sup>353</sup>. De plus, chez les Gagnon, on était encore porté à croire que «Lucile leur avait ravi Oscar et s'était conduite comme une jeune citadine sans jugeote»<sup>354</sup> et «qu'elle le tenait en tutelle et qu'il faisait ses quatre volontés»<sup>355</sup>. Conséquemment, on en voulait encore à la jeune femme. En fait, le père Gagnon allait même jusqu'à interpréter la maladie de Lucile comme un châtiment bien mérité<sup>356</sup>... Enfin, suite au départ d'Oscar, Marcelle s'était empressée d'épouser un jeune homme originaire du village, René Laframboise, et ce nouveau gendre avait en quelque sorte remplacé le fils «déserteur» en ce qui a trait aux travaux agricoles. Le père Gagnon semblait avoir chassé jusqu'au souvenir d'Oscar, puis la vie avait repris son cours normal, un peu comme si le jeune homme n'avait jamais existé. Pourtant, sur le conseil du curé, le père Gagnon accepte finalement la venue de Lucile, «par charité». Or, ce séjour, ce «pèlerinage» à la terre ancestrale des Gagnon constituera pour Lucile un véritable «chemin de Damas»...

---

<sup>352</sup> SRO, p. 149

<sup>353</sup> SRO, pp. 130-131

<sup>354</sup> SRO, pp. 105-106

<sup>355</sup> SRO, p. 24

<sup>356</sup> SRO, p. 109

En effet, «ici dans la ferme, au contact de ces gens simples, de ces paysans ennemis du compliqué et de l'artificiel»<sup>357</sup>, Lucile renie bientôt son passé et le style de vie qui y est associé :

Lucile [...] comprit le côté factice de la vie dans les villes, l'inutilité lamentable des artifices chimiques, le défi à la nature, l'outrage à la jeunesse, la réclame tapageuse de la mode...<sup>358</sup>

C'est ainsi que quelques semaines à la campagne sont apparemment suffisantes pour métamorphoser complètement la personnalité de Lucile ! On va même jusqu'à parler de «miracle»... Grâce à la magie du grand air et au bon exemple des Gagnon, Lucile se retrouve «plus belle, plus saine»<sup>359</sup>, régénérée à la fois au point de vue physique, mais aussi au point de vue moral : «Son séjour de deux mois à la campagne lui avait appris plus de choses que tous les livres, que tous les discours»<sup>360</sup>. Elle va même jusqu'à intérioriser le sentiment d'hostilité des villageois à son endroit... Oui, c'est bien elle qui est à blâmer entièrement pour le fait qu'Oscar ait abandonné sa famille et son village natal :

En un éclair, elle eut la conviction profonde qu'elle était la seule coupable, la seule responsable. Elle le comprenait lumineusement à présent, après les explications du curé.<sup>361</sup>

Remplie de contrition et animée désormais par le puissant désir de racheter la peine qu'elle a occasionnée au père Gagnon en lui «volant» son fils aîné, Lucile se persuade qu'elle a le devoir d'amener Oscar à abandonner son emploi à la ville pour revenir vivre et travailler à la ferme. Par ailleurs, elle réalise également qu'il est grand

---

<sup>357</sup> SRO, pp. 196-197

<sup>358</sup> SRO, pp. 196

<sup>359</sup> SRO, p. 197

<sup>360</sup> SRO, p. 139

<sup>361</sup> SRO, p. 139

temps de songer sérieusement à donner un héritier à son époux et d'exaucer ainsi le plus cher désir de son beau-père :

Elle jura de faire violence à son égoïsme de citadine pour qui l'enfant est une gêne, un être encombrant dans une vie de plaisirs et d'amusements. Elle aurait un enfant, un garçon, un «petit-fils». Dans le silence de la campagne, loin des griseries de la ville, elle comprenait mieux, après deux mois passés auprès de ces braves gens [les Gagnon], ce qu'étaient la famille, le couple, la progéniture. Elle sentait sur elle l'implacable nécessité de participer au grand œuvre et de donner des enfants au Canada<sup>362</sup>.

La «conversion» aussi inattendue que sincère de Lucile aux valeurs ainsi qu'aux modèles traditionnels permet à l'auteur de Sur la route d'Oka de conclure le récit en une véritable apothéose...

C'est ainsi que Lucile se démène tant et si bien qu'elle parvient à persuader son époux de répondre favorablement à l'appel des évêques de la province de Québec, qui cherchent à cette époque à relancer le mouvement de colonisation. Lucile et Oscar quittent donc à nouveau le bercail, mais cette fois avec la bénédiction du curé Cottard ! Le père Gagnon les accompagne dans cette croisade, alors que Robert, Marcelle et René continueront de prendre soin du domaine ancestral.

Les trois compères s'embarquent bientôt pour l'Abitibi, où ils comptent repartir à zéro et défricher une terre demeurée vierge jusque-là... Au bout du compte, c'est dans un petit hameau perdu au beau milieu de la forêt abitibienne que Lucile réalise l'œuvre de sa vie, en donnant un descendant à son mari et à son beau-père. La naissance de cet enfant constitue l'épilogue glorieux de l'aventure de Lucile et Oscar : l'épisode «états-

unien» est oublié, le destin reprend son cours normal tandis que l'ordre traditionnel est définitivement restauré. Le roman s'achève sur ce passage, qui signale à la fois la fois la venue au monde du nouveau-né et l'intronisation irrémédiable de Lucile dans le clan Gagnon :

L'enfant, démailloté, fut enfin rendu à sa mère [Lucile]. Maternelle, lui tendant le sein, elle le pressa contre elle, avec tout son amour, remerciant la Providence de lui avoir donné un fils, un paysan, fils de paysan : un garçon<sup>363</sup>.

Cet exposé concernant Oscar Gagnon clôt la première partie de ce chapitre, au cours de laquelle nous avons passé en revue divers aspects ou éléments composant la biographie de cinq personnages romanesques incarnant le rôle du jeune paysan. Pour la seconde partie, qui servira également de conclusion à ce chapitre, nous considérerons ces éléments biographiques comme autant de «données» susceptibles de nourrir et d'enrichir notre réflexion. En fait, nous chercherons à partir de ces multiples données à dégager quelques constantes ou, plus précisément, quelques convergences. A partir d'expériences de vie diversifiées, nous espérons esquisser les contours de ce qui pourrait constituer une expérience commune, nous permettant de cerner d'avantage l'essence du personnage du jeune paysan et, du même coup, de mieux comprendre le fonctionnement interne du roman agriculturiste.

---

<sup>362</sup> SRO, pp. 135-136

<sup>363</sup> SRO, p. 221

### 3.6 LES POINTS DE CONVERGENCE DES DESTINÉES

Pour commencer, voici une première observation : le fils du paysan constitue une «espèce» plutôt rare dans l'univers du roman agriculturiste. En effet, les familles nombreuses, ou du moins celles comprenant de nombreux garçons, n'y trouvent pas leur place. D'ailleurs, tous les romans retenus aux fins de cette étude concordent sur ce point. Rappelons que Paul Pelletier (Restons chez nous !), Alfred Giroir (L'erreur de Pierre Giroir) et Paul Garon (La terre se venge) représentent chacun l'unique descendant mâle de leur lignée respective. Chez les Rioux (La Terre Ancestrale), on ne compte que deux garçons, Louis et Hubert. Même chose chez les Gagnon (Sur la route d'Oka), avec Oscar et Robert. Nous observons donc une rareté relative de la progéniture masculine. Qui plus est, cet élément est constant, puisque nous le rencontrons en chacun des ouvrages étudiés.

Ajoutons encore que cet aspect du roman agriculturiste semble plutôt singulier, voire même déconcertant, surtout si nous considérons le fait que la famille canadienne-française, qui est censée servir d'inspiration au roman agriculturiste, est presque par principe une famille nombreuse. Entre 1850 et 1950, les francophones du Canada ont sans cesse conservé un taux de natalité très élevé, en fait l'un des plus élevés du monde. D'ailleurs, la famille nombreuse ne constitue-t-elle pas un élément caractéristique étroitement associé à la représentation usuelle du Canada français ? D'après le roman agriculturiste, le problème n'est donc pas d'établir de nombreux garçons sur un espace trop restreint (comme c'est le cas pour les sociétés qui reposent sur l'agriculture paysanne traditionnelle, donc sur une économie de subsistance liée à une très faible

productivité, et par conséquent constamment menacées par la disette), mais de retenir le fils «prodigue» sur la terre paternelle...

Quoi qu'il en soit, cette rareté de la progéniture masculine semble pour ainsi dire compensée par les attributs physiques du jeune paysan : ici, la quantité cède le pas à la qualité ! Voici donc notre seconde observation : de manière générale, le roman agriculturiste met en scène de jeunes paysans beaux, forts et robustes, de véritables «athlètes rustiques» possédant muscles d'acier et santé de fer ! Ainsi, Paul Pelletier, Paul Garon, Hubert Rioux et Oscar Gagnon correspondent tous de manière parfaite à cette description. En fait, seul Alfred Giroir semble s'écarter quelque peu de cette règle.

Voici maintenant une troisième observation : à la campagne, le jeune paysan bénéficie d'un environnement extrêmement avantageux. D'une part, d'abord, l'environnement «matériel»... C'est ainsi que la ferme familiale est invariablement présentée comme «la plus belle de la paroisse» ou encore comme «la plus importante du village». Prospérité oblige, le jeune paysan est assuré de n'y jamais manquer d'ouvrage ! En fait, la présence du jeune homme apparaît sans cesse comme un élément essentiel à la bonne marche de l'établissement. D'ailleurs, le propriétaire de la ferme, c'est-à-dire le père du jeune homme, se fait vieux et prépare activement le jour où son fils lui succédera à la tête du domaine ancestral. Remarquons enfin que le travail agricole est toujours représenté comme se déroulant dans une ambiance agréable et au beau milieu d'une végétation luxuriante. D'autre part, l'environnement social du jeune paysan est tout aussi favorable. En effet, la ferme familiale et le village constituent un microcosme «chaleureux». Aussi le jeune paysan y est-il entouré de personnages

animés des meilleures intentions à son égard : un «père protecteur» juste et bienveillant, une mère et des grandes sœurs douces et attentives, une fiancée ou une petite amie délicieuse. Le curé de la paroisse est un saint homme, vigilant mais toujours affable. Les gens du village sont on ne peut plus sympathiques... En fait, l'environnement du jeune paysan est tellement attrayant que l'aspiration de ce dernier à s'y soustraire semble déraisonnable, ou à tout le moins irréflective...

Cette remarque nous conduit à une quatrième observation : l'entourage du jeune paysan manifeste sans cesse et de façon unanime son désaccord à l'endroit du désir exprimé par celui-ci de se séparer de la communauté qui l'a vu naître et grandir. En fait, chacun joue sa partie dans le concert patriotard et sentimental destiné à retenir au bercail le «fils prodigue». A cet égard, le rôle prépondérant assuré par cet agent d'influence important qu'est le curé est révélateur de l'intrication des sentiments religieux et nationalistes qui prévalait alors dans le Canada français. Révélateur aussi du caractère quasi sacré de l'interdit pesant à l'encontre de cette ultime «trahison» envers la race et la patrie : l'émigration à l'extérieur de la communauté, la «désertion». Révélateur enfin en ce qui a trait au caractère implacable et impitoyable du châtimeur qui s'abattra tôt ou tard sur le déserteur et, par extension, sur sa famille, sur son «clan». A ce sujet, n'est-il pas significatif que le seul support dont puisse bénéficier le jeune paysan dans le but de favoriser son départ provienne de citadines ou de citadins ? A ce sujet, pensons par exemple à Delphis Morin, cet individu peu scrupuleux qui figure lui-même le rôle du «déserteur» impénitent. Pensons encore à Dorothy Lanting ou à Lucile, ces deux jeunes citadines écervelées qui chérissent un style de vie urbain centré autour de plaisirs coûteux et artificiels.

En somme, le roman agriculturiste réserve un rôle manifestement ambigu au personnage du jeune paysan. D'une part, celui-ci apparaît en effet comme un individu à l'allure sympathique et un être choyé par l'existence. C'est ainsi qu'en bon fils de la terre, le jeune paysan est doté d'une excellente santé et d'un physique avantageux. En plus, il a eu la bonne fortune de grandir au sein d'un foyer uni et prospère. Enfin, la communauté villageoise à laquelle il appartient n'est en fait elle-même qu'une famille «élargie» où règne une ambiance chaleureuse propice aux échanges fraternels. En un sens, le jeune paysan apparaît comme un «aristocrate», puisqu'il appartient à une longue et solide lignée de «maîtres du sol». Le jeune paysan est à la fois le produit et l'héritier d'une riche tradition : il semble qu'il n'en tient qu'à lui de marcher sur les traces de son père et de ses ancêtres pour perpétuer cette tradition et connaître ainsi une existence paisible et fructueuse... dans ce contexte, suivre et poursuivre la tradition représente assurément la meilleure recette du bonheur !

Pourtant, en dépit de sa richesse - ou peut-être justement à cause d'elle - un héritage peut sembler lourd à porter. C'est manifestement le cas pour le jeune paysan qui regimbe sous le poids de la tradition et cherche à y échapper. Mais n'est-il pas dangereux de rompre avec la tradition ? Dans la société décrite par le roman agriculturiste, société qui s'agrippe de manière rigide aux modèles et valeurs séculaires, cela l'est sans doute extrêmement. En effet, bien plus qu'un simple appui, la tradition y apparaît comme l'élément central qui soude la communauté. Plus encore, la tradition forme un cadre de référence qui procure des points de repère et confère un sens à l'existence individuelle et collective. La rupture avec la tradition signifie donc

l'exclusion hors de la famille, de la communauté villageoise et même de la collectivité canadienne-française. C'est une faute qui entraîne la désolation, la maladie et, éventuellement, la mort. Même encore vivant, le fautif est déjà considéré comme mort (par exemple, Paul Pelletier) ou comme n'ayant jamais existé (par exemple, Oscar Gagnon).

Remarquons par ailleurs que le roman agriculturiste n'offre même pas au jeune paysan l'excuse de la nécessité pour justifier son départ de la campagne vers la ville. Bien au contraire, la terre ancestrale est représentée comme une inépuisable «alma mater» qui assure à ses fils une existence paisible et florissante. La causalité du départ ne relève donc pas de l'ordre de la contrainte ou du besoin impérieux. En fait, cette causalité est à chercher dans la personne même du jeune paysan. En effet, en dépit de sa robustesse physique, ce dernier est un être «vulnérable», presque «fragile» serions-nous tenté d'ajouter. L'ingénuité du jeune paysan, sa candeur, sa jeunesse même en font un être facilement influençable, facilement manipulable. Dans cette perspective, le jeune paysan apparaît comme l'élément le plus «mou» de la société paysanne, du moins telle que celle-ci est décrite par le roman agriculturiste. En effet, le jeune paysan n'a pas complètement assimilé les valeurs et les modèles traditionnels : chez lui, le modèle «convenable» n'est pas solidement intériorisé. Il représente par conséquent une proie facile, susceptible de se laisser aisément fasciner et absorber par les artifices de la ville et le clinquant de la vie moderne.

Certes, s'il est un «déserteur», le jeune paysan n'apparaît pas complètement comme un «traître» : il est plutôt un maillon faible, «le» maillon faible de la famille et

de la société paysannes. Paradoxalement, cet homme déraciné introduit l'«histoire» dans ce qui semble n'avoir été jusque là qu'une succession tranquille des générations.

## **CONCLUSION**

## CONCLUSION

La décennie 1840 semble marquer l'entrée du Québec dans un processus historique qui va s'étirer jusqu'à la Révolution tranquille. Pendant cette période, le Québec s'engage progressivement dans l'ère industrielle avec, notamment, le développement des voies de communication, l'essor de nombreuses cités industrielles et l'urbanisation de sa population. Néanmoins, cette évolution aux points de vue économique et démographique ne semble pas avoir été de pair avec une transformation des idées et des mentalités. Au contraire, l'échec des Patriotes a entraîné la mise en veilleuse des idées progressistes et, parallèlement, la montée des élites cléricalo-nationalistes, lesquelles en profitent pour imposer la domination de leurs propres conceptions, fortement teintées d'ultramontanisme. En fait, l'on exagère à peine en mentionnant que, pendant un siècle, la seule forme de libéralisme officiellement *tolérée* au Québec sera le libéralisme économique. Pendant toute cette période, on assiste donc à la cohabitation plus ou moins précaire entre, d'une part, les forces capitalistes, totalement dominées par les intérêts anglo-saxons ou américains, qui imposent pour leur propre compte la modernisation de l'économie du Québec et, d'autre part, les tenants de la réaction, c'est-à-dire, dans ce cas, le clergé et la petite bourgeoisie des professions dites «libérales», lesquels étaient désemparés (non sans raison) devant les innombrables horreurs associées aux premiers stades du développement de toute économie industrielle (travail des enfants, bidonvilles, prolétariat en guenilles réduit à une condition rappelant

celle de l'esclavage, etc.), et recherchaient alors réconfort et sécurité dans un passé «mythifié». Ce dernier apparaissait sans doute aux cléricaux comme l'antidote efficace pour échapper au vertige suscité par ce «saut vers l'inconnu» que constitue une forte déviation hors de cette «trajectoire connue» que constitue, en fait, la tradition.

Il est par ailleurs sans doute impossible d'appréhender de juste manière le roman du terroir canadien français sans faire référence aux préoccupations, au «climat» et à la conjoncture de cette époque, du moins tels qu'ils pouvaient apparaître aux élites clériconationalistes. Certes, de par sa nature même, le roman du terroir ne se prêtait que trop bien à l'illustration des principaux thèmes de l'idéologie de conservation, notamment la soumission aux autorités religieuses et aux traditions, ainsi que l'exaltation d'un mode de vie étroitement relié à l'agriculture de subsistance, et centré autour de la famille et de la communauté villageoise. Le roman du terroir semble avoir représenté pour ses partisans un instrument efficace pour tenter de modifier la réalité. Cependant, avec le recul, il apparaît plutôt qu'il représentait en fait une sorte d'exutoire commode pour échapper à la réalité, en la niant. Il est en tout cas intéressant de constater qu'au fur et mesure que le Québec s'industrialisait, le roman de la terre canadien français s'enfonçait pour sa part toujours d'avantage dans la voie de l'agriculturisme, pour aboutir enfin, de façon logique, à un messianisme colonisateur, lequel peut en quelque sorte être perçu comme représentant le «stade suprême» de l'agriculturisme.

Le roman du terroir autorisait la réalisation d'un subterfuge opportun pour les tenants de l'idéologie de conservation, en attribuant l'exode rural qui vidait les campagnes canadiennes françaises à diverses «défaillances» individuelles, plutôt qu'aux

difficultés «systémiques» découlant presque inévitablement de l'agriculture traditionnelle de subsistance. Occultation des racines économiques donc, au moyen de l'inversion des données du problème : le roman du terroir attribue en effet les maux qui frappent l'agriculture à la difficulté de retenir à la campagne des jeunes gens trop peu nombreux, plutôt que de situer le drame dans le contexte historique (et bien réel) du surpeuplement des campagnes, lequel engendrait alors le morcellement des propriétés et la nécessité d'ouvrir sans cesse de nouvelles terres à l'agriculture puis, lorsque cela n'était plus possible, plongeait des contrées entières dans la famine (remarquons que ces phénomènes affectent encore les économies qui relèvent de l'agriculture traditionnelle de subsistance, une agriculture «pré-scientifique» associée à une faible productivité).

Parallèlement à cette opération de masquage des racines réelles de l'exode des Canadiens français, le roman agriculturiste cherche à montrer que les causes du problème sont en fait reliées à la faiblesse ou à la mauvaise volonté des jeunes émigrants campagnards - ces «déserteurs» - ce qui permet de faire dévier la question sur un terrain très familier au clergé, celui de la morale. Cette manière de poser le problème permettait sans doute aux cléricaux de le définir en termes choisis par eux, et justifiant en fin de compte l'extension du «terrorisme spirituel» jusque dans l'univers romanesque, au nom du salut de la Nation et de la Patrie !

Le roman agriculturiste présente un univers manichéen, en opposant systématiquement - et sans doute de façon beaucoup trop simplificatrice - «tradition» et «modernité». Cet exercice est effectué notamment, comme cela a été montré tout au long de cet ouvrage, en recourant à une galerie de personnages conventionnels,

cantonnés dans des rôles manifestement rigides et stéréotypés. Ainsi, le roman agriculturiste alloue explicitement santé, beauté, vertu, longue vie et bonheur aux campagnards. Néanmoins, ces attributs heureux ne constituent pas des «causes», mais bien des «conséquences» : en effet, le roman agriculturiste subordonne implicitement la prospérité à la soumission à l'ordre traditionnel et à l'autorité religieuse. L'idéal du paysan –ou de la paysanne – ne consiste donc pas à devenir un être conscient de son propre potentiel de différenciation, et appelé par conséquent à choisir un «style de vie» qui lui soit propre (donc à devenir d'avantage «individualisé»). L'idéal en question consisterait plutôt à se mouler en fonction d'un «rôle» déterminé à l'avance, lequel est conçu comme représentant l'expression même de la volonté de la divine Providence, qui fixe le sort de chacun dans sa grande sagesse. Encadré et guidé d'abord par la communauté familiale, puis par la communauté villageoise auxquelles il *appartient*, l'homme «enraciné» est exhorté à se «fondre» de manière quasi *rituelle* dans le grand mouvement cosmique de la Nature, comme ses ancêtres l'ont fait *avant* lui, et comme ses descendants devront le faire *après* lui.

Le roman agriculturiste situe bien évidemment le citadin - et la citadine ! - à l'extrémité opposée du «spectre» moral. Ainsi, alors que la vaillante paysanne constitue pour son mari une compagne de vie idéale, la citadine, quant à elle, est représentée sous les traits d'une créature néfaste qui n'attire que les ennuis. Pour sa part, l'homme à la ville offre le triste spectacle d'un être déboussolé, d'un homme «déraciné». Le roman du terroir définit l'espace urbain comme un lieu où toutes les modes et les idées circulent librement, où tous les «styles de vie» semblent possibles. De cette condition résulte un état permanent de désordre et de confusion. Privé des supports naturels que

sont les cellules familiale et paroissiale, l'individu est isolé, fragilisé, presque sans défenses. Peu à peu, il délaisse donc tradition et religion, et s'abandonne aux chants des sirènes «modernes», tels que confort, laxisme et volupté. La ville constitue donc un ogre qui attire vers lui les enfants des campagnes pour les dévorer. L'aboutissement du processus est «l'homo urbanus», ce monstre déshumanisé qui n'a, pour reprendre l'expression, «Ni foi, ni loi / Ni feu, ni lieu / Ni roi, Ni Dieu»<sup>364</sup>.

Le caractère «monolithique» des personnages reflète et prolonge un découpage rigide de l'espace, ville contre campagne, sans dialogue possible. D'une certaine façon, le roman du terroir peut être assimilé à une «variation» sur le thème d'une célèbre parabole évangélique : en effet, la campagne est comme le bon arbre qui donne de bons fruits. Par contre, la ville est semblable à un mauvais arbre qui ne peut engendrer que de mauvais fruits. Ainsi, la terre constitue toujours l'élément central qui divise les personnages : ceux qui lui sont dévoués sont les «bons», tandis que les autres jouent les «mauvais». En fin de compte, c'est bel et bien la terre qui représente *le* personnage central...

Ce manichéisme omniprésent nous rappelle à chaque instant qu'en dépit du parti pris de «réalisme» de ses promoteurs, le roman du terroir demeure bel et bien une œuvre de *fiction*. Car, en définitive, pour ce qui est de la période située entre 1850 et la Révolution tranquille, la campagne canadienne française n'a sans doute jamais constitué ce bastion si «parfait» de la stabilité, du respect de l'autorité religieuse et du traditionalisme dépeint dans le roman du terroir. Pour sa part, la question de la

---

<sup>364</sup> Victor Hugo, *Notre-Dame de Paris*, p. 485.

«détraditionalisation» (ou du degré de détraditionalisation) de la culture urbaine suscite de façon régulière la controverse parmi les spécialistes<sup>365</sup>.

---

<sup>365</sup> A ce sujet, se reporter à Heelas et al., Detraditionalization, Critical Reflexions on Authority and Identity, 1996.

## BIBLIOGRAPHIE

### SOURCES

CARMEL, Aimé. Sur la route d'Oka . Montréal, Imprimerie Saint-Joseph, 1953 (1952). 221 p.

CHENEL, Eugénie. La terre se venge. Montréal, Éditions Édouard Garand, 1932. 110 p.

CLOUTIER, Joseph. L'erreur de Pierre Girouard. Québec, Imprimerie «Le Soleil», 1925. 249 p.

CÔTÉ, Louis-Philippe. La terre ancestrale. Québec, Les Éditions Marquette, 1933. 173 p.

POTVIN, Damase. Restons chez nous ! Montréal, Granger, 1945 (1908). 221 p.

### ÉTUDES

BEAULIEU, André, HAMELIN, Jean et VOISINE, Nive. Histoire de l'Église catholique au Québec (1608-1970). Montréal, Fides, 1971. 112 p.

BERNARD, Jean-Paul. Les Rouges. Libéralisme, nationalisme et anticléricalisme au milieu du 19<sup>ème</sup> siècle. Montréal, Les Presses de l'université du Québec, 1971, 374 p.

BOIVIN, Aurélien et al. Damase Potvin, écrivain saguenayen (1879-1964). Alma, Les Éditions du Royaume, 1983. 28 p.

BOURQUE, Gilles et FRENETTE, Nicole. «La structure nationale québécoise» in Les idéologies québécoises au 19<sup>ème</sup> siècle (sous la direction de Jean-Paul Bernard). Montréal, Les Éditions du Boréal Express, 1973. (coll. «Études d'histoire du Québec») pp. 99-126.

BOYNARD-FROT, Janine. Un matriarcat en procès. Analyse systématique de romans canadiens-français (1860-1960). Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1982. (coll. «Lignes québécoises») 234 p.

BRUNET, Michel. La présence anglaise et les Canadiens (Étude sur l'histoire et la pensée des deux Canadas). Montréal, Beauchemin, 1964 (1958). 293 p.

DUCROQ-POIRIER, Madeleine. Le roman canadien de langue française, de 1860 à 1958. Recherche d'un esprit romanesque. Paris, Nizat, 1978. 908 p.

DUMONT, Fernand et al. Idéologies au Canada français (1900-1929). Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1974. (coll. «Histoire et Sociologie de la culture») 377 p.

DUSSAULT, Gabriel. Le Curé Labelle. Messianisme, Utopie et Colonisation au Québec, 1850-1900. Montréal, Hurtubise HMH, 1983. (coll. «Sciences de l'homme et humanisme») 392 p.

GAGNON, Nicole et HAMELIN, Jean. Histoire du catholicisme québécois Volume III, Tome 1 : «Le 20<sup>ème</sup> siècle (1898-1940)» (sous la direction de Nive Voisine). Montréal, Les Éditions du Boréal, 1984. 507 p.

GRISÉ, Jacques. Les conciles provinciaux de Québec et l'Église canadienne (1851-1856). Montréal, Fides, 1979. (coll. «Essais et recherches», section Histoire). 454 p.

HAMELIN, Jean et coll. Histoire du Québec. St-Hyacinthe / Toulouse, Edisem / Privat, 1976. (coll. «Univers de la France et des pays francophones») 538 p.

HAMELIN Jean et ROBY, Yves. Histoire du Québec, 1856-1986. Montréal, Fides, 1971. (coll. «Histoire économique et sociale du Canada Français) 436 p.

LAFORTUNE, Monique. Le roman québécois, reflet d'une société. Laval, Mondia Éditeurs, 1985. (coll. «Synthèse») 336 p.

LAVOIE, Yolande. L'émigration des Québécois aux États-Unis de 1840 à 1930. s.l., Éditeur officiel du Québec, 1981. (coll. «Documentation du Conseil de la Langue Française») 68 p.

LEMIRE, Maurice. Introduction à la littérature québécoise (1900-1939). Montréal, Fides, 1981. 171 p.

LEMIRE, Maurice. «Restons chez nous et autres romans de la terre de Damase Potvin» in Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec Tome II : «de 1900 à 1939» (sous la direction de Maurice Lemire). Montréal, Fides, 1980.

MAJOR, André. Jean Rivard ou l'art de réussir. Idéologie et utopie dans l'œuvre d'Antoine Gérin-Lajoie. Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1991. (coll. «Vie des lettres québécoises») 338 p.

MONIÈRE, Denis. Le développement des idéologies au Québec, des origines à nos jours. Montréal, Québec / Amérique, 1977. 381 p.

RACINE, Claude. Le régionalisme chez Henri Pourrat et Damase Potvin (Mémoire présenté à la Faculté des Lettres de l'Université de Montréal pour l'obtention du Diplôme d'Études Supérieures). Montréal, 1967. 113 p.

ROY, Camille. Essais sur la littérature canadienne. Montréal, Beauchemin, 1913. 233 p.

RYERSON, Stanley-Brehaut. Capitalisme et confédération. Aux sources du conflit Canada / Québec. Montréal, Parti Pris, 1978. 367 p.

SERVAIS-MAQUOI, Mireille. Le roman de la terre au Québec. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1974. (coll. «Vie des Lettres québécoises») vii + 269 p.

SIMARD, Sylvain. «Les lettres et les arts» in Histoire du Québec contemporain Tome I : «De la Confédération à la crise (1867-1929)» (P.-A. Linteau et al.). s.l., Éditions du Boréal, 1989. (coll. «Boréal compact») pp. 711-739.

SYLVAIN, Philippe et VOISINE, Nive. Histoire du catholicisme québécois Volume II, Tome 2 : «Réveil et consolidation (1840-1898)» (sous la direction de Nive Voisine). s.l., Éditions du Boréal, 1991. 507 p.

VOISINE, Nive et al. Les ultramontains canadiens-français. Montréal, Les Éditions du Boréal Express, 1985. 349 p.

WADE, Mason. Les Canadiens Français de 1760 à nos jours Tome I : «1760-1914». s.l., Le Cercle du Livre de France, 1966. (coll. «L'Encyclopédie du Canada Français») 685 p.